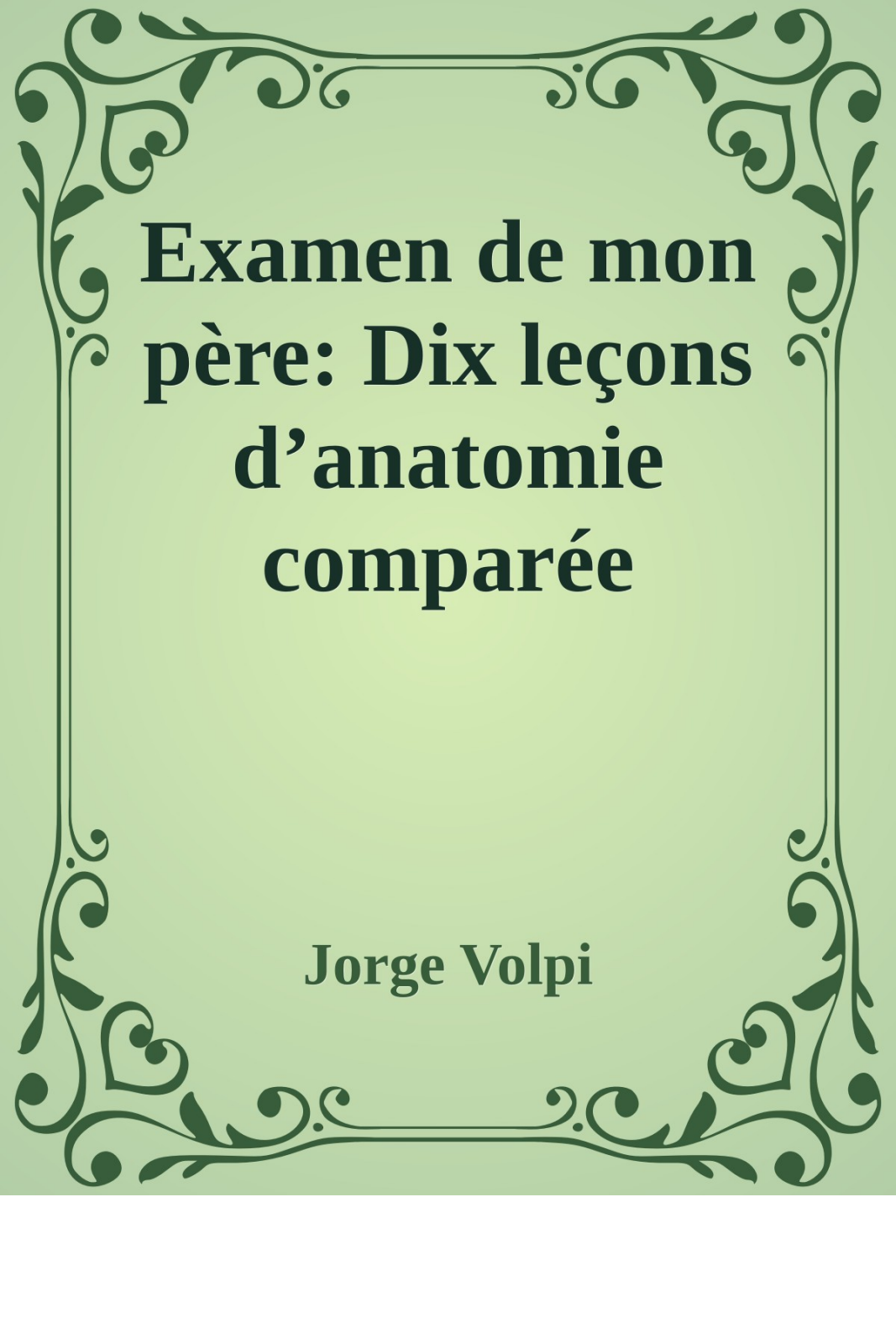


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Examen de mon père: Dix leçons d'anatomie comparée

Jorge Volpi

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Jorge
Volpi

**Examen
de mon père**

SEUIL

JORGE VOLPI

EXAMEN DE MON PÈRE

Dix leçons d'anatomie comparée

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE)
PAR GABRIEL IACULLI

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Du même auteur

À la recherche de Klingsor
Plon, 2001
et « *Points Thriller* », n° P2020

Jours de colère
Mille et une nuits, 2001

La Fin de la folie
Plon, 2003
et « *Points* », n° P2332

Le Temps des cendres
Seuil, 2008
et « *Points* », n° P2095

Le Jardin dévasté
Seuil, 2009

Les Bandits
Opéra bouffe en trois actes
Seuil, 2015
et « *Points* », n° P4301

© Actes Sud, 1999,
pour l'extrait de *Les Anneaux de Saturne* de W.G. Sebald

© Librairie Élisabeth Brunet, 1988, pour le poème
« Le Cerveau – est plus grand que le Ciel – » d'Emily Dickinson

© Éditions Fédérop, 2003,
pour l'extrait de « Chant à un dieu minéral » de Jorge Cuesta

© Payot & Rivages, 2011,
pour le poème « À soi-même » de Giacomo Leopardi

© Éditions Points, 2009,
pour l'extrait de « Ode sur la mélancolie » de John Keats

© Gallimard, 2008, pour l'extrait de « Blanc » d'Octavio Paz

Titre original : *Examen de mi padre.*
Diez lecciones de anatomía comparada

© Jorge Volpi, 2016

ISBN original : 978-84-204-3142-0

Éditeur original :
Alfaguara, Penguin Random House Grupo Editorial

ISBN 978-2-02-138680-6

© Éditions du Seuil, février 2018, pour la traduction française

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À ma mère

À Rocío, Rodrigo et Diego

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin que domestique et privée. Je n'y ay eu nulle considération de ton service, ny de ma gloire. [...] Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bien tost) ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve la connoissance qu'ils ont eu de moy.

MICHEL DE MONTAIGNE, *Essais*, « Au lecteur »

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Leçon 1 - Le corps, ou Des obsèques

Leçon 2 - Le cerveau, ou De la vie intérieure

Leçon 3 - La main, ou Du pouvoir

Leçon 4 - Le cœur, ou Des passions

Leçon 5 - L'œil, ou Des vigilants

Leçon 6 - L'oreille, ou De l'harmonie

Leçon 7 - Les parties génitales, ou Du secret

Leçon 8 - La peau, ou Des autres

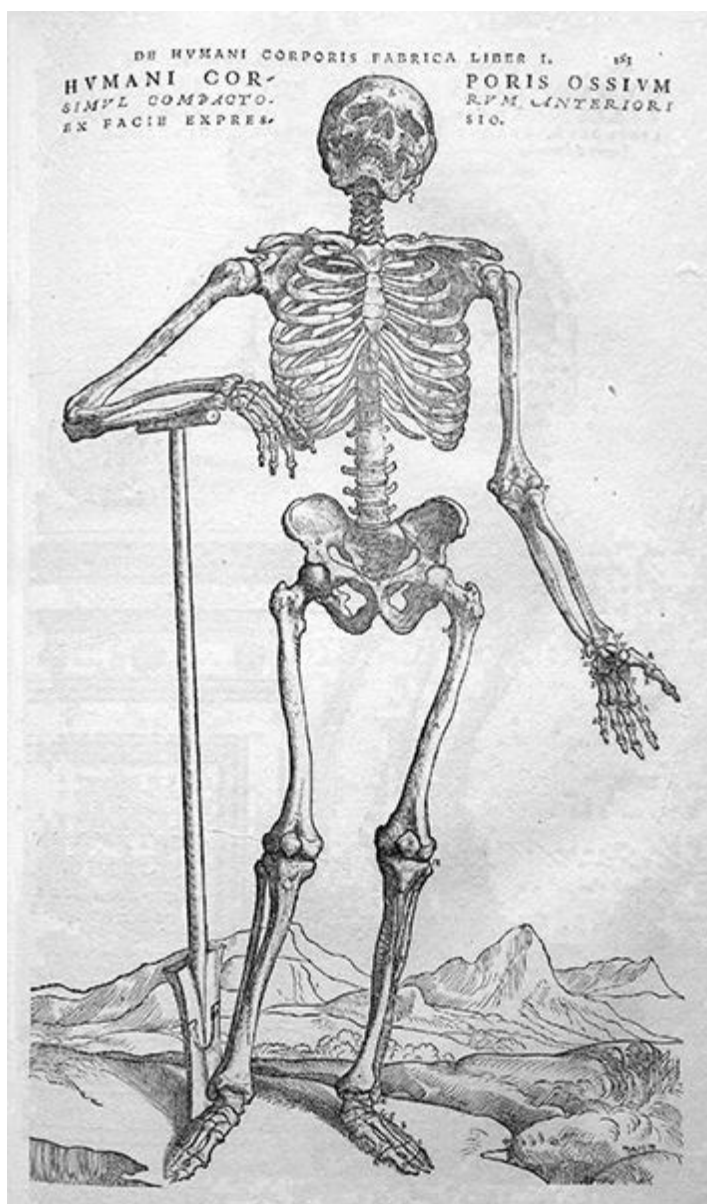
Leçon 9 - Les jambes, ou Des marcheurs

Leçon 10 - Le foie, ou De la mélancolie

LEÇON 1

LE CORPS, OU DES OBSÈQUES





André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Livre VII, I, planche 21.

Labor omnia vincit improbus

VIRGILE, *Géorgiques*, I

Mon père est mort le 2 août 2014, vers quinze heures. Je ne connais pas l'heure exacte de son décès parce que je n'étais pas auprès de lui. Je n'ai pas voulu la chercher dans l'acte de décès ni la demander à mon frère ou à ma mère qui, guidés par le hasard – ou par ce dieu en lequel il croyait, et moi pas –, allèrent le voir et le trouvèrent inconscient, soumis au massage cardiaque de l'une des soignantes, mais encore vivant. J'avais envisagé d'écrire : « Mon père est mort le 2 août 2014, vers quinze heures, il y a tout juste cinq mois », mais nous sommes aujourd'hui le 9 janvier 2015, et en fait cinq mois *et une semaine* ont passé depuis lors. Je pourrais alléguer pour ma défense le fameux acte manqué psychanalytique. Mais je rattache plutôt mon manquement à deux autres faits. Le premier : jusqu'à ce jour, je n'ai pas pleuré, je n'ai pas pu ou n'ai pas voulu pleurer mon père. C'est un comportement rationnel, me dis-je, face à une mort qui a mis fin à ses souffrances. Mais l'explication ne me paraît pas suffisante. Le second fait s'est produit cet après-midi-là. Quand je suis arrivé à Mexico, de retour de Xalapa, où je m'étais rendu pour la Feria del Libro, la dépouille de mon père avait déjà été emportée par mon frère et ma mère au funérarium où il devait être incinéré. Nous avons tous trois toujours abhorré les veillées funèbres et d'une manière générale les formes publiques du deuil, aussi nous sommes-nous épargné les cérémonies jusqu'à son enterrement. Au bout de quelques heures passées chez mes parents, j'ai pris le volant et, accompagné de ma femme et de mon meilleur ami, je me suis rendu au crématorium. Le ciel s'est couvert pendant que nous traversions le quartier des Doctores ; nous nous sommes engagés dans

l'Avenida Central, nous avons tourné rue Doctor Vértiz et emprunté, peu après le Viaducto, un passage qui nous a conduits tout près du Centro Médico et de l'Hospital General, où mon père avait travaillé dans sa jeunesse. Le voisinage immédiat de l'endroit où les vivants viennent pour être soignés et de celui où l'on mène les morts n'a pas manqué de m'incommoder. En cette fin d'après-midi nuageuse peut-être créée par mon imagination, nous avons découvert une succession d'agences de pompes funèbres assez semblables à des cabinets d'expertise comptable. Une fois arrivés devant celle que nous cherchions, ma mère, mon frère et moi sommes entrés dans le bureau du gérant. Face à sa table de travail, il n'y avait pas de place pour plus de deux chaises, j'ai fait signe à ma mère et à mon frère de s'asseoir et je suis resté debout derrière eux. Les permis signés, le responsable nous a demandé si nous voulions dire un dernier adieu à mon père, dont la dépouille mortelle était couchée dans un cercueil, derrière une porte voisine. Sans hésiter, j'ai dit non. Mon père, ai-je marmotté, n'est pas là. Mon père, me suis-je dit, n'est pas son corps. Ma mère et mon frère ont été surpris, moins par mon refus que par la rudesse de mon ton. Quelques heures plus tard, nous sommes retournés chercher l'urne d'albâtre qui contenait ses cendres. Je reste aujourd'hui convaincu que mon père n'était pas cet ensemble d'organes inertes qui reposait dans le crématorium, mais je reconnais que mon père était aussi ce corps. Je l'avais vu vivant pour la dernière fois deux semaines auparavant, et les images de lui les plus prégnantes ou les seules que je puis revoir aujourd'hui sont celles de son corps : ses jambes toujours plus frêles, son dos voûté, ses yeux lumineux. Et ses mains. Depuis une dizaine d'années, si ce n'est plus, mon père était en proie à une dépression clinique. Il n'avait jamais eu le bonheur facile. Les conflits interminables avec mon frère avaient miné son énergie – enfants, nous le considérions comme une force de la nature –, encore que la cause profonde de ce découragement réside à mon avis dans son éloignement de la chirurgie. Sa décision de se retirer le résume tout entier : quand il lui a semblé que ses mains ne possédaient plus l'agilité de prestidigitateur qui avait toujours fait sa fierté, il a définitivement renoncé aux scalpels et aux bistouris. Ensuite, il a cherché très longtemps d'autres sources de satisfaction personnelle, sans grand succès. D'après une de ses anciennes élèves, il fut dans l'enseignement secondaire un professeur stimulant – comme il l'avait

été pendant trente et quelques années à la faculté de médecine de l'UNAM, l'Université nationale autonome de Mexico – avant que le mal de dos, la fatigue et le manque de stimulation ne le forcent à quitter l'école de commerce qui l'avait accueilli quand il eut pris sa retraite. Alors, il sombra dans un déclin morose. S'il n'eut jamais de maladie grave, un ensemble d'affections telles que l'arthrose et la gastrite mina sa santé. Mais les pires revers qu'il essuya lui furent infligés par son caractère. Les passions qui jadis le transportaient et qu'il s'efforça de nous faire partager – la science, les sports, l'opéra, la littérature, les arts, l'histoire, le jardinage, les travaux manuels – cessèrent peu à peu de l'intéresser, et il finit reclus pendant des jours entiers, dans l'indifférence et le repli sur lui-même, devant le téléviseur. On pouvait reconnaître dans l'avalanche de sollicitations et d'exigences que de son fauteuil il faisait pleuvoir sur ma mère la rigueur qui avait dû le distinguer dans les classes et les blocs opératoires, sauf que son seul intérêt était désormais ses propres souffrances. Il était toujours plus difficile de discuter avec lui : s'il resta lucide jusqu'à la fin et si lucidité veut dire savoir ce que l'on est et ce que sont ses semblables, il ne pouvait désormais consacrer plus de quelques minutes à autre chose qu'à ses affections interminables. Nous nous sommes plusieurs fois demandé si sa souffrance était physique ou psychologique, ou les deux. Encore que cela revienne au même : la douleur est ce qui s'exprime en tant que douleur. S'il devenait de plus en plus fragile – les derniers temps, il ne pesait plus que quarante-cinq kilos alors qu'il mesurait un mètre soixante-quinze –, son caractère, ou ce qui pour moi en constituait le noyau dur, restait inaltérable. Je dirais même qu'il s'affirmait comme celui d'un vin de garde. Il n'a jamais perdu sa douceur, sa courtoisie, ni la bonté qui présidait à tous ses actes. Mais, en même temps, il est devenu plus entêté et autoritaire, surtout vis-à-vis de ma mère. Sur ses derniers jours, avec la même intransigeance qu'il avait mise à nous inculquer ses vérités, il a refusé en bloc de se soumettre à tout traitement qu'il n'aurait pas lui-même prescrit, d'essayer les nouveaux médicaments et de pratiquer les exercices que lui recommandaient ses confrères, lesquels s'échinaient pourtant à le soulager. Il s'est même opposé de toutes ses forces – et elles n'ont jamais été négligeables – au moindre changement de routine et aux suggestions qui auraient pu bousculer un horaire inflexible. Même si ma mère est toujours restée attachée à lui et respectueuse de son

autorité, elle avait de plus en plus de peine à se mettre nuit et jour à sa disposition pendant qu'il déclinait, et lui à être privé de sa présence, même quand ce n'était que pour la harceler de demandes et de plaintes qui, dans ses mauvais jours, pouvaient durer des heures. Malgré l'infirmier qui assurait la relève deux fois par semaine, un moment est venu où elle ne s'est plus sentie capable de le soigner. Les efforts qu'elle devait déployer pour le lever, l'aider à faire quelques pas et lui donner le bain – ou pour se battre avec lui jusqu'à ce qu'il accepte de prendre ses médicaments – menaçaient de la rendre malade à son tour. Après en avoir discuté avec elle, il ne nous est plus resté qu'une alternative : soit une équipe d'infirmiers pour s'occuper de lui en permanence, soit une maison de repos. Avec une rapidité qui nous a tous étonnés, notre choix s'est porté sur la seconde possibilité. Ma femme et moi avons trouvé une résidence dans les environs du Parque Delta, à une dizaine de minutes en voiture du domicile de mes parents. L'endroit ne présentait pas seulement l'avantage d'être proche de la maison familiale – ce qui allait permettre à ma mère de s'y rendre souvent –, mais il n'imposait aucun horaire de visite, ce qui nous rassura : nous pourrions voir mon père quand nous le voudrions. Nous étions conscients que l'arracher à son environnement, à l'abri duquel il était resté pendant plus d'une décennie, allait être pour lui dévastateur : toujours rétif dès qu'il était question de sortir ou de partir en voyage, mon père ne se sentait vraiment bien que chez lui, dans la maison qu'il avait restaurée et arrangée avec soin, jusqu'au jour où, ses forces l'ayant trahi, il dut admettre qu'il valait mieux la laisser se dégrader plutôt que de compromettre davantage sa santé. Quand nous lui avons soumis les décisions prises, il les a aussitôt acceptées ; une part de lui-même était consciente des difficultés de ma mère. En prévision d'un changement d'avis, nous avons préparé ses affaires et son arsenal de médicaments, puis nous l'avons conduit à la résidence l'après-midi même. L'établissement occupait une maison typique d'un quartier semi-bourgeois, pas très grande, d'un étage, avec sur l'arrière une cour et un petit jardin. À l'intérieur vivaient une quarantaine de personnes âgées. On donna à mon père une chambre au rez-de-chaussée, qu'il devait partager avec un autre pensionnaire, nouvelle humiliation pour quelqu'un d'aussi peu sociable que lui. À peine entré dans cette pièce se produisit ce que nous redoutions : il se ravisa et voulut repartir immédiatement. Nous l'avons emmené au

salon où, quand il fut assis entre deux vieilles dames soignées et silencieuses – ni l’une ni l’autre ne prirent une expression particulière en le voyant –, il nous reprocha de l’abandonner dans cet endroit horrible. Tandis que mon frère et moi nous occupions des dernières formalités d’admission, ma mère essaya de le tranquilliser, sans grand résultat. Nous sommes partis à l’heure du dîner. Une des clauses du règlement intérieur de la résidence nous causa une vive déception : afin de faciliter l’intégration des pensionnaires à leur « nouveau foyer », il était interdit aux familles de reprendre tout contact avec eux, pas même par téléphone, pendant une quinzaine de jours. Au terme de cet interrègne de deux semaines, qui dut pour lui être très angoissant, ma mère, mon frère, ma femme et moi sommes allés le voir. Ce fut la dernière fois que je me trouvai en sa présence. L’auxiliaire de gériatrie nous conduisit dans la cour et nous pria de nous asseoir sur des sièges en plastique près d’un terrain de basket à l’abandon. Dans le salon, la cuisine et les chambres, j’aperçus de nombreuses personnes âgées, les unes plus vigoureuses, les autres plus affaiblies que mon père. J’étais impressionné par le silence qui régnait dans la maison, comme si les pensionnaires s’adonnaient à la méditation ou que le monde d’ici-bas avait cessé de revêtir pour eux le moindre intérêt. Une des soignantes donnait à manger à une vieille dame qui semblait ne se rendre compte de rien. Dans la cuisine, deux jeunes employées lavaient des assiettes et des casseroles. Enfin, une des auxiliaires – une femme de petite taille, maigre, aux cheveux trop noirs et trop maquillée pour une employée de maison de repos – a amené mon père, en lui donnant le bras, dans la cour où nous l’attendions. Il nous a salués et s’est assis avec difficulté. Il était plus soigné et plus élégant qu’il ne l’avait été depuis longtemps à la maison, parce qu’une autre clause du règlement intérieur interdisait aux pensionnaires de se déplacer dans l’établissement en pyjama. J’ai reconnu sa chemise, son sweater grenat et son pantalon gris. Il ne lui manquait que la veste et la cravate qu’il portait même pendant le week-end. On lui avait coupé les cheveux et taillé la moustache. En revanche, la chétivité de son corps semblait s’être accentuée. Il sourit avec difficulté. L’auxiliaire s’éloigna et nous laissa en famille. De son ton le plus touchant, il fit ses adieux à chacun de nous. Ce n’était pas la première fois – il aimait dire et redire qu’il ne passerait pas la nuit – mais ce devait être la dernière. Il adressa de belles phrases

encourageantes à ma mère, mon frère, ma femme et moi. Il se montra tendre et sage. Sur un autre ton, emporté, il nous reprocha de l'avoir enfermé dans cette « antichambre de l'enfer » et il se plaignit des surveillantes, qu'il accusa de l'avoir insulté et même battu. Quand les premières gouttes de pluie se sont mises à tomber, nous avons compris qu'il était temps de partir. Mon père ne se sentait pas capable de marcher ou, encouragé par notre présence, refusait de le faire. Il trébucha et faillit tomber. L'auxiliaire le retint et, le prenant par la taille, le guida vers le bâtiment. Ma mère a alors dit au revoir et s'est éclipsée. J'ignore encore où mon frère et ma femme étaient passés. Je suis resté là pendant quelques secondes à regarder mon père, qui semblait terriblement anxieux, presque désespéré. Il avait un besoin urgent d'uriner, ou se l'imaginait. Je ne sais pourquoi, peut-être pour le conduire aux toilettes le plus rapidement possible, ai-je cru, l'aide-soignante ne l'a pas guidé vers sa chambre mais l'a fait entrer dans une autre pièce, près de la porte qui ouvrait sur la cour, où deux vieilles femmes assises sur un lit se parlaient à voix basse. Alors, l'auxiliaire a fait quelque chose d'étrange ou qui, du moins, m'a semblé tel : elle l'a assis sur ses genoux, l'a embrassé, lui a caressé les cheveux et les joues. Ils n'ont plus formé à mes yeux qu'une image de deux corps unis par la compassion. Cette image, sorte de *Pietà*, est la dernière que je garde de lui. Mon père a consacré sa vie à ouvrir et à refermer des corps humains. À les réparer ou à les amender. À tout faire pour qu'ils guérissent et restent longtemps en vie. Davantage encore : son plus grand dévouement et sa plus grande satisfaction ont consisté à plonger ses mains dans ces corps. Il nous a mille fois raconté que sa journée idéale combinait un après-midi pluvieux, un corps sur la table du bloc opératoire et une cassette avec de la musique de Beethoven ou de Puccini. La profession de chirurgien, plus que celle des autres médecins, ne paraîtra jamais normale au commun des mortels. Il faut un étrange courage pour inciser la peau, contenir une hémorragie, manipuler les tissus, palper le foie, la thyroïde ou le pancréas, remettre les organes à leur place, suturer l'épiderme et retourner quelques heures plus tard à la vie de famille. Une certaine répulsion, sans doute inscrite dans nos gènes, détourne notre regard de nos viscères. Il n'est pas très étonnant que pendant des siècles les chirurgiens n'aient pas été admis dans les confréries de médecins mais relégués avec les dentistes et les barbiers dans celles des artisans

qualifiés dont les attributs – scies, gouges et scalpels – les distinguaient à peine des forbans et des assassins. Même le serment d'Hippocrate établi, dès le iv^e siècle avant Jésus-Christ, dans une de ses clauses : « Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille, je la laisserai aux gens qui s'en occupent », c'est-à-dire aux chirurgiens. Une pointe de dédain est perceptible dans ce manifeste qu'entonnent encore de nos jours ceux qui prétendent obtenir une licence d'exercer l'« art », comme les Anciens appelaient la médecine (d'où l'expression *Ars longa, vita brevis*). Les chirurgiens n'étaient pas, ou pas tout à fait, des médecins. Ils semblaient appartenir à un ordre différent, plus pratique que théorique, et d'autant plus prosaïque. Alors que par le passé les « hommes de l'art » se consacraient à l'étude de leurs patients (nous pensons aux membres de l'école ionienne à laquelle Hippocrate a appartenu) ou au classement de leurs maladies (comme ceux de l'école de Cnide), prescrivaient ensuite des remèdes et des cures, donnaient des conseils sanitaires ou s'assumaient en tant que philosophes et discouraient sur l'équilibre des trois centres corporels – le cerveau, le cœur et le foie – ou des quatre humeurs qui irriguent le tissu humain – la bile noire, la bile jaune, la lymphe et le sang –, les chirurgiens plongeaient leurs mains dans les corps de leurs semblables. Pratique qui devait être qualifiée de sauvage par les adeptes de la philosophie naturelle. Sans anesthésie ni mesure d'hygiène sûre, ces bouchers amputaient, limaient les os, trépanaient, extrayaient les calculs vésiculaires et rénaux, ou ouvraient tout bonnement le thorax et le ventre des malheureux qui venaient les consulter. Ce ne fut qu'au xvi^e et au xvii^e siècle que les chirurgiens devinrent des personnages respectables grâce à de grandes figures de la science comme Ambroise Paré. Pendant plusieurs années, mon père s'est consacré à l'étude de celui qui peut être considéré comme le père de la chirurgie – de même qu'Hippocrate et Galien le sont pour la médecine – mais dont la renommée, confinée au cercle étroit de ses collègues, n'a jamais égalé celle d'un Magellan, d'un Rembrandt, d'un Shakespeare ou d'un Cervantès. Dans une France turbulente et fascinante, Paré fut pourtant le chirurgien d'Henri II et de ses fils : François II, Charles IX et Henri III, dont il accompagna les armées sur les champs de bataille ; il put même, avant sa mort, vénéré comme un saint, voir Henri IV accéder au trône. Il mit au point des techniques chirurgicales hardies, élargit l'horizon des connaissances anatomiques

et rehaussa sa profession en l'adaptant aux premiers pas décisifs de la méthode scientifique et à une vision humaniste du traitement des patients. Comme l'a écrit Sherwin B. Nuland dans *Doctors : The Biography of Medicine* (1988), Paré se distingua par « son humanité dans une époque cruelle, son humilité en un temps d'arrogance, son objectivité à l'ère de la superstition, son originalité sous le règne du conservatisme, son indépendance au sein de l'autoritarisme, sa logique rationnelle en plein déploiement de théories irrationnelles et illogiques, et son profond sens moral dans une société dominée par une hypocrisie pragmatique et des massacres perpétrés au nom du sectarisme religieux ». Homme de la Renaissance, il connut l'existence aventureuse du médecin militaire, et quelques-uns de ses traités écrits en langue vernaculaire, qui exercèrent de son temps une grande influence, lui valurent une reconnaissance encore actuelle. Alors même que le corps humain cessait d'être la réplique imparfaite du Créateur, sacrée et intouchable, Paré fut un des premiers à en révéler, après de longues heures de pratique chirurgicale, toute la monstruosité et la beauté. Peu après avoir été reçu comme il le désirait tant à l'Academia Mexicana de Cirugía, mon père consacra d'innombrables heures de ses samedis et de ses dimanches matin à écrire une monographie sur l'auteur de *Des monstres et des prodiges*, illustrée de planches provenant des ouvrages originaux de Paré et de sources contemporaines, afin de mieux le faire connaître à ses nouveaux collègues. Chaque mois arrivaient chez nous des colis de livres venus de France, que mon père lisait et traduisait avec l'aide de ma mère. Après sa mort, j'ai pu disposer de ces textes et d'une boîte pleine de diapositives aussi caduques que ces projecteurs à magasin circulaire où elles devaient être introduites à l'envers. Cette monographie, intitulée *A propósito de Ambrosio Paré*, titre calqué sur la formule conventionnelle « À propos de... » – il aimait beaucoup les tournures françaises –, lui valut un prix de l'Académie. Pour contribuer un peu à son effort, je l'ai aidé à enregistrer les morceaux de musique qui devaient accompagner ses conférences – le premier mouvement du concerto *L'Empereur* de Beethoven interprété par Emil Gilels et dirigé par George Szell, certaines musiques de danse de la Renaissance produites par Archiv Produktion – et, pour fêter le succès de sa présentation à l'Académie, je lui ai offert une copie que j'avais faite à l'encre de Chine d'après une gravure représentant le chirurgien

du roi à soixante-treize ans, copie qui est restée accrochée chez lui jusqu'à sa mort et au déménagement de ma mère. Pendant des années, j'ai envisagé d'écrire un roman sur Paré, un peu dans le genre de *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar, mais je m'avise à présent que pour moi la destinée de ce grand nom de la science est là, dans ce qu'a écrit mon père. Je cite les premières lignes de son article publié dans la revue *Cirugía y cirujanos* (vol. 51, 5, 1993) :

Il arrive souvent que l'on ne sache pas grand-chose de la vie de certains grands hommes. C'est le cas d'Ambroise Paré qui a sans doute, grâce à ses écrits en français, fait accomplir pendant sa vie plus de progrès à la chirurgie que l'ensemble de l'humanité pendant les 1 500 premières années de notre ère. Victor Hugo a prononcé le jugement suivant : « Le patrimoine de l'humanité, c'est l'ingratitude », qui, aussi triste qu'il soit, n'en demeure pas moins pertinent, parce que bon nombre de nos contemporains connaissent la vie et l'œuvre de peintres, de sculpteurs et de philosophes célèbres mais ont oublié Ambroise Paré. Grâce à sa rigueur, son dévouement, ses connaissances et son grand humanisme, cet illustre chirurgien a obtenu que l'on traite le patient avec bonté et compassion et non plus comme on le faisait habituellement avec une cruauté d'inquisiteur fanatique. Paré a su élever la plus noble et la plus difficile branche de la médecine, la chirurgie, à la place qu'elle mérite. Sa pratique scientifique reposait sur cinq préceptes fondamentaux : le premier est d'ôter les corps étrangers, le deuxième de rapprocher les deux lèvres de la plaie, le troisième de conserver les lèvres jointes, le quatrième de garder la température de la partie et le cinquième de corriger les accidents.

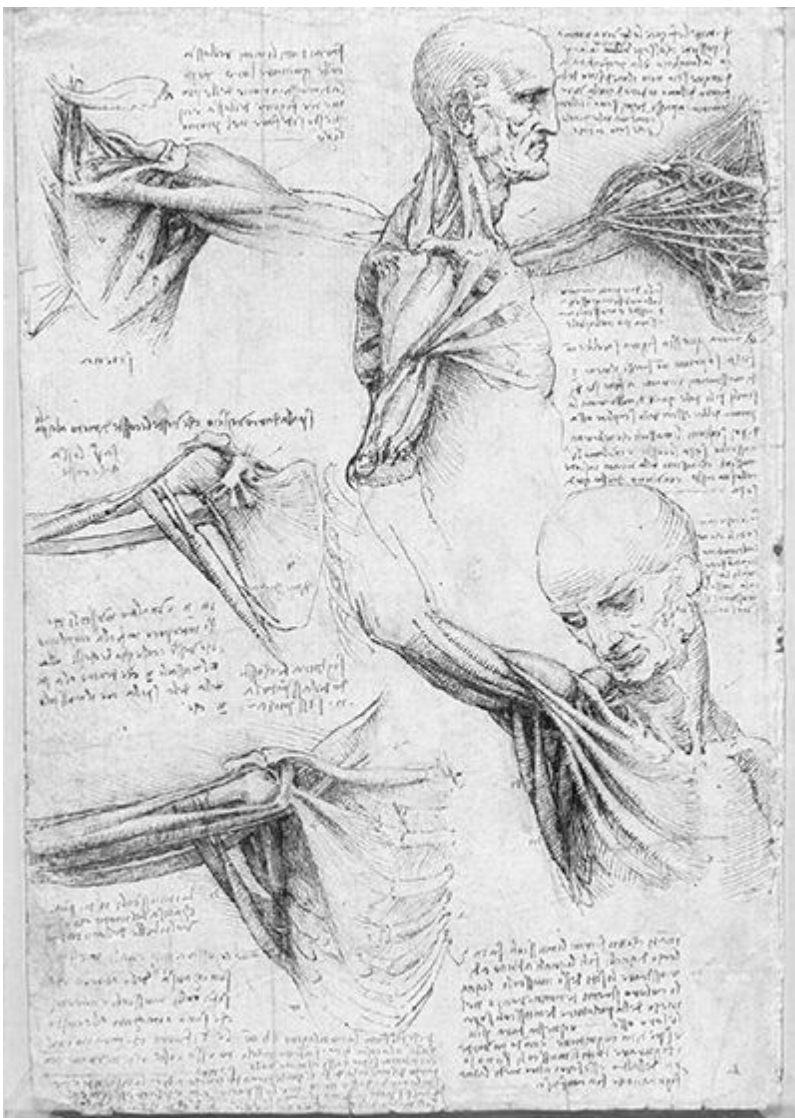
Je n'ai pas de mal à comprendre la fascination de mon père pour ce personnage. De toutes les citations de Paré que nous nous échangeons, celle qui m'émouvait le plus, je m'en souviens, était : « Je le pansay, Dieu le guarist – Je le pansai, Dieu le guérit », signe d'une humilité peu courante parmi les médecins de ce temps-là (et ceux de nos jours) qui, par-delà sa connotation pieuse, guida la pratique chirurgicale de Paré comme celle de son émule, mon père. Le médecin

doit son expérience, ses efforts et sa compassion au malade, mais, en dernière instance, c'est Dieu ou la Nature qui décide si celui-ci guérit, va plus mal ou meurt. Je n'écarte pas non plus une identification plus profonde : comme son grand modèle, mon père venait d'une famille sans aucun lien avec sa profession ni avec l'oligarchie de son époque – il tirait fierté d'être le seul « professionnel » de la fratrie – et il a cru pendant très longtemps que ses efforts, fidèles à l'aphorisme de Virgile : *Labor omnia vincit improbus*, ce « travail acharné qui vient à bout de tout », auquel Ambroise Paré s'est toujours fermement tenu et que mon père mit en exergue dans son article, le conduiraient, sinon à la gloire et au pouvoir acquis par le barbier chirurgien de la Renaissance, du moins à la reconnaissance et à la vie aisée que mérite un praticien de renom. Bien qu'il n'ait jamais été intéressé par l'argent – il a toujours travaillé dans le secteur public et refusé de le faire dans les cabinets privés –, il s'attendait à une juste rétribution pour avoir consacré sa vie à l'« art ». Cette aspiration était d'ailleurs celle d'un grand nombre de ses contemporains, d'une génération née au temps de la « révolution institutionnalisée¹ » qui comptait s'intégrer à la nouvelle méritocratie du pays et croyait à un Mexique résolument engagé sur la voie du progrès. Vaine espérance. Sa vie d'adulte s'est déroulée entre « le massacre de Tlatelolco » – celui des étudiants abattus par les forces armées, en 1968, en plein Mexico, sur la Plaza de las Tres Culturas – et les désastres de la guerre contre les narcotrafiquants qui tourmentèrent sa vieillesse, en passant par la succession ininterrompue des crises politiques et économiques – toutes choses qui ont dû ajouter à son pessimisme, si ce n'est à sa dépression. L'idée de Victor Hugo, son auteur de chevet, que l'ingratitude est le patrimoine de l'humanité lui convenait à merveille. Son itinéraire pourrait se résumer à l'image d'un corps qui aurait usé toutes ses forces à sauver d'autres corps, en les étudiant et les opérant conformément aux cinq préceptes de Paré. La chirurgie a mis des siècles à entrevoir ces simples règles : la connaissance de notre organisme est récente, pour ainsi dire contemporaine de la Renaissance, qui a permis l'apparition d'un André Vésale, d'un Ambroise Paré. Avant eux – exception faite du phénomène qu'est Léonard de Vinci, auquel je reviendrai bientôt – rares étaient ceux qui avaient osé regarder à l'intérieur du corps humain. S'il est possible que, dans le monde des Anciens, Hippocrate et ses disciples aient

pratiqué la dissection, il est peu probable que Galien, considéré comme la plus grande autorité médicale jusqu'à la fin du Moyen Âge, ait jamais vu une anatomie humaine ; ce médecin grec du II^e siècle fonda toutes ses observations sur l'étude des animaux, en particulier les singes et les chiens, effort notable pour son temps, mais qui finit par freiner tout progrès une fois que le christianisme, avec son attachement aux dogmes et aux révélations, eut interdit de le contredire et condamné la dissection des cadavres. Pendant treize siècles, l'Occident a dû se contenter de réciter par cœur le *corpus galenicum* – somme considérable qui a transmis à la postérité un grand nombre d'écrits de l'Antiquité – sans pouvoir commenter ni critiquer ses arguments sous peine d'excommunication et de condamnation au feu. Si Guido de Vigevano se vantait en 1345 d'avoir pratiqué plusieurs dissections de dépouilles humaines, ce ne fut qu'en 1405, quand l'université de Bologne autorisa les cours d'anatomie, que les erreurs de Galien furent mises en évidence et que l'étude directe de notre organisme devint une pratique requise pour les étudiants en chirurgie. Il est tout naturel que les premières anatomies – dissections et planches de descriptions illustrées du corps humain – apparues à la Renaissance, ce surgissement du rationalisme inspiré par la redécouverte des savoirs de la Grèce et de Rome, aient rendu une place prépondérante à la connaissance de l'être humain. Les promoteurs furent des artistes, pas des médecins. Dans leur désir de restituer par l'image le corps dans ses plus subtils détails, les peintres et les sculpteurs italiens de la fin du XV^e siècle en étudièrent les muscles et le squelette avec une précision scientifique.

Léonard de Vinci alla plus loin : poussé par une curiosité sans limites, il assista à de nombreuses dissections, couvrit des dizaines de pages de dessins d'os, de muscles et de tendons, mais aussi du cœur, du cerveau, des reins, de la vessie, de l'estomac, des intestins, des organes sexuels, et même du fœtus à divers stades de son développement (encore que, sur le dessin le plus connu, l'embryon apparaisse enveloppé dans le placenta d'une vache). Sans moyen de réfrigération, Léonard devait attendre les mois d'hiver pour éviter la putréfaction des tissus (ceux-ci provenaient le plus souvent de criminels exécutés, ce qui explique que les corps féminins disponibles étaient plus rares), et son dessin se devait d'être d'autant plus presté et précis. Son regard d'artiste devint chirurgical : sans se prévaloir de

postures rhétoriques ou dramatiques comme le firent certains de ses successeurs (Jan van Calcar, par exemple, un des dessinateurs d'André Vésale), il opta pour un point de vue objectif et, sans enjoliver ni corriger ce qu'il observait, analysa sur le même feuillet les articulations des os, les tendons et les muscles qui les animent dans diverses positions. Il annota chaque image d'une profusion d'observations en écriture spéculaire, pour se garder des regards indiscrets. Dans son ouvrage *Les Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, Giorgio Vasari affirme : « Il ne semble pas possible au lecteur de ces écrits que ces questions d'art, d'anatomie, muscles, nerfs et veines, aient été si bien traitées et avec tant de précision par ce génie. » D'après Léonard, le corps est une machine dépourvue de tout attribut surnaturel, et c'est la raison pour laquelle il l'analyse avec la même exactitude et la même distance qu'il adopte pour étudier la botanique ou dessiner ses plans d'engins aérodynamiques et ses machines de guerre. Il rêva de publier une ambitieuse *Anatomie* en collaboration avec le médecin Marcantonio della Torre, mais la disparition prématurée de son coauteur repoussa à jamais le projet. À sa mort à Amboise, en 1519, alors qu'il était sous la protection de François I^{er} (le roi lui avait commandé un lion mécanique capable de faire quelques pas et de s'ouvrir pour laisser voir la fleur de lys qu'abritait son poitrail), les carnets de dessins anatomiques de Léonard allèrent s'égarer dans les souterrains de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, puis dans la Bibliothèque royale de Windsor Castle, avant d'être « retrouvés » au XIX^e siècle. Son influence se perpétua grâce à André Vésale, dont le chef-d'œuvre, les sept volumes de la *De humani corporis fabrica*, n'aurait pu être conçu sans les travaux antérieurs de Léonard. D'autres ouvrages notables annoncèrent celui de Vésale, entre autres le *Fasciculus medicinae* des frères de Gregoriis, publié à Venise en 1492, qui fut attribué à l'un de leurs maîtres, le médecin allemand Jean de Ketham, ou les *Commentaria super anatomiam Mundini*, en français *Commentaires sur Mondino* (1521), de Jacopo Berengario da Carpi, que suivirent ses *Isagogae breves...* de 1523, même si les dessins de ces premiers traités d'anatomie illustrés, schématiques et tributaires des conventions de leur temps, ne peuvent rivaliser avec ceux de Léonard.

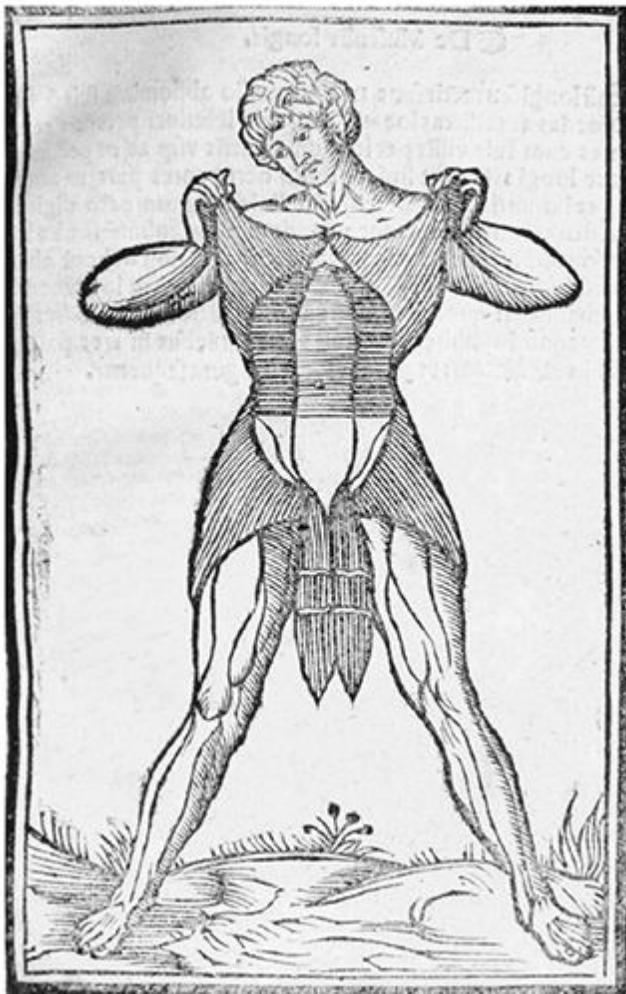


Léonard de Vinci, *Cahiers anatomiques* (vers 1510).

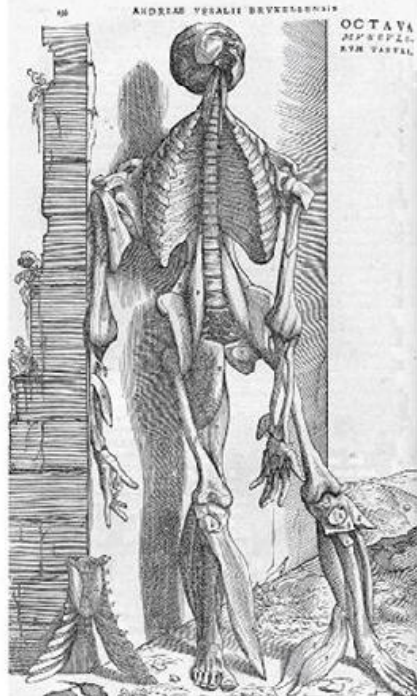
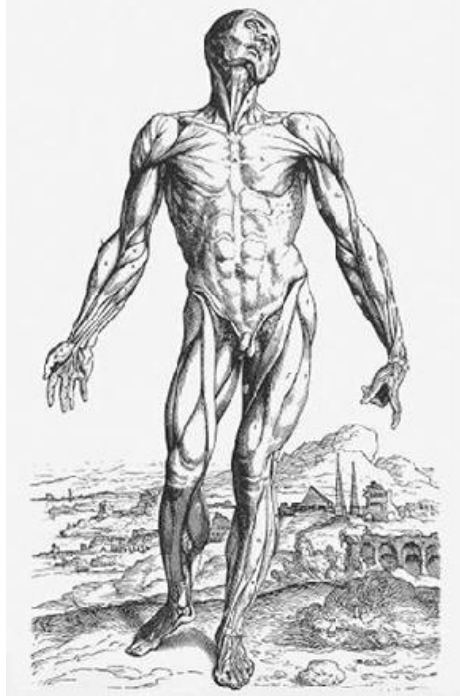
Né le 31 décembre 1514 à Bruxelles (alors dans le duché de Brabant intégré au Saint Empire romain germanique), Andries van Wesel (dont le nom francisé est André Vésale) appartenait à une famille liée à la noblesse et à la médecine – son père était l’apothicaire de Marguerite d’Autriche et le valet de chambre de Charles Quint –, et l’on raconte que dès son enfance il apportait chez lui les ossements des condamnés exécutés sur la colline voisine, et qu’il se plaisait à disséquer de petits animaux. Il entre en 1528 à l’université de Louvain

et en 1533 à celle de Paris, où il étudie les œuvres d'Hippocrate, de Galien et d'Avicenne, et observe la méthode employée par ses professeurs – entre autres Jacques Dubois, qui deviendra un de ses principaux critiques – pour procéder à une anatomie : assis sur sa chaire, le maître se contente de réciter Galien pendant qu'une équipe de barbiers chirurgiens dépourvus de tout bagage théorique effectue les dissections devant les étudiants sans autre objectif que d'illustrer la parole du maître, ce que montre une des planches du *Fasciculus medicinae* attribué à Ketham. Après la reprise des hostilités entre Charles Quint et François I^{er}, Vésale retourne à Louvain en 1536, où il obtient son baccalauréat et publie son premier livre, *Paraphrasis in nonum librum Rhazae*, fondé sur l'œuvre du médecin et philosophe perse Rhazès (865-925). Sa soumission aux paradigmes du système d'enseignement en vigueur s'efface pendant ses voyages et son séjour dans la ville libre de Bâle, puis disparaît après son entrée à l'université de Padoue, une des rares facultés où la dissection des cadavres était pratiquée à des fins éducatives. Parmi ceux qui y enseignaient, on comptait d'autres esprits novateurs, tels que Copernic et Galilée, même si rien n'indique qu'André Vésale les ait fréquentés. Dans l'amphithéâtre d'anatomie, il put pratiquer des dissections et n'hésita pas à y contredire Galien chaque fois qu'il le prenait en défaut. Le 5 décembre 1537 lui est accordé le titre de docteur en médecine *cum ultima diminutione*, ce qui correspond à la mention *très honorable avec félicitations*. Le Sénat de Venise, sous la juridiction duquel est placée l'université de Padoue, lui octroie un poste de lecteur en chirurgie, et il enseigne l'anatomie du corps humain. L'année suivante, il publie ses *Tabulae anatomicae sex*, textes médicaux novateurs accompagnés de six planches anatomiques, qui ne tardent pas à circuler d'un bout à l'autre de l'Europe. D'autres textes brefs vont suivre, mais c'est avec la publication de la *Fabrica* et de son *Epitome*, en 1543, que Vésale connaîtra une renommée qui ne devait jamais être démentie. Avec les *Principia Mathematica* de Newton, *L'Origine des espèces* de Darwin et la publication des quatre articles d'Albert Einstein en 1905, autre *Annus mirabilis*, l'œuvre de Vésale sur l'anatomie est l'une des rares qui ont fait faire un bond en avant significatif à la science. Avec l'arrogance et l'aplomb de ses vingt-huit ans, il a réussi par un travail insurpassable à montrer le corps humain dans son ensemble, sans rien en omettre. Sa volonté d'inclure ce que les dogmes de Galien négligeaient l'incite à

inventer une nouvelle façon d'aborder la réalité et ses mystères. La *Fabrica* est en outre un des plus beaux livres jamais imprimés. Vésale s'est occupé de chaque détail de sa composition pendant les quatre années qu'a duré sa fabrication, qu'il a confiée aux mains d'un éditeur de Bâle, Johannes Oporinus (qui fut également responsable de la première édition du Coran en langue latine, ce qui lui valut une peine d'emprisonnement), et il a obtenu du Titien et de ses élèves des œuvres maîtresses exécutées à partir des croquis qu'il leur livrait. Sa méthode de travail l'a conduit à écrire avec diligence et ténacité les sept livres de la *Fabrica* jusqu'au 1^{er} août 1542, date où il a signé sa dédicace à Charles Quint, dont il allait devenir le médecin. L'ensemble du texte et des images constitue un système ingénieux de références croisées qui sera repris par les anatomistes ultérieurs.



Jacopo Berengario da Carpi, *Isagogae breves perlucidae ac uberrimae in anatomiam humani corporis a communi medicorum academia usitatam* (1523).



André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Livre VII, II, planches 24 et 31.

On a beaucoup glosé sur le véritable auteur de ces planches : certains commentateurs contemporains de l'ouvrage les attribuent au Titien (dans ses *Dicerie* de 1543, Annibale Caro mentionne parmi les œuvres du maître les planches de l'ouvrage de Vésale), avant que, sous l'influence de Vasari, l'opinion prédominante penche pour Jan van Calcar (également connu sous le nom de Giovanni da Calcar), qui a dessiné les squelettes des *Tabulae anatomicae sex* ; de nos jours, les experts sont revenus à la première hypothèse, qui suppose une étroite collaboration entre Vésale et le cercle du Titien, incluant la participation de celui-ci. On en voit la preuve dans le paysage qui se déploie derrière les écorchés des planches du Livre II de la *Fabrica*, centré sur l'étude des muscles. On y reconnaît en effet les hauteurs d'Albano Terme, près de Padoue, et le trait de Domenico Campagnola, pupille du Titien, qui les dessinait d'une façon exactement semblable dans ses scènes pastorales, entre autres. Chacune de ces planches est un exemple des sommets atteints dans l'art de la gravure au xvi^e siècle. Je devais avoir treize ans quand je me suis aventuré pour la première fois dans un des livres d'anatomie de mon père, qu'il n'appelait jamais

autrement que « le *Testut* », c'est-à-dire le *Traité d'anatomie humaine* de Léo Testut et André Latarjet, avec des dessins de G. Devy et S. Dupret – dont le tome V obtint le prix Saintour de l'Académie de médecine de Paris en 1902. Il s'agissait d'un ouvrage inscrit au programme de la plupart des écoles de médecine de France et d'Amérique latine pendant les années de jeunesse de mon père, et il le considérait comme un de ses trésors. J'avoue que mon intérêt pour cet ouvrage n'était pas dû à de la curiosité scientifique, mais à celle de l'adolescence : allergique aux revues et aux films pornographiques qui circulaient dans mon école catholique, je préférais élucider les secrets de la sexualité en étudiant ces planches. À la déception de mon père, je n'ai jamais été attiré par la médecine, et encore moins par la chirurgie, mais j'aime me perdre dans ces dessins de corps et de fragments de corps, comme si en eux résidait le dévoilement d'un mystère. Comme l'*Anatomy* de Henry Gray, de 1858, devenue un classique du ^{xx}^e siècle, surtout consultée dans le monde anglo-saxon et rendue populaire par le feuilleton *Grey's Anatomy*, le *Testut* est un dérivé tardif de la *Fabrica*. Quand j'ai découvert l'œuvre de Vésale, j'ai compris qu'il y avait en elle quelque chose d'unique : une nouvelle manière d'examiner le corps humain due à une nouvelle façon de le concevoir. Si pendant l'Antiquité et le Moyen Âge les êtres humains ne se sont pas privés de raccourcir, de torturer et d'écarteler leurs semblables, de préférence quand ceux-ci faisaient partie du camp ennemi, étaient des criminels ou des traîtres, la Renaissance nous a légué la capacité d'étudier la machine humaine au même titre que tout autre phénomène. Ce changement implique une élévation et une chute. Dépouillé de son caractère surnaturel, « créé à l'image et à la ressemblance des dieux », notre corps est devenu à la fois le centre de la Nature et une machine dont les composants peuvent être démontés et étudiés comme les rouages d'une pendule. De là vient peut-être la mélancolie de ce crâne gravé d'après Vésale qui regarde, résigné, un autre crâne. La matière contemple la matière. La matière médite la matière. Quelque chose de semblable apparaît dans le Livre II de la *Fabrica*, consacré à l'étude des muscles. La séquence révèle une dramaturgie qui oscille entre le sublime et le sinistre : tout en regardant avec admiration l'enveloppe musculaire s'effacer pour dévoiler les tendons et l'ossature, nous sommes étreints par une vague d'angoisse. La *Fabrica* est un miroir et on ne peut se sentir étranger à

cet assemblage d'organes et de tissus, à ces bandes de chair que l'anatomiste ôte jusqu'à nous dénuder. Le livre apparaît ainsi comme le plus exact memento mori de notre culture scientifique : il témoigne que nous finirons tous comme ces écorchés qui, dans les pages de Vésale, posent et demandent grâce à un dieu absent.



André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Livre VII, I, planche 22.

Près de cinq siècles allaient passer avant qu'une expérience anatomique plus achevée et plus troublante ne voie le jour et acquière une popularité. En 1995, on exposa pour la première fois à Tokyo une installation, *Body Worlds*, qui depuis lors a parcouru la moitié du

monde : un ensemble de cadavres traités selon le procédé de « plastination » mis au point par le médecin allemand Günther von Hagens à l'université d'Heidelberg, grâce auquel on peut conserver et exhiber des tissus humains comme s'ils étaient artificiels. Depuis des siècles les étudiants en médecine disposent de modèles de cire ou de plastique, mais ce système permet à tout un chacun de pouvoir observer de véritables corps humains dépecés et découpés. J'ai pu voir *Body Worlds* en janvier 2015, quelques jours avant de me lancer dans l'écriture de ce livre, au Discovery Times Square, à New York, et tandis que je passais devant ces écorchés mis dans des positions théâtrales dont l'origine remonte à Vésale – dont un lanceur de javelot et même un cavalier sur son cheval également « plastiné » – je me disais que ceux qui s'étaient pour la première fois aventurés dans les pages de la *Fabrica* avaient dû éprouver un vertige proche de celui qui s'emparait de moi. Par-delà les objections éthiques que soulève la réalisation de von Hagens, *Body Worlds* est en quelque sorte la culmination du long processus qui nous a permis, depuis l'époque de Paré et de Vésale, de regarder en face nos viscères. Au milieu du xvi^e siècle, anatomies et dissections étaient également devenues des événements spectaculaires, réalisés par un chirurgien célèbre et ses disciples dans des amphithéâtres – agencement que l'on a conservé dans nos universités –, vastes salles avec des gradins où le public s'installait comme dans une arène, après avoir acheté des billets pour un ou plusieurs jours de représentation, au demeurant quasi quotidienne. Une première image de ces séances figure sur le frontispice de la *Fabrica*, scène de foule animée qui montre Vésale occupé à pratiquer une dissection entouré d'un groupe de personnages mêlant Anciens et Modernes, docteurs et profanes, au-dessus desquels préside un squelette armé d'une faux, symbole de notre nature mortelle et allusion à la carcasse humaine que l'anatomiste et médecin brabançon conservait dans son étude – l'une des rares possessions qu'il emporta avec lui quand il quitta Padoue pour devenir le médecin attitré de Charles Quint.



André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Livre VII, détail du frontispice.

La plus connue des œuvres d'art qui représentent une dissection est sans doute *La Leçon d'anatomie du docteur Tulp* de Rembrandt, peinte près d'un siècle après la parution de la *Fabrica*. Il s'agit d'une commande de la guilde des chirurgiens d'Amsterdam, faite à un artiste de vingt-cinq ans pour commémorer une journée exceptionnelle, le 16 janvier 1632, où le docteur Nicolaes Tulp pratiqua publiquement la dissection d'Adriaan Adriaanszoon, alias Aris Kindt – l'Enfant –, un voleur et agresseur qui avait été pendu le jour même. Selon la loi des Provinces-Unies, on ne pouvait pratiquer une anatomie qu'une fois par an, et l'on conviait les personnages les plus éminents à y assister. Les chirurgiens qui figurent sur le tableau et dont on connaît les noms payèrent pour y être représentés. Plus qu'une scène réaliste de dissection – qui aurait dû commencer par les viscères et pas par la main – Rembrandt exécute un portrait de groupe, typique de la peinture flamande de l'époque, au centre duquel se détachent les deux figures principales : le chirurgien et le cadavre. Pendant que de sa

main droite le premier saisit une pince qui soulève un tenseur de la main d'Aris, de sa main gauche il en montre le fonctionnement. La peau verdâtre du criminel contraste avec le teint rubicond du docteur et de ses collègues, comme si l'artiste avait ainsi voulu nous rappeler que ceux qui examinent le cadavre partageront bientôt sa condition. C'est ce qui accentue la tension dramatique de l'œuvre : des corps qui observent un autre corps sans pouvoir se reconnaître en lui. Bien qu'il ait été donné au tableau longtemps après son exécution, son titre, *La Leçon d'anatomie*, est tout à fait adéquat : il s'agit d'un enseignement qui n'est destiné ni aux assistants qui entourent le docteur Tulp, ni au public morbide et ignorant qui les contemple – et que Rembrandt n'a pas représenté –, mais à celui qui regarde le tableau. Comme dans la célèbre mise en abyme des *Ménines*, les corps se reflètent ici les uns dans les autres, et le cadavre, le chirurgien et ceux qui l'entourent sont unis par leur caractère mortel. C'est ce que dit une épigramme de Caspar Barlaeus, de 1638, qui s'inspire de la peinture :

*Les tissus bruts nous donnent une leçon. Les chairs incisées,
bien que mortes,
nous interdisent pour cette raison même de mourir.
Ici, pendant que la main droite ouvre les pâles membres,
l'éloquence de l'érudit docteur Tulp nous dit :
« Toi qui m'entends, veille à bien apprendre ! Et tandis que
tu procèdes entre les parties
souviens-toi que même dans la plus infime d'entre elles,
Dieu se cache. »*

Dans *Les Anneaux de Saturne*, W.G. Sebald propose une interprétation différente :

Au singulier isolement dans lequel nous apparaît le cadavre pourtant entouré de monde correspond le fait que le réalisme tant vanté de ce tableau ne résiste pas à l'examen. C'est ainsi que l'autopsie ne commence pas par l'abdomen qu'il conviendrait d'ouvrir pour éloigner au plus tôt les viscères où le phénomène de décomposition se manifeste en premier lieu, mais (et cela suggère également un acte de représailles) par la

dissection de la main délictueuse. Et cette main présente d'ailleurs des particularités tout à fait remarquables. Comparée à celle qui repose le plus près du spectateur, elle nous apparaît à la fois démesurément grande et totalement inversée du point de vue strictement anatomique. Les tendons dénudés qui devraient être ceux de la paume de la main gauche sont en fait ceux du dos de la main droite. Il s'agit donc d'une figure purement scolaire, d'un emprunt à l'atlas d'anatomie en vertu duquel le tableau, au demeurant peint d'après nature, présente un défaut de construction criant à l'endroit même où s'exprime sa signification centrale, à savoir là où la chair a d'ores et déjà été incisée. Il est à peine pensable que Rembrandt ait fait cela sans le vouloir. Autrement dit, la rupture dans la composition me semble tout à fait intentionnelle. La main difforme témoigne de la violence qui s'exerce à l'encontre d'Aris Kindt. C'est avec lui, avec la victime, et non avec la guilde des chirurgiens qui lui a passé commande du tableau, que le peintre s'identifie².

Je ne suis pas sûr que la lecture humaniste de Sebald soit tout à fait pertinente : il se pourrait aussi bien que la main difforme, loin de témoigner de la violence exercée à l'encontre de « l'Enfant », ne soit qu'une autre forme de châtiment, cette fois éternel, qui lui serait infligé : la main qui a péché devient monstrueuse, en opposition avec la main délicate, presque féminine, du docteur Tulp. Pour ce qui est du livre représenté dans la partie inférieure droite du tableau, il ne peut s'agir que de l'atlas anatomique consulté par Rembrandt, sans doute un exemplaire de la *Fabrica*. Depuis l'époque où ce tableau a été peint, représenter les médecins et les chirurgiens avec leur premier sujet d'anatomie – celui sur lequel ils sont passés de la théorie à la pratique – est devenu une tradition qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, avec d'autres bizutages et rites de passage morbides imposés à ceux qui se consacrent à « l'art ». Je crois me rappeler une vieille photographie sur laquelle on voit au premier plan un cadavre – ou peut-être un squelette – entouré d'un groupe d'internes en blouse blanche, parmi lesquels mon père, encore svelte et chevelu, qui soutient le thorax de la dépouille humaine (mais il se pourrait que ce ne soit qu'un faux souvenir inspiré par le tableau).

Mon père nous racontait que dans sa jeunesse il échangeait avec d'autres carabins des morceaux de cadavres. Avant de prendre l'autobus qui l'emmenait à l'Hospital General, il glissait une main de squelette dans le poignet de sa chemise et feignait de s'accrocher avec elle à la barre d'appui, faisant paniquer et tourner de l'œil les dames et les vieux messieurs. Je le répète : les médecins, et plus encore les chirurgiens, auront toujours avec le corps, ses fluides et ses tissus, ses muscles et ses organes un lien que comprendront difficilement les profanes. Ils passent leur vie en présence de défunts ou de corps incisés qui exhibent leurs organes et leurs viscères, et s'habituent, ou feignent de s'habituer à une aussi inquiétante compagnie. Ce flegme, ou cette apparente indifférence, est sans doute le seul bouclier de ceux qui exercent cette profession. Je me demande alors quel pourrait être celui des non-initiés tels que moi face à l'insaisissable exhibition de cadavres qu'est devenu le Mexique du ^{xxi}^e siècle : corps décapités, écorchés, démembrés, torturés, lacérés, dissous dans l'acide, calcinés... Corps ou morceaux de corps exposés dans les rues, sur les ponts, en zone piétonnière. Corps méconnaissables. Corps inidentifiables. Moins de deux mois après le décès de mon père, la presse et les réseaux sociaux ont relaté le plus atroce des actes criminels perpétrés au Mexique : le 26 septembre 2014, une centaine d'étudiants de l'École normale Raúl Isidro Burgos d'Ayotzinapa, dans l'État de Guerrero, sont partis de la région montagneuse de Tixtla en direction d'Iguala pour se livrer à l'un de leurs petits rites interdits par la loi, plus ou moins tolérés par la police ; rite qui consiste à prendre d'assaut un autocar et à écumer la région en quête de « donateurs » afin d'obtenir quelque argent et de pouvoir se rendre à Mexico pour y participer à la manifestation commémorative du massacre du 2 octobre 1968, sur la Plaza de las Tres Culturas, que j'ai évoqué plus haut. Ce même après-midi, María de los Ángeles Pineda, épouse du maire d'Iguala, présentait son rapport annuel de responsable du DIF, organisme public chargé de l'assistance sociale, afin d'étayer sa candidature à la succession de son mari. Même si la connaissance de ce qui va suivre demeure fragmentaire et vague, il en ressort que le maire d'Iguala a donné l'ordre à la police municipale d'empêcher les étudiants de se rendre à Mexico. L'affrontement qui s'est ensuivi a coûté la vie à trois personnes étrangères au conflit et, au cours de la mêlée, un étudiant a été mis en sang et a eu les yeux arrachés, un autre est tombé dans le

coma après avoir été battu. Selon le rapport du bureau du procureur général de la République, Murillo Karam, les policiers ont laissé les morts sur place, arrêté ce qui restait du groupe, y compris les blessés, les ont entassés dans un camion cellulaire pour les emmener, en suivant un itinéraire demeuré imprécis, jusqu'à la municipalité voisine de Cocula, où les prévenus ont été remis à la police locale, laquelle les a livrés à une bande organisée de narcotrafiquants connue sous le nom de « Guerreros Unidos » et pilotée, entre autres, par le maire et sa femme (deux des frères de celle-ci, assassinés pour une supposée trahison, avaient été hommes de main du cartel de la drogue des frères Beltrán Leyva). Selon la version officielle, les sicaires ont conduit les jeunes gens dans une décharge des hauteurs de la ville, où ils les ont brûlés sur un bûcher alimenté de vieux pneus, de déchets et de gazole pendant quatorze heures. Les restes carbonisés auraient ensuite été fourrés à l'intérieur de sacs en plastique et jetés dans les eaux de la rivière San Juan. Quelques jours plus tard, les habitants de la région ont découvert un charnier de vingt-huit cadavres, qui, selon les autorités locales, ne seraient pas ceux des normaliens. D'autres fosses similaires contenant un nombre de corps non précisé ont encore été découvertes dans l'État de Guerrero pendant les jours qui ont suivi, sans que l'identité des victimes ait à ce jour été révélée. Le 6 décembre 2014, un groupe d'experts de l'université d'Innsbruck mandatés par le gouvernement ainsi que des membres de l'équipe argentine d'anthropologie médico-légale proches des familles des jeunes gens ont annoncé qu'un morceau d'os trouvé dans un des sacs prétendument découverts dans la rivière appartenait à Alexander Mora Venancio, un des étudiants d'Ayotzinapa. Peu de temps après, le procureur, Murillo Karam, confirmait dans une conférence de presse que le contenu du rapport précédemment rendu public était en tout point « conforme à la vérité historique » des faits et qu'aucune nouvelle enquête, réclamée par les familles des victimes, ne serait ouverte. Il n'y a manifestement pas eu grand monde pour le croire, et son récit a depuis été remis en question et discrédité. À la suite de sa démission forcée, un groupe d'experts de la Commission interaméricaine des droits de l'homme a rendu publique une liste interminable d'erreurs commises au cours de l'enquête, déclaré nulle et non avenue la prétendue « vérité historique » présentée par le bureau de l'ex-procureur, et démontré que les normaliens n'ont pas été

brûlés dans la décharge de Cocula. On ne sait toujours pas ce que sont devenus les étudiants d'Ayotzinapa : Abel García, Abelardo Vázquez, Adán Abrajan de la Cruz, Alexander Mora, Antonio Santana, Benjamín Ascencio, Bernardo Flores, Carlos Iván Ramírez, Carlos Hernández, César González, Christian Rodríguez, Christian Colón, Cutberto Ortiz, Dorian González, Emiliano de la Cruz, Everardo Rodríguez, Felipe Arnulfo Rosas, Giovanni Galindes, Israel Caballero, Israel Lugardo, Jesús Jovany Rodríguez, Joas Trujillo, Jorge Álvarez, Jorge Aníbal Cruz, Jorge Antonio Tizapa, Jorge Luis González, José Ángel Campos, José Ángel Navarrete, José Eduardo Bartolo, José Luis Luna, Jhosivani Guerrero, Julio César López, Leonel Castro, Luis Ángel Abarca, Luis Ángel Arzola, Magdaleno Lauro Villegas, Marcial Baranda, Marco Antonio Gómez, Martín Getsemany Sánchez, Mauricio Ortega, Miguel Ángel Hernández, Miguel Ángel Mendoza et Saúl García. Si ces assassinats et ces disparitions sont aujourd'hui un signe d'infamie, ce n'est pas parce qu'ils constituent une anomalie ou une exception, mais parce qu'ils s'imposent comme le symbole ou l'abrégé du Mexique que nous avons construit au cours de ces « années de poudre ». Nous nous sommes habitués à voir chaque jour des cadavres exhibés sans pudeur par la presse et la télévision, à entendre énoncer dans l'indifférence le nombre de morts qui, comme tombés du bout d'une sinistre pipette, vont s'ajouter chaque nuit, goutte à goutte, au volume des assassinés. Dans le prologue d'*Antigone*, la protagoniste déplore en présence de sa sœur Ismène le décret promulgué par leur oncle, Créon, après la mort de leur frère Polynice : « Mais pour le malheureux Polynice, on assure que Créon a fait publier dans la ville la défense de l'ensevelir ou de le pleurer. Abandonné sans honneur, sans tombeau, son corps doit servir de pâture aux oiseaux dévorants³. » Pour les Anciens, il n'y avait pas pire offense que de refuser une sépulture à un défunt ; c'était un châtiment réservé aux plus grands criminels et aux traîtres. Passant outre la raison d'État, Antigone pratique le rite funéraire en sachant qu'elle encourt, ce faisant, la peine de mort. Notre Mexique contemporain n'est pas très différent de la Thèbes de Sophocle ; de même que la guerre qui oppose Étéocle et Polynice conduit les deux frères à s'entre-tuer, et prive le second de sépulture, la lutte entre les différentes bandes de criminels et celle entre les cartels et les forces de l'ordre ont fait des milliers de victimes qui, n'ayant pu être ni ensevelies ni pleurées, ont servi de pâture aux charognards. Tel est le

Mexique que mon père a pu voir venir avec un mélange de répulsion et d'angoisse au cours de ses dernières années, le Mexique que sa génération et la mienne vont laisser en héritage à leurs successeurs. Il n'en a rien su, mais sa dégradation accélérée est devenue pour moi une métaphore de celle de notre pays dont il déplorait si vivement les tares. De la même manière que la maladie gâte les organes et les tissus, les maux tels que l'impéritie, la cupidité des puissants ou la corruption généralisée dévastent les structures qui maintiennent en vie et en paix une nation. Les pages qui suivent visent à présenter un examen de mon père, une dissection de ses réussites et de ses échecs, de ses enseignements et de ses faiblesses, de ses convictions et de ses détestations. Elles sont aussi une anatomie de moi-même et, surtout, une étude de ma patrie, ce Mexique dolent de la fin du xx^e siècle et du début du xxi^e. Une autopsie de cette nation de menaces et de cadavres.

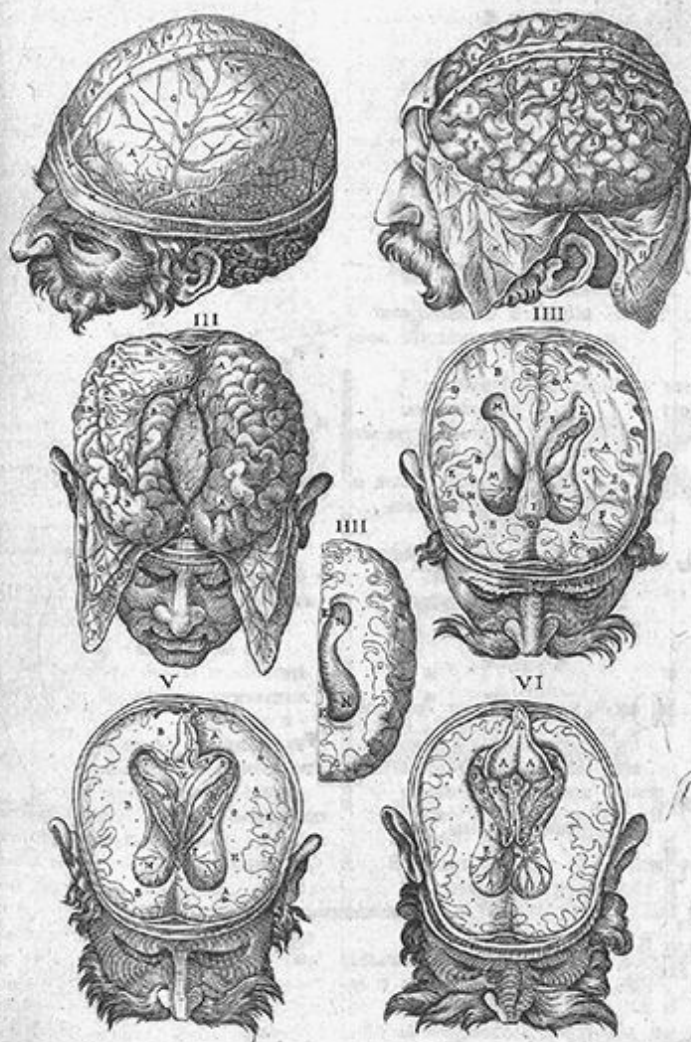
-
1. Janvier 1946 : le Parti de la Révolution mexicaine donne naissance au PRI, Parti révolutionnaire institutionnel. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)
 2. W.G. Sebald, *Les Anneaux de Saturne*, trad. Bernard Kreiss, Actes Sud, Arles, 1999.
 3. Trad. Louis Bellaguet, Hachette et Cie, Paris, 1899.

LEÇON 2

LE CERVEAU,
OU DE LA VIE INTÉRIEURE



FIGURA. I.



Juan Valverde de Amusco, *Anatomie du corps humain* (1560).

*The Brain – is wider than the Sky
For – put them side by side –
The one the other will contain
With ease – and You – beside –*

*The Brain is deeper than the sea –
For – hold them – Blue to Blue –
The one the other will absorb –
As Sponges – Buckets – do –*

*The Brain is just the weight of God –
For - Heft them – Pound for Pound –
And they will differ – if they do –
As Syllable from Sound –*

EMILY DICKINSON¹

Quand je pense à mon père, ce qui me vient d'abord à l'esprit ce n'est pas son corps, pas davantage ses yeux ou ses mains, mais quelque chose de plus éthéré et d'indéfinissable, de plus proche et de plus attachant. Quoi donc ? Sa façon d'être ? Son caractère, sa personnalité, son intelligence ? Sa conscience ? Son *moi* ? Ces mots ductiles et imprécis sont dépourvus de substrat matériel. Si les photographies nous procurent au moins une représentation évanescence de ceux qui ne sont plus, rien ou presque rien – excepté les lettres ou les journaux intimes (mais je ne dispose que de peu d'écrits de mon père) – ne permet de s'aventurer dans l'intimité d'autrui. Qu'est donc cette vie intérieure qui se dissipe avec la mort ? Question plus radicale : et si notre structure mentale ne tenait qu'au comportement des neurones, des cellules gliales et des atomes, des ions et des molécules qui l'animent et la constituent ? Formulée en ces termes par Francis Crick – un des découvreurs de la structure de l'ADN,

avec James Watson et la dédaignée Rosalind Franklin –, cette « surprenante » hypothèse inspire un désarroi proche de celui qu'avait provoqué la théorie de l'évolution, et ne se différencie guère de la mort de Dieu annoncée par Nietzsche. Ou, pour le dire d'une manière plus provocatrice : et si *moi* et le monde qui m'entoure n'étaient nulle part ailleurs qu'ici, dans la cavité de mon crâne ? Et si nous, nous tous, n'étions rien que nos cerveaux ? Sans nous acharner à nier la réalité – cette myriade d'atomes en perpétuelle agitation avec laquelle nous n'aurons jamais de contact direct –, la « surprenante » hypothèse implique que l'ensemble de notre expérience demeure enclos dans cette gélatine de neurones. Moi, quel que soit ce « moi », je *suis là* et seulement là. Et les autres, tous les autres : mon père, ma mère, mes amis et toi, lecteur, mon semblable, mon frère, ne vivez pas sur la planète Terre, ne vous déplacez, ne souffrez et n'aimez pas *là*, hors de ma boîte crânienne, à Mexico, dans l'île de Timor ou en Éthiopie, mais *ici*, en elle. Il ne pourrait en être autrement : bien protégé par le crâne et la barrière hémato-encéphalique, le cerveau ne reçoit les informations de l'extérieur que par le biais de signaux chimiques et électriques que lui envoient les sens. Voilà peut-être pourquoi nous, les humains, sommes depuis des siècles portés à croire que notre *moi* ou notre conscience – d'aucuns diraient : notre âme – résident dans le cœur ou le foie, organes plus chauds et moins caparaçonnés que notre « substance grise ». Que de la cervelle puisse méditer sur la matière est un des plus fascinants mystères de l'univers.



SECUNDÆ FIGVRAE, EIVSDEMQUE CHARA-
cterum Index.

PRÆSENS figura sectionis serie primam subsequens, tertium duræ membranae
suum (quem prima figura C aliquot insignitum gerit) longa sectione secundum capitis longitu-
dinem ducta ad apertum commonstrat. Insuper ad huius tertij sinus latera, per capitis quoque lon-
gitudinem duas deduxit sectiones, utrinque nimirum ad sinum singulas, quæ duram membranam dum-
taxat penetrarunt, & duræ membranae latera ab ea membrana separarunt parte, quæ dextram
cerebri partem à sinistra dirimit, atque in subsequenti figura tribus D insignitur. Præter tres
iam commemoratas sectiones utrinque alia quoque molitus sum, quæ ab aure ad verticem pertingit,
solam

André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Livre VII, II.

L'énigme a très tôt hanté ma jugeoté : je devais avoir douze ou treize ans quand j'ai été captivé, comme des millions de téléspectateurs, par la série télévisée *Cosmos* de Carl Sagan, dont « la science de l'infiniment grand (galaxies, trous noirs) et de l'infiniment petit (particules subatomiques) » et les stupéfiantes images de l'univers n'ont pas tardé à me conduire vers les livres de ce cosmologue de la Cornell University (et, en 2004, je devais faire un séjour à Ithaca, un désert glacé au nord de l'État de New York, dont le principal attrait a consisté à me savoir à proximité du bureau qu'il avait occupé). La curiosité de Sagan l'a conduit du Big Bang et des voyages intersidéraux à la génétique, domaine dans lequel il a contribué à l'étude de l'acide ribonucléique et, à partir de là, à celle des neurones : dans *Les Dragons de l'Éden* il a exploré l'évolution de l'intelligence, et dans *Broca's Brain* a centré ses spéculations sur l'aire du langage découverte par Paul Pierre Broca dans la troisième

circonvolution frontale de l'hémisphère gauche du cerveau. À quinze ans, je me suis plongé dans les œuvres complètes de Freud – lues en parallèle avec celles de Nietzsche –, et la psychanalyse est devenue ma nouvelle passion, mais la fascination a bientôt débouché sur le désenchantement. Bien que je ne me sois jamais soumis à aucune thérapie – régurgitation de mon horreur de la confession catholique –, cette prétention de vouloir tout expliquer, y compris le refus catégorique de s'étendre sur le divan, m'est devenue de plus en plus insupportable, au point que dans deux de mes livres, *La Fin de la folie* – paru en France en 2003 – (où je dresse un portrait de Lacan) et *La tejedora de sombras* (ou je fais de même avec Jung), les adeptes de ces maîtres de la psychanalyse sont présentés sous des jours peu flatteurs. Pendant des années, je me suis bagarré avec mon ami écrivain Eloy Urroz, un de leurs patients et de leurs apologistes les plus fervents, à propos de l'efficacité clinique de ces méthodes : il défend la psychanalyse envers et contre tous et tout, convaincu qu'elle l'a beaucoup aidé ; moi, de loin, j'ai bien l'impression que Freud a renoncé à la recherche neurologique ébauchée dans ses premiers écrits en faveur d'une hypothèse brillante, qui n'a encore jamais été démontrée – celle d'un « inconscient » qui gouvernerait secrètement nos actes – et qui a fini par l'aveugler, et aveugler avec lui ses disciples. Plus proche de la religion que de la science, avec ses dogmes, ses écoles, ses excommunications et ses hérétiques, la psychanalyse est pour moi un fastueux édifice conceptuel, un de ces mondes parallèles imaginés par les grands romanciers. Un peu plus tard, la lecture de *L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau* d'Oliver Sacks, puis de deux autres de ses livres, a confirmé mon intérêt pour ce qui nous arrive ou cesse de nous arriver selon ce qui survient dans notre cerveau, d'autant que, à force d'entendre mes parents et mes amis me taxer de « cérébral », j'ai fini par me considérer comme tel. L'adjectif dénote-t-il une carence ou un privilège ? Même si être ainsi qualifié est en définitive plutôt un avantage, je me suis pourtant drapé dans la déficience, stratégie de survie d'un gamin chétif qui ne pouvait manquer d'avoir appris à ses dépens que cette étiquette inspire diverses réprobations, et aboutit à une condamnation : aussi intelligent que tu sois ou prétendes être, tu n'en es pas moins distant, altier et insaisissable. Dès mon enfance, cette qualification à laquelle je me suis conformé a été à la fois un

fardeau et un bouclier. Pour mon père, l'intelligence était une sorte de nec plus ultra, de pouvoir secret qui vous place au-dessus du reste des hommes : la sienne, en effet, n'était pas dépourvue de l'arrogance propre à ceux qui manquent d'assurance. « Même si les autres te paraissent plus forts que toi, me disait-il, tu pourras toujours les surpasser par l'astuce et la parole », ce qui revenait à opposer un David *nerd*, « intello », à un Goliath musculeux et rustaud. Cadet de cinq frères (ou demi-frères : il n'a jamais expliqué pourquoi l'un d'eux ne portait pas le même nom de famille que les autres), mon père s'est précocement distingué comme le plus futé et le plus cultivé ; il était, je l'ai dit, le seul « professionnel » de la fratrie. Le *docteur*. Je n'admiraïs rien tant en lui que son intelligence, son savoir – il était capable de répondre à toutes mes questions – et sa vivacité d'esprit. À mes yeux, il était plus fin que mes oncles, mes maîtres et les pères de mes amis, bref, que tous les adultes. En même temps, son intelligence le rendait *différent*. Aussi différent – et inadapté – que moi. Modelé à son image, j'ai imité ses excentricités bien avant de m'en rendre compte. Dès mon entrée dans le primaire je me suis senti à part, plus fragile, plus faible et plus seul que les autres élèves. Un asthme juvénile sévère, diagnostiqué dès mes trois ans, faisait pour moi des changements de temps, de la moindre brise, des sports de grand air, des brutalités scolaires ou des soirs pluvieux autant de repoussoirs. Tous mes camarades de classe me semblaient plus vigoureux et en meilleure santé que moi. En revanche, j'étais le plus intelligent, comme me le répétait mon père pour me donner confiance en moi. Bien avant la mode du *bullying*, ces brimades appelées à devenir un fléau universel, brutalités et harcèlement étaient déjà la norme dans les écoles : il se trouvait toujours un « grand » ou une bande de vauriens pour se moquer de vous ou vous taper dessus si vous ne faisiez pas leurs quatre volontés. Pendant des mois, on m'a chapardé le goûter que ma mère me préparait le matin – boîtes de céréales ou sandwichs puant l'omelette – et il n'a jamais manqué un fier-à-bras pour chercher à m'humilier à cause de ma petite taille, de ma myopie ou de mon peu d'adresse au football, la seule activité qui comptait vraiment dans cette école mariste. Il fallait impérativement qu'il y ait dans chaque classe une *chochette* ou une *lopette*, un pauvre gars qui, du fait de ses manières délicates ou de ses intérêts peu virils, parce qu'il se montrait trop studieux ou trop peu malin, ou par simple malchance, devait

essuyer la rancune de ces flemmards. J'ai réussi à leur échapper grâce à des défenseurs ou des gorilles que j'ai su me procurer dès cette époque, des amis de grande taille, costauds, qui, en échange d'un coup de pouce en maths ou pendant un examen, ont su me protéger en se servant de leurs poings. C'est ainsi que je me suis habitué à employer la finesse de l'esprit alerte qu'on voulait bien me prêter comme une arme, et à manœuvrer, comme le faisait mon père, la volonté des autres. Mais il y a toujours un prix à payer : l'intelligence est toujours seule et le restera toujours. Qui se croit plus malin que les autres ne fera jamais partie de leur monde. En assumant ma supériorité sur eux, je me suis tenu, dans une sorte d'Olympe scolaire, en marge du microcosme enfantin, d'où l'on m'observait avec autant d'admiration que de défiance. Ce qui a duré jusqu'au jour où j'ai appris à déprécier, sinon l'intellect, du moins cette roublardise dont je tirais vanité. La plus douloureuse démonstration de la faillibilité de l'intelligence a été le constat que la sagacité de mon père ne l'a jamais aidé à être heureux. Sa lucidité, sa capacité d'analyse et ses connaissances dans tous les domaines – ce que l'on pourrait appeler « sa culture » – lui ont rarement permis de se laisser porter par l'émotion ou l'euphorie. Quelque chose freinait son enthousiasme, une prévention ou une prudence incontrôlables. Je suis moi-même enclin à tenir à distance les faits et les gens qui m'entourent, à me perdre plus qu'il ne le faudrait dans mes considérations personnelles. C'est peut-être ce qui explique qu'en rencontrant pour la première fois l'expression *Carpe diem quam minimum credula postero* – Cueille le jour présent sans te soucier du lendemain – dans *Le Cercle des poètes disparus*, pas dans Horace, j'en ai fait ma devise. Le grand moyen employé pour échapper à une vie immergée dans la réflexion et la conscience de soi a été de jouir de chaque instant comme s'il devait être le dernier ; choix diamétralement opposé à celui que mon père avait fait, sous l'impulsion de sa logique, peut-être à défaut de ce que les gourous contemporains appellent l'« intelligence émotionnelle ». Conscient que son tempérament pouvait le pousser à la dissipation ou à l'excès, il n'avait sans doute pas eu d'autre recours que de le juguler, jusqu'à devenir inflexible, sans pour autant cesser d'être affectueux. Sa morale reposait sur le devoir : « l'obligation doit prévaloir sur le désir ». Il y avait une pointe de stoïcisme – je serais même tenté de dire : un caractère spartiate – dans sa philosophie : il s'en tenait aux normes

qu'il estimait infrangibles, et à un unique cadre de référence, face au chaos. S'il lui fallait choisir entre s'accorder un petit plaisir et remplir une obligation, il finissait toujours par préférer le devoir. Cette rigidité, dont ma mère, mon frère et moi lui faisions reproche, semblait davantage dictée par une volonté maniaque que par les réflexions d'un homme rationnel. Je ne veux pas suggérer que mon père ait eu un dédoublement de personnalité ou un moi divisé, mais c'était parfois comme si la voix despotique de sa conscience – son puissant surmoi, diraient les freudiens – guidait chacun de ses actes. Quand elle est sacrée reine, l'intelligence s'envole, tourne sur elle-même et se consume dans l'atmosphère comme une flammèche. Depuis mon adolescence, la folie exerce sur moi une fascination mêlée d'effroi, ce qui explique que j'aie dédié mon premier roman à Jorge Cuesta, que les autres membres du groupe des *Contemporáneos*, parmi lesquels Octavio Paz, considéraient comme l'homme le plus brillant de sa génération, et qui a fini par se pendre dans un asile de fous après s'être émasculé. Entre l'intelligence et la folie, la frontière est impalpable, et tous mes personnages se situent à la rencontre de l'une et de l'autre, de la harpiste de la nouvelle *Maestroso*, de 1992, qui voue sa vie entière à la quête d'une interprétation parfaite à la femme qui, dans le roman *La tejedora de sombras*, de 2012, étudie ses délires comme s'ils étaient des messages de son inconscient, en passant par les mathématiciens et les physiciens qui, dans *À la recherche de Klingsor* – paru en France en 1999 –, entre autres, se détachent de la société, emportés par leurs théorèmes et leur algèbre. Une des conséquences qui découlent de l'hypothèse que nous ne sommes que notre cerveau, c'est que si celui-ci nous lâche, est blessé, s'atrophie, perd ses facultés – ou pâtit d'un déséquilibre des substances qui l'activent – le *moi* se perd en chemin. C'est ce qui est arrivé à mon père à cause de l'artériosclérose et de la dépression. Sa curiosité et son amour de la connaissance se sont dilués à mesure que son esprit se concentrait sur lui-même. Les derniers temps, il donnait l'impression d'être prisonnier de ses obsessions, qui, comme je l'ai dit, l'empêchaient de s'intéresser à tout ce qui n'était pas sa santé. Il passait des heures devant le téléviseur sans cesser de le regarder et sans lui prêter beaucoup d'attention, enfermé dans son mal-être. Où se cachait à ce moment-là son intelligence, cette formidable intelligence qui l'avait toujours caractérisé ? À quoi lui servait-elle ? Épuisé et endurci, son cerveau se

conduisait comme un village qui se soumet sans résister aux caprices d'un tyran. La moindre tentative de le distraire de ses grommellements – pour la plupart des ordres violents et inflexibles qu'il se donnait à lui-même – se soldait par une opposition farouche dans laquelle on reconnaissait les traits de son ancienne volonté. Comment la conscience se forme-t-elle dans le cerveau, comment s'évanouit-elle ou décline-t-elle, et comment se détruit-elle avec le temps ?



André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Livre VII, I.

Quand, à partir du milieu de l'année 2013, ma femme et moi allions tous les dimanches déjeuner chez mes parents, je le trouvais toujours avachi dans son vieux fauteuil bleu, vêtu d'un pull élimé et d'un pantalon qui flottait sur ses hanches très maigres, mal rasé, l'air un peu absent. Il ne manquait jamais de s'inquiéter de notre santé, s'efforçait de converser avec nous pendant quelques minutes, il y allait même d'une plaisanterie. Mais, une fois dans la salle à manger, il avalait non sans peine son immuable menu quotidien : potage de légumes, œufs au plat et *nuggets* de poulet, puis s'empressait de se

lever pour aller en chancelant se livrer à sa cérémonie quotidienne de brossage des dents et faire sa sieste. Je n'arrêtais pas de me demander, en lui disant au revoir dans la vague pénombre de sa chambre, où était passée la meilleure partie de mon père, pourquoi il restait si peu de lui dans ce corps ravagé et affaibli. Dans quel méandre ou abîme du cerveau son énergie, son talent, sa ténacité, son véritable *moi* étaient-ils allés se perdre ? Se pourrait-il qu'il n'existe rien de tel qu'un *moi* authentique, une personnalité destinée à nous accompagner fidèlement toute notre vie, mais seulement une illusion qui dure le temps que notre cerveau met à se consumer ? J'ai entendu parler de cas plus douloureux, j'en ai même vu quelques-uns : des vieilles gens qui perdent la mémoire, s'échouent dans un des labyrinthes de la maladie d'Alzheimer, ne sont plus capables de formuler une pensée cohérente, ne reconnaissent plus leurs proches ni leur passé. Je ne sais ce qui est le plus terrible : se perdre ainsi ou, comme mon père, conserver la conscience de soi, la lucidité de pouvoir s'observer quand elle ne force pas, et c'est pire, le malade à s'observer sans cesse en lui imposant le spectacle de sa misère quotidienne. Nous ne savons pas comment la conscience surgit dans le cerveau, et peut-être ne saurons-nous jamais ce qui permet que dans ce tourbillon de millions de synapses naisse, sous forme d'impression plus que de certitude, l'idée que nous sommes une unité séparée de l'extérieur par une barrière subtile. Croyants et dualistes attribuent cette faculté inaccessible à un dieu ou à une substance indéchiffrable qui s'incrusterait dans le *hardware* du cerveau et pourrait en théorie s'en détacher. Les monistes et les athées se résignent à croire que notre *moi* est en germe dans la matière, un peu comme des lettres d'un livre émanent les récits qui nous séduisent et nous passionnent. Certains sceptiques radicaux ne croient pas à l'existence de ce que l'on appelle « conscience » ou considèrent que les recherches qui lui sont consacrées sont vaines. Plus éclairante et plus tordante est pour moi la *boutade*^{*2} : « La conscience n'est rien d'autre que ce que ressentent les gens dotés d'un cortex cérébral de grande dimension. » Les 16,3 billions de neurones que renferme le seul cortex sont en perpétuel mouvement : connectés en parallèle, ils échangent une infinité de signaux chimiques et électriques dont nous commençons à peine à élucider le va-et-vient. Lors de ces échanges, divers groupes de neurones s'activent en réseaux spécifiques où sont emmagasinées une myriade de données, ou plutôt

de patrons-moteurs qui à leur tour engendrent des réactions spécifiques aux stimulus extérieurs. Pourquoi de ces flux ne pourraient pas surgir les idées que nous nous faisons du monde et d'autres idées ou ensembles d'idées plus insolites ou plus curieuses, capables de s'étudier elles-mêmes ? Comme je l'ai écrit dans mon essai *Leer la mente : el cerebro y el arte de la ficción* (2011), le cerveau humain est une *machine génératrice d'avenir* ou, pour mieux dire, *d'avenirs*. L'évolution nous a donné avec lui un considérable avantage par rapport à nos rivaux. Nous ne sommes pas l'espèce la plus forte ni la plus résistante de la Terre ; au contraire, nous sommes plutôt faibles, et le cerveau consomme la plus grande partie de notre énergie. Mais nous sommes les mieux préparés pour prévoir le futur et agir en conséquence. Au lieu de compter sur les directives efficaces mais lentes de nos gènes, nous concevons des réponses inédites aux défis de notre environnement. Le cerveau élabore des images de la réalité – symboles, représentations, répliques – et, chaque fois qu'il perçoit un risque dans telle ou telle situation, il ne se contente pas de trouver un modèle, un équivalent dans son ample catalogue de souvenirs, tel un bibliothécaire plongé dans ses archives, mais il en assemble un *ad hoc*, comme si le bibliothécaire pouvait modifier la fin des livres demandés en fonction des attentes du lecteur, afin de lui procurer une parade au risque encouru. Loin de calculer à la manière des machines, le cerveau imagine divers scénarios possibles et choisit en un clin d'œil celui qu'il estime le plus avantageux. Quand ce modèle – cette configuration neuronale utile – donne des résultats satisfaisants, il se renforce et demeure ; sinon, il s'efface grâce à un mécanisme aussi utile que méprisé : l'oubli. Le flux des signaux transmis par les sens au cerveau – et par le cerveau aux sens – conçoit des modèles du monde d'une inextricable complexité. Impossible de déceler comment ces modèles, dans leurs reconfigurations inlassables, ont pu faire le « saut logique » imaginé par Douglas Hofstadter dans *Je suis une boucle étrange* : l'instant où une idée devient autoréférentielle. On se doit d'en reconnaître les avantages : pour autant qu'au milieu de l'architecture en parallèle des neurones le *moi* linéaire s'impose comme une anomalie – une corruption comparable à celle d'un virus informatique, ce qu'a suggéré Daniel Dennett dans *La Conscience expliquée* –, il s'agit d'une anomalie bénéfique qui nous permet d'unifier une infinité de données et de sensations dans une « cellule de crise ». Grâce à cette

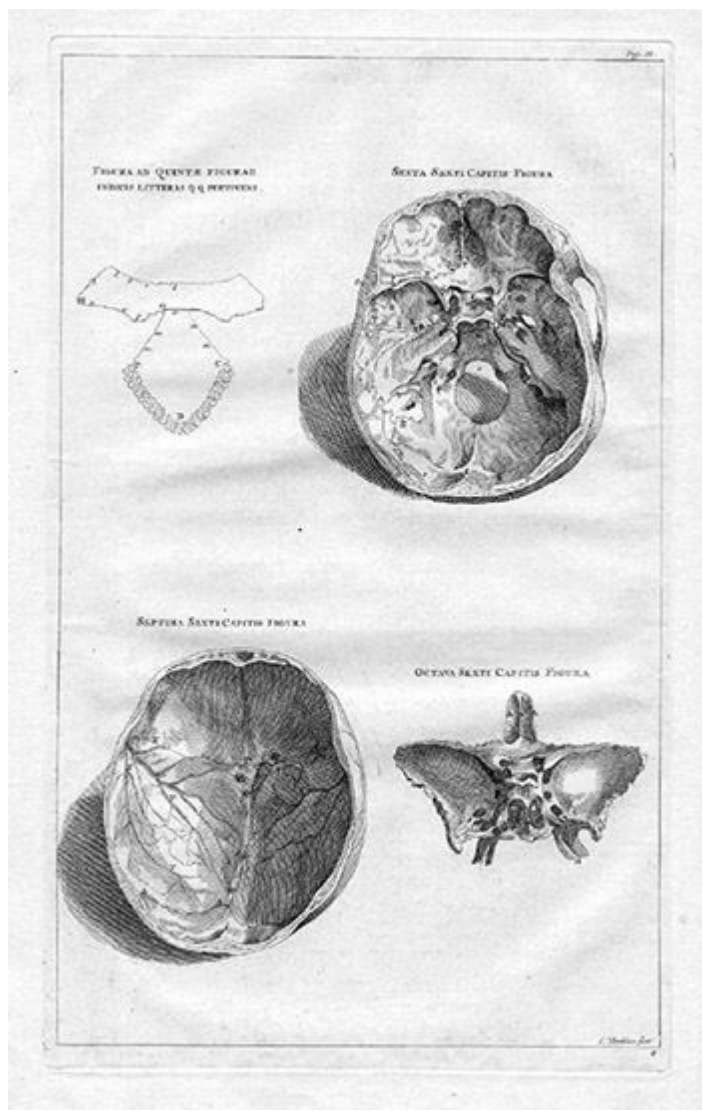
illusion – car c’est bien une illusion, rien de tel que le *moi* n’existe dans le cerveau – nous veillons à entretenir et à protéger le corps qui *nous* contient. L’effort est destiné à nous faciliter l’accomplissement de notre principal devoir d’êtres vivants : faire en sorte que nos gènes se « reproduisent ». Nous sommes des machines chargées d’assurer la survie de nos gènes. Si ceux-ci sont vraiment aussi égoïstes que le soutient Richard Dawkins, dans *Le Gène égoïste*, puisqu’ils nous contraignent à satisfaire leur désir d’immortalité, le *moi* constitue une invention idoine : il est le pilote automatique qui conduit à bon port ce navire avec ses passagers – nos gènes impérieux. Nous passons la plus grande partie des seize ou dix-sept heures de veille – c’est-à-dire celles pendant lesquelles nous sommes conscients – à nous alimenter et à prendre soin du corps avec lequel nous cherchons à nous reproduire. Une telle dévotion demeure incluse dans le plus grand commandement altruiste de notre histoire : « Aime ton prochain *comme toi-même*. » C’est seulement si je considère l’autre comme partie intégrante de ma personne que je prendrai le risque de le protéger et, en cas extrême, de donner ma vie pour lui. Hormis de rares exceptions relatées et glorifiées dans les sagas et les romans, la norme consiste à n’être prêt à se sacrifier que pour ses enfants. Pour quelle raison ? Parce qu’ils possèdent cinquante pour cent de nos gènes. Rien ne laissait prévoir, pourtant, que les idées surgies dans le cerveau allaient acquérir une vie propre. Aussi voraces et égoïstes que les gènes, les « mêmes » – terme proposé par Richard Dawkins, associant « gène » et « mimesis » (imitation) – ont rendu le cerveau humain hybride : bien que matériellement constitué de neurones et de cellules gliales, d’ions, d’atomes et de molécules qui s’y associent, il inclut aussi les idées qui, conçues en lui, sont rapidement devenues capables de modifier la matière dont elles avaient surgi. Parce que les idées ne sont ni immatérielles ni éthérées, mais le résultat de configurations précises de synapses et de réseaux de neurones, comme l’a indiqué Robert Auger dans *The Electric Meme* (1998). Le plus intéressant, c’est qu’elles sont soumises à la même loi de l’évolution qui gouverne les êtres vivants : celles qui s’adaptent le mieux à leur environnement – nos esprits – survivent, les autres disparaissent sans retour. Considéré de ce point de vue, le *moi* serait l’un des mêmes ou des ensembles de mêmes les plus aptes et les plus efficaces jamais conçus par le cerveau. Quelle plus grande capacité d’adaptation, pour une idée, que de

s'incruster dans la partie de notre conscience que nous estimons primordiale pour nous ? Quand un même parvient à intégrer notre identité, il en assure la survie. Si j'assume que ma foi en un dieu omnipotent et omniscient fait partie de ce que je suis, comment quelqu'un pourrait-il m'ôter cette conviction ? Il n'en va pas autrement des mêmes que nous recevons pendant notre enfance et qui peu à peu font de nous ce que nous sommes. *Mon moi est aussi mes idées*. La création de ce *moi* est loin d'être tâche facile : l'éducation implique une violence extrême faite au cerveau. En plus de vivre l'éternel conflit darwinien qui nous oppose aux autres, nous devons encore mener la guerre sans merci que se livrent dans notre esprit les idées chargées de nous investir. Depuis la naissance, nous sommes bombardés de consignes et d'injonctions par nos parents et nos maîtres qui essaient de nous inculquer ce qu'ils estiment indispensables à notre avenir, puis par une infinité de messages venus de toutes parts. Certaines de ces idées s'adaptent à notre esprit, s'y moulent et nous restent – jusqu'à devenir nos principes –, alors que d'autres se gâtent ou s'étiolent sans que nous pleurions leur perte. Il conviendrait de nuancer l'affirmation précédente : je n'incarne ces idées que si je comprends qu'elles ne m'appartiennent pas, qu'elles sont venues à moi par des chemins très différents et que je les adopte, et adapte, en les faisant miennes. De nombreuses idées de mon père, ou du moins venues à mon cerveau du cerveau de mon père, sont devenues parties intégrantes de moi-même, et m'ont fait ce que je suis ; il en est d'autres, aussi nombreuses, que j'ai voulu rejeter, auxquelles je me suis opposé, contre lesquelles je me suis battu sans être certain de les avoir vaincues. Ce livre est la prolongation de mon combat contre mon père. Si je cherchais aujourd'hui à le définir, je devrais rappeler ses traits fondamentaux : son intransigeance morale ; son catholicisme ; son conservatisme ; son esprit critique ; son altruisme et sa serviabilité. Voilà ce qui l'a caractérisé jusqu'à ce que, peu avant sa fin, la douleur soit venue occuper, à la fois en tant que sensation et même persistant et envahissant, la plus grande partie de sa vie mentale. Désormais, avec la distance, je crois que mon père souffrait aussi d'un trouble obsessionnel compulsif, qu'il a pu durant des années sublimer ou tempérer grâce à une discipline de fer ; c'est ainsi qu'il est devenu un habile chirurgien, un clinicien brillant et un professeur émérite. Mais son faible pour les idées bien arrêtées, qui

s'exprimait par d'innombrables cérémonies et rites, a fini par lui imposer une vie chaque fois moins ouverte. Sur sa fin, il n'était plus guère que sa douleur, la douleur physique qui tenaillait ses muscles et ses nerfs, et surtout les idées qu'elle lui inspirait et qui l'obsédaient à longueur de journée. Si nous ne sommes que notre cerveau, ce flux électrique et humoral qui anime nos neurones, ce perpétuel présent déterminé à s'inscrire dans l'avenir, nous sommes aussi le cumul des idées que nous avons acquises tout au long de notre vie, ces idées et ces mêmes que nous appelons le plus souvent, et avec plus de discernement, « mémoire ». Jadis, on en était arrivé à croire que tout ce qui nous définit, tout ce qui fait ce que nous sommes, tenait à cet ensemble de souvenirs qui étoffe notre *moi*. De nombreux cas cliniques ont depuis infirmé cette thèse : des patients atteints d'amnésie radicale, capables d'effacer jusqu'à leurs plus infimes souvenirs – pour quelques heures ou pour quelques jours –, évoquent le trouble qu'ils ressentaient en parlant d'eux-mêmes, ce qui ne les privait ni de leur conscience, ni de leur tempérament. Je ne cherche pas à minimiser l'importance de nos souvenirs : de pair avec la conscience, la mémoire a mis en œuvre la plupart des spéculations – et des créations littéraires – fondées sur notre vie intérieure. Dans l'Antiquité, on la comparait à une bibliothèque ou à une archive, métaphore qui a conduit à d'innombrables équivoques. Le cerveau, je l'ai dit, est une machine à concevoir de possibles perspectives d'avenir, pas un magasin dans lequel nous entreposons les informations que nous livrent nos sens. Si nous conservons les souvenirs – une fois encore : les patrons-moteurs –, ce n'est pas par besoin de les collecter et de les ranger comme font les clochards atteints du « syndrome » de Diogène qui se retranchent derrière des monticules de babioles, mais pour les utiliser dans l'immédiat de la manière la plus utile et la plus simple. On pourrait plutôt comparer le cerveau à ces excavatrices qui font place nette et construisent tout à la fois. L'oubli n'est ni un défaut de fabrication, ni une anomalie, ni un épouvantail. Se souvenir de tout, comme le Funes de Borges, dans *Fictions*, serait pire qu'un cauchemar : toute autre activité mentale nous serait interdite, et cela nous conduirait droit à la mort, comme l'a écrit le neuroscientifique argentin Rodrigo Quian Quiroga, qui en découvrant ce que l'on a appelé le « neurone de Jennifer Aniston » a démontré que les cellules du cerveau humain jouent un rôle central dans la formation de la

mémoire. Mémoire et oubli sont des frères siamois. Quand l'information délivrée par les sens arrive au cerveau, elle est stockée dans un neurone ou un ensemble de neurones qui peu à peu la nettoient en supprimant le *bruit* : les données accessoires ou inutilisables. Voilà pourquoi les souvenirs tendent à s'effacer ou à se réduire avec le temps ; moins ils sont encombrés, plus simple sera la tâche de les confronter au présent. Pour conserver un souvenir, nous recourons à une structure particulière du système limbique en forme de fer à cheval appelée hippocampe. La fonction d'entropie qui conduit invariablement à la perte de l'information ne nous épargne pas ; tout ce que nous avons vécu ne prend pas la poussière dans un recoin de notre cerveau, parce que certaines données se perdent ou se dégradent comme dans tout autre système de sauvegarde (celui de l'ordinateur sur lequel j'écris, par exemple). Pour répondre aux erreurs de stockage, la mort des neurones ou l'inévitable perte de données, l'information est dupliquée ou tripliquée et conservée dans diverses zones du cerveau. Mais même les souvenirs les plus durables – d'objets, de faits, de sensations – sont modifiés par l'usage. Quand les sens transmettent au cerveau les signaux d'une expérience nouvelle, celui-ci la confronte avec d'autres qui ont avec elle des points communs ; ce faisant, il ne se contente pas de retrouver les souvenirs originaux, il les recompose. Le passé n'est pas une pellicule que nous rembobinons à notre gré, mais une pâte à modeler très subtile et délicate qui change de forme chaque fois que nous la sortons du grenier. En nous se déroule quelque chose du principe d'incertitude d'Heisenberg : l'observateur modifie l'observé. Comment, dans ces conditions, pourrions-nous savoir qui nous sommes et qui nous avons été, si nous ne pouvons même pas nous fier à notre mémoire ? Malgré notre attachement obsessionnel à la cohérence, nous ne sommes jamais les mêmes, un *moi* qui atteint la maturité après une jeunesse pénible et une adolescence turbulente, mais un continuum d'expériences en mouvement, un flux insaisissable que seule la fiction de la conscience nous porte à stabiliser et à retenir. « Connais-toi toi-même » recommandaient les Socratiques et, depuis lors, une infinité d'écoles mystiques et psychologiques se sont souciées de nous aider à découvrir, par la méditation, l'analyse ou la prière, notre véritable *moi*. Le temps est peut-être venu d'accepter le réseau pensant que nous sommes, dans lequel la matière crée l'esprit, l'esprit la matière, le

permanent l'impermanent et l'impermanent le permanent. Phénomène intéressant : l'hippocampe n'est pas seulement responsable de la restitution du passé mais également de l'imagination du futur, comme si pour le cerveau l'écoulement du temps n'était pas aussi déterminé que nous le croyons, et que passé et futur se rejoignent.



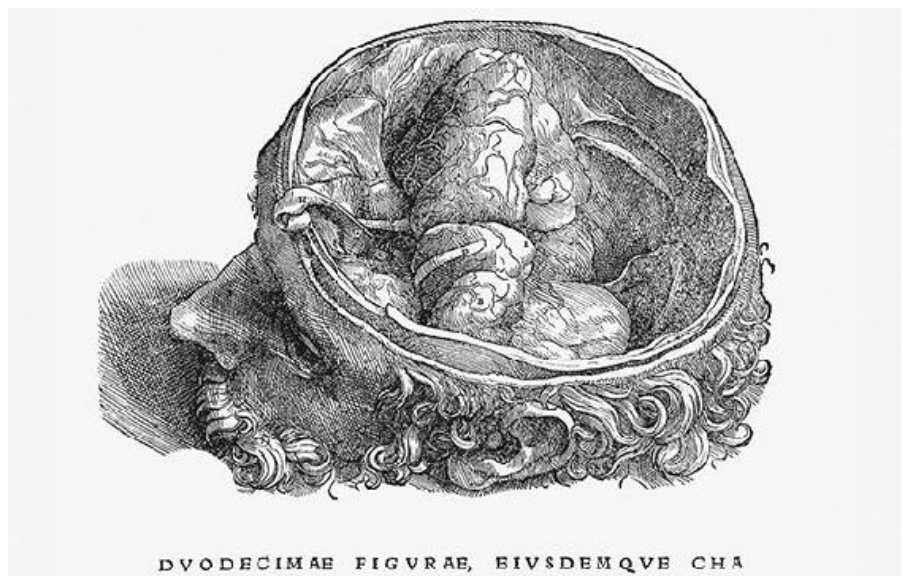
André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Livre VII, II.

Les romanciers savent bien que l'imagination dérive d'un habile

traitement de souvenirs tronçonnés et assemblés, corrompus et recomposés. Nous comprenons à présent que leur travail imite de façon intuitive le comportement naturel du cerveau. Sensation vertigineuse que celle qui s’empare de nous quand nous nous avisons que l’un de nos plus chers souvenirs – celui d’un instant crucial de notre enfance ou du moment qui a changé à jamais notre vie – ne se rattache pas exactement ou pas du tout à la réalité de ce que nous avons vécu. Au cours d’une table ronde organisée à Buenos Aires en 2014 sur le thème « Science et littérature », on a demandé à un écrivain espagnol connu de raconter son premier souvenir. Celui-ci s’est employé à narrer par le menu, avec émotion et poésie, une promenade sur une plage par un jour d’hiver ensoleillé, la pression de la main de son père dans la sienne, le sable entre ses orteils, alors qu’il n’avait que deux ans. Quand il s’est tu, j’ai écroulé son château de cartes en lui expliquant que l’immaturité des réseaux de neurones, à cet âge, ne permet pas encore de conserver des souvenirs, ce qui ne devient possible qu’à l’âge de trois ans. Notre ami a juré ses grands dieux que son souvenir était net et précis. Net et précis, certes, mais faux. Peut-être construit à partir de récits de ses parents ou de ses frères et sœurs, ou d’impressions un jour ressenties sur cette même plage ou sur une autre, et avec l’aide de son imagination de romancier. Pour l’écrivain espagnol, ce souvenir était important, si bien rattaché à son enfance et à ses proches qu’il était devenu pour lui plus réel que la réalité. Quelques jours plus tard, j’ai lu un article d’Oliver Sacks dans lequel l’auteur, tout en faisant ses adieux – il était atteint d’un cancer en phase terminale qui devait bientôt l’emporter –, décrivait une confusion similaire : dans son autobiographie, il racontait comment il avait survécu à un bombardement, à Londres, pendant le Blitz ; or, il s’était depuis aperçu que ce souvenir n’était qu’un emprunt fait à son frère. La plus lointaine image que j’aie de moi est tout aussi fautive : le jour de mon premier anniversaire, je marche pour la première fois ; les murs de la pièce sont blancs et très hauts, je découvre devant moi les tommettes marbrées du couloir, puis je me lève, chancelle et tombe. Bien des années plus tard, je retrouve une photo dans l’album de famille où j’apparais plus ou moins ainsi : vêtu d’un maillot rayé, sur les tommettes marbrées du couloir de la maison de mes parents, je regarde l’objectif. C’est de cette vieille photo que j’ai fait un souvenir. Ou encore : je me réveille en pleine

nuît, épuisé par une crise d'asthme ; mon père appelle le pédiatre, qui ne répond pas ; un autre médecin, qui me semble froid et de mauvaise humeur, vient m'ausculter ; la crise s'aggrave, et cet homme déclare qu'il faut me conduire à l'hôpital (mot qui me donne le frisson) ; je me mets à pleurer, mort de peur, ce qui aggrave mon état. Le médecin me fait une injection dans le bras (j'en sens encore la piqûre), mon oncle César vient me voir, et monte avec mon père une tente improvisée avec le dessus-de-lit et les draps, dans laquelle ils m'installent en compagnie d'un humidificateur et, peu à peu, je me remets à respirer normalement. Cette scène s'est déroulée pour moi quand j'avais six ans. Ma mère le dément, affirme que je n'en avais que trois. Sans doute ai-je confondu l'épisode avec d'autres, semblables – j'ai été asthmatique jusqu'à quinze ans –, et l'ai-je nourri des évocations de mes parents et de mes imaginations. J'ai dû raconter cette scène des dizaines de fois, et si elle n'a jamais cessé de me paraître réelle, je ne peux manquer de sentir qu'elle perd de sa force et devient moins affirmée, sans que je puisse la confronter avec ce qui l'a inspirée, à l'origine. Est-ce important ? Oui et non. C'est le premier souvenir net de ma maladie, et j'y reste attaché : reconnaître qu'il s'agit d'une invention m'angoisse. Où suis-je dans l'insaisissable domaine du passé ? En demeure-t-il réellement quelque chose, un infime substrat de vérité ? Divers mécanismes, largement étudiés par Daniel Schacter dans *Science de la mémoire : oublier et se souvenir*, nous poussent à adultérer notre mémoire : manque d'attention, blocage, attributions erronées, suggestion ou distorsion. Ce dernier « péché de la mémoire » me semble particulièrement intéressant (je me suis déjà référé aux autres dans *Leer la mente*). La distorsion, ou le biaisement, démontre que nous sommes davantage soucieux du futur que du passé. Le *moi* ne voit aucun inconvénient à modifier ou à manipuler ses souvenirs pour les adapter à l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes dans le présent. Avant la vérité, nous cherchons la cohérence, sans démordre d'au moins trois convictions : l'enfant ou l'adolescent que nous avons été nous préfigure ; nous puisons nos idées actuelles dans les croyances auxquelles nous avons pu nous attacher dans notre jeunesse (pour leur donner suite tout autant que pour les démentir) et ceux que nous aimons ou détestons aujourd'hui nous ont toujours semblé aussi attirants ou détestables. Nous sommes les protagonistes de nous-mêmes, ne serait-ce que pour présumer de nos défauts. Comment

écrire sur le passé si, quand il ne fuit pas de nos mains, nous l'adultérons ? Comment écrire cet *Examen de mon père* alors que j'arrive tout juste à le saisir, que son image glisse comme du sable entre mes doigts, si je biaise mes souvenirs de lui pour les ajuster à mon actuel dessein ? Je tente de remonter par la pensée aux premières années de mon enfance afin de retrouver une image de lui qui me semble aujourd'hui fidèle.



André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Livre VII, II.

Il est deux heures de l'après-midi et nous nous asseyons à la table rectangulaire de la salle à manger – mon père n'a pas encore hérité les meubles du xix^e siècle de sa grand-mère. Il est assis dos à la fenêtre qui donne sur la cour, ma mère à sa droite, mon frère à sa gauche, moi en face de lui. Ses traits sont estompés par l'éclat du soleil. Avant que l'on serve le potage, il se lève et glisse une cassette – les lisérés jaunes de la Deutsche Grammophon me reviennent à l'esprit – dans son vieux lecteur-enregistreur ; il laisse passer les premières mesures, puis nous demande si nous reconnaissons le morceau. « C'est la n^o 5 de Tchaïkovski » (ou la n^o 7, ou le *Concerto pour piano*, ou telle chose de Brahms, ou de Beethoven), nous apprend-il avec le sourire ; « nous verrons demain si vous arriverez à deviner ». Il se rassied et, pendant

que l'on sert les autres plats, revient au récit qu'il nous raconte comme un feuilleton à chaque déjeuner, en reprenant toujours la même introduction : « Ouvrons un jour dans la toile qui recouvre la nuit de l'histoire pour découvrir ce qui suit, mes enfants. » Son répertoire inclut diverses péripéties de la Révolution française et du destin de l'Empire romain, des intrigues issues de romans de Hugo, de Verne, de Salgari ou de Dumas, et des résumés expurgés d'opéras tels que *Rigoletto* ou *Madama Butterfly*. Nous l'écoutons, captivés. Quand j'ai cherché à découvrir l'origine de ma passion pour les histoires – plus que pour la littérature –, j'en suis inévitablement arrivé à cet épisode, ou plus exactement à cette suite d'épisodes. Mon père était un lecteur vorace et éclectique : pendant des années il s'est offert le loisir d'aller tous les après-midi prendre dans le Sanborns du coin un café, en compagnie d'un classique italien ou français – par principe, il ne lisait aucun auteur espagnol ou latino-américain – ou d'une saga de Wilbur Smith, de Morris West ou de Taylor Caldwell. D'aussi loin que je me souviens, il nous recommandait ses œuvres favorites, au premier chef *Les Misérables* et *L'Homme qui rit*, mais je n'ai jamais voulu l'écouter, et je n'ai encore lu ni l'une ni l'autre. En revanche, son talent de conteur m'a surpris dès mon enfance et je suppose que j'écris des livres parce que j'aspire à prolonger son engouement pour la narration. Je reste admiratif devant l'imprécision et la diversité de ce souvenir : il n'est pas précis, ce n'est pas la reconstitution d'un déjeuner plutôt que d'un autre, mais un condensé de scènes à peu près semblables dans lequel il m'est impossible d'isoler un jour différent des autres, où notre père ne nous aurait pas demandé de reconnaître tel morceau de musique, ni fait un récit mémorable ; elles se confondent en moi, se chevauchent ou s'amoncellent, comme si le passé n'était pas, ne pouvait être une somme d'événements qui se seraient succédé au fil du temps, mais un amas emballé sans ordre ni contrôle. Je suis incapable de dire combien de moments similaires j'ai vécus au cours de ces années-là, et combien de fois ses récits ont été interrompus par une dispute avec ma mère, ses remarques sur un plat, ou des sujets plus banals, ou plus notoires : ses difficultés et ses succès professionnels, le temps ou la circulation, ces riens qui font la vie quotidienne, la vraie vie que notre cerveau ne retient guère. Ce qui rend si captivants les romans du XIX^e siècle, c'est peut-être justement qu'ils foisonnent de ces minuties que le cerveau dédaigne et oublie sur-le-champ, de ces indications

apparemment superflues ou futiles qui nous font si cruellement défaut quand nous aspirons à reconstruire le passé. À l'heure de transcrire ici des fragments de ma vie, de ma vie avec mon père, je ne sais quelle est leur part d'authenticité, ni ce que j'ai pu y ajouter par la suite pour rendre leur évocation plus vivace ou, aïe ! plus littéraire. Pour suppléer à cet oubli irrémédiable lié à notre architecture neuronale, nous avons inventé ce que Roger Bartra a appelé, dans *Antropología del cerebro. Conciencia, cultura y libro albedrío*, « l'exo-cerveau », ces formes de stockage artificiel qui ont commencé avec le langage et la transmission orale de la poésie – grâce à la métrique et à la rime – et se sont prolongées avec l'écriture (inscriptions, manuscrits, parchemins, livres et, plus récemment, équipements électroniques et ordinateurs). Affranchis de la nécessité de nous remémorer une myriade de données que nous trouvons en un instant sur le réseau, nous pourrions laisser notre cerveau, soulagé, se consacrer à des tâches plus complexes et plus gratifiantes ; mais si jamais encore nous n'avions disposé d'autant d'informations livrées instantanément, nous semblons aujourd'hui plus obsédés que jamais par la fugacité du présent, au point que notre mémoire commune est devenue une charge ou une distraction au lieu d'être la première pierre sur laquelle nos sociétés pourraient construire l'avenir. Réduite à une chasse gardée pour experts ou vulgarisée dans une avalanche de romans, de séries, de documentaires et de films, l'histoire est devenue un produit somptuaire, une évasion ou un divertissement qui se consume et se jette en un rien de temps. Ce n'est qu'au regard du présent et de l'avenir que le cerveau s'intéresse au passé, ce qui ne nous empêche pas de voir en lui un objet singulier, admirable, bizarre et même beau, pareil aux céramiques ou aux bijoux que nous contemplons dans les musées – ces parcs d'attractions que nos hommes politiques ne cessent de faire croître et se multiplier –, mais qui n'a aucun rapport avec nous. Notre époque considère le passé de la même manière que le chercheur étudie le fond des mers ou les galaxies lointaines : comme un territoire fascinant qui nous touche à peine et ne nous concerne pas davantage. Cet effacement de la mémoire n'a rien à voir avec l'oubli voulu par notre cerveau ; il y a là un enjeu conscient, de nature clairement politique. Notre amnésie publique est *volontaire* : c'est une décision prise en vue de nous confiner à l'actualité. Rien ne convient mieux aux puissants que des citoyens oublieux qui se détachent de

leurs actes, se désintéressent de ce qu'ils ont pu faire ou ne pas faire et cessent d'examiner de près leur conduite passée. Partout le même phénomène se répète : les politiciens corrompus ou irresponsables ne sont plus poursuivis pour leurs crimes ; malgré leurs fiascos et les désastres qu'ils ont provoqués, ils sont réélus ou occupent de nouveau des postes à hautes responsabilités, et quand il est prouvé qu'ils ont été mêlés à des affaires délictueuses, ou sont coupables de manquements graves, ils se contentent d'attendre que le temps ait effacé leurs subterfuges et leurs manigances. À l'ère de l'immédiateté, où la télévision et les nouvelles technologies nous bombardent d'informations de dernière minute sans nous laisser le temps de respirer, le retentissement de n'importe quel scandale ne dure pas plus de quelques heures ou quelques jours. Suivant cette logique, les médias luttent de vitesse pour obtenir des informations toujours plus alarmantes et épouvantables. Comment préserver, dans ce tourbillon frénétique, la mémoire publique ? Comment éviter les pièges que cette rapidité nous tend ? Au Mexique, c'est chaque jour que l'on annonce qu'Untel a bafoué les institutions, s'est rendu coupable d'un abus de biens sociaux ou a imposé une répression à outrance ou une censure inique ; pendant des heures, les réseaux sociaux s'enflamment, se répandent en commentaires indignés et en poncifs désopilants jusqu'à ce qu'un nouveau scandale ensevelisse l'affaire. Finalement, il n'est rien arrivé et nul n'est appelé à rendre des comptes. La conséquence inévitable de l'effacement de la mémoire, c'est l'impunité. On dirait que personne – personne de puissant – n'a un passé, ou que son passé est de l'histoire ancienne dont nul ne devrait plus s'inquiéter. Depuis le début de la guerre contre les narcotrafiquants, cet oubli prémédité a pris des couleurs particulièrement sinistres. Notre cerveau n'est pas capable de retenir la cataracte des événements sinistres et des innombrables crimes qui se fondent dans notre esprit en une masse dans laquelle on ne distingue presque plus rien. Depuis 2006, pas un jour ne passe sans que l'on lise, voie et entende l'annonce d'un assassinat, d'un massacre, d'une disparition, d'un enlèvement, d'un cas de torture. Il est impossible de retenir chacune de ces histoires, alors même qu'elles concernent des personnes réelles, des individus concrets qui ont perdu la vie ou été maltraités. Une liste succincte des massacres dus à la guerre des narcotrafiquants au Mexique devrait inclure l'assassinat de 80 étudiants à Villas de Salvárcar dans l'État de

Chihuahua en 2010 ; de 18 personnes qui fêtaient un anniversaire à Torreón, dans l'État de Coahuila, en 2010 ; de 15 jeunes gens à Tepic, dans le Nayarit, en 2010 ; de 72 migrants à San Fernando, dans l'État de Tamaulipas, en 2010 ; de 193 personnes, de nouveau à San Fernando, en 2011 ; de 30 présumés trafiquants de drogue, à Ruiz, dans le Nayarit, en 2011, ainsi que les 52 personnes mortes au cours de l'attentat du Casino Royal de Monterrey, dans le Nuevo León, en 2011 ; les 31 victimes de l'émeute à la prison d'Altamira, dans le Nuevo León ; les 340 corps découverts dans une fosse à Victoria, dans l'État de Durango, en 2011 ; les 35 corps découverts à Boca del Río, dans l'État de Veracruz, en 2011 ; les 26 personnes abattues à Culiacán, dans le Sinaloa, en 2011 ; les 26 corps trouvés à Guadalajara, dans le Jalisco, à quelque distance de l'endroit où allait se dérouler quelques jours plus tard la Feria del Libro de 2011 ; les 18 corps entassés dans un camion, à Chapala, dans le Jalisco, en 2011 ; les 35 corps découverts à Nuevo Laredo, dans le Tamaulipas, en 2012 ; les 14 corps mutilés de Ciudad Mante, dans le même État, en 2012 ; les 44 détenus assassinés dans la prison d'Apodaca, dans le Nuevo León, en 2012 ; les 49 personnes décapitées de Cadereyta, encore dans le Nuevo León, en 2012 ; les 22 prétendus trafiquants exécutés par l'armée à Tlatlaya, dans l'État de Mexico, en 2014 ; les 43 étudiants disparus – ou assassinés – à Iguala, dans le Guerrero, en 2014 ; les 11 morts de Nochixtlán, dans l'État d'Oaxaca, en 2016, et les dizaines de morts déterrés de diverses fosses dans tout le pays. Ce compte ne prétend pas être exhaustif et n'inclut pas les homicides individuels ou de petits groupes, ni les milliers de disparus. Comment oublier ce que signifient ces nombres ? La question ne devrait-elle pas plutôt être : comment nous les rappeler ? Que faire pour que chacune de ces vies ne soit pas effacée, que chacune ait son sens et qu'il en reste un témoignage ? En 2011, la journaliste Alma Guillermoprieto a pris l'initiative d'inviter soixante-douze écrivains à raconter – ou, à défaut d'informations, à inventer – la vie d'un des soixante-douze migrants tués lors du premier massacre de San Fernando. L'exercice littéraire devenait politique. La seule façon de permettre à notre cerveau de s'identifier avec une victime est de se mettre à sa place, ce qui ne peut se faire que par un récit de l'expérience vécue. Les neurones miroirs, ces curieuses structures cérébrales étudiées par Giacomo Rizzolatti et Corrado Sinigaglia sur lesquelles repose

l'empathie, ne s'activent pas avec un code ou un chiffre, mais avec des histoires concrètes pareilles à celles qu'Alma Guillermoprieto nous a prié d'attribuer à chacune des victimes. Mais comment répéter l'expérience avec les cent mille personnes qui sont mortes dans cette guerre officiellement déclarée qui n'en est même pas une ? Comment demander à cent mille écrivains et journalistes de dresser leurs portraits ? Et qui prendra le temps de lire ou de retenir cet inventaire de nos morts ? Si la disparition – ou l'homicide – des étudiants d'Ayotzinapa est devenue le détonateur de l'indignation citoyenne, c'est parce qu'il s'est agi d'un groupe de 43 jeunes gens, de 43 histoires qu'il était possible de se remémorer ou d'imaginer, parce qu'il était facile de scander leurs noms dans les manifestations, d'en faire chaque soir l'appel et de reproduire leurs portraits, ce qu'a réalisé un collectif de graphistes, puis de les publier à plusieurs reprises sur les réseaux sociaux, seul moyen de les lier à notre conscience, de perpétuer le regret et la colère. La vitesse à laquelle se succèdent les scandales dans notre monde informatisé et la détermination du pouvoir à tout mettre en œuvre afin que la tragédie soit « dépassée » ont réussi à amortir l'impact du drame. Des mois se sont écoulés, depuis, et nombreux sont ceux qui déclarent qu'ils en ont soupé de ces morts ou de ces disparus qui commencent à trop peser sur nos consciences, et sur nos épaules, et dont on a fait les seuls emblèmes de tous nos morts anonymes. Nous sommes témoins de la cérémonie de l'oubli, de ce moment où chaque parti, chaque leader réclame l'enfouissement du passé et un regard tourné vers l'avenir. Cette attitude aurait un sens si Ayotzinapa nous avait aidés à renforcer nos chétives structures démocratiques, à changer les relations entre les puissants et les défavorisés. Ce n'est pas ce qui s'est passé : dans sa volonté bien arrêtée de présenter le drame d'Iguala comme une exception – un crime dont les mobiles ont été éclaircis et les coupables emprisonnés – et pas comme la norme qui régit le pays, le pouvoir a réussi à banaliser nos années de poudre. « Ayotzinapa, on n'oublie pas », répètent ceux qui lancent des mots d'ordre semblables aux slogans martelés à la mémoire des morts de 1968, mais on oublie peu à peu, on oublie parce que nul n'assume ses responsabilités, nul ne tient à rappeler que tel maire et sa police locale – à laquelle ont pu venir se joindre les forces de la police fédérale ou de l'armée – ont séquestré, torturé, assassiné et fait disparaître 43 citoyens mexicains,

et que personne n'a été jugé pour ces crimes. Si nous sommes seulement notre cerveau, les autres – nos parents, nos amis, nos ennemis et tous ceux qui vivent ou ont vécu sur cette planète, que nous les ayons connus de très près ou par ouï-dire – font partie de nous-mêmes, sont des signaux, des archétypes plus ou moins complexes dans l'activité de nos neurones. L'immortalité – nous le pressentons – n'est qu'une illusion : l'idée, conçue par notre conscience, que cette même conscience ne devrait jamais s'éteindre, que notre *moi* devrait survivre à notre corps. Qui n'aimerait pas qu'il en aille ainsi, que nous soyons une âme et que cette âme puisse s'affranchir de la matière et aller rejoindre l'au-delà, le Ciel ou le Walhalla ? Mais la conscience – l'âme – est un produit des neurones, des molécules et des ions qui s'y associent, et, si ces neurones meurent, la conscience s'éteint avec eux. Il reste pourtant aux athées, aux agnostiques et aux rationalistes une consolation : si les autres, tous les autres, sont des hôtes de notre cerveau, la mort ne peut pas nous les arracher tout à fait. Aussi longtemps que nous pensons à eux ils demeurent vivants – dans nos neurones. Si j'écris ces lignes, c'est pour garder mon père avec moi.

1.

Le Cerveau – est plus grand que le Ciel – / Mettez-les côte à côte – / L'un contient l'autre / Sans problème – et vous – en plus. // Le Cerveau est plus profond que la Mer / Tenez-les – Bleu pour Bleu – / L'un absorbe l'autre – / Comme l'Éponge – l'eau – d'un Seau. // Le Cerveau pèse exactement le poids de Dieu – / Soupez-les – Livre par Livre – / La différence – si elle existe – / Est celle de la Syllabe au Son.

Emily Dickinson, « Le Cerveau – est plus grand que le Ciel – », in *Le Paradis est au choix*, trad. Patrick Reumaux, Librairie Élisabeth Brunet, Rouen, 1988.

2.

Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

LEÇON 3

LA MAIN,
OU DU POUVOIR





Léonard de Vinci, *Étude de mains* (vers 1474), collection de la Bibliothèque royale, château de Windsor.

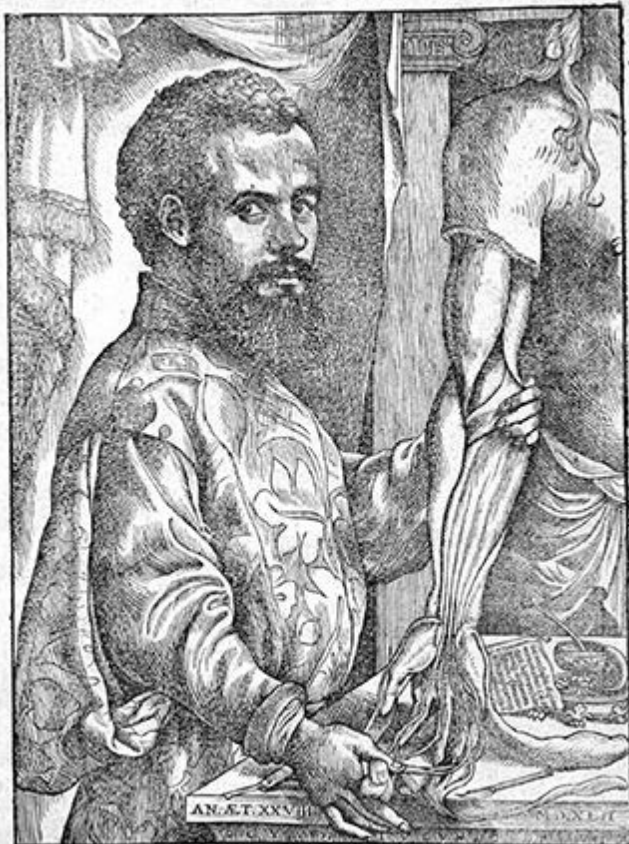
*Capto la seña de una mano y veo
que hay una libertad en mi deseo ;
ni dura ni reposa.*

JORGE CUESTA,
*Canto a un dios mineral*¹

Mon père insérait souvent une pièce – de vingt centimes en cuivre, il me semble bien – entre l’auriculaire et l’annulaire de sa dextre, puis il la faisait glisser entre un doigt et l’autre jusqu’à ce qu’elle soit entre son pouce et son index, d’où il commençait le parcours en sens inverse. Il pouvait le faire pendant quelques minutes sans commettre de maladresse ; puis il répétait l’exercice, côté sénestre, avec autant d’adresse. Ce tour de prestidigitateur lui servait à s’assurer de l’agilité de ses mains et, en même temps, à nous épater ; malgré nos efforts, ni mon frère ni moi n’avons jamais réussi à l’égaliser. Il était aussi capable de faire des nœuds compliqués d’une seule main et de glisser sans coup férir un fil dans le chas d’une aiguille. Au bloc opératoire, sa dextérité devait être encore plus surprenante, mais je n’ai eu ni l’occasion ni le désir de m’en assurer. L’emblème des chirurgiens – y compris à l’Academia Mexicana, dont il était membre – est une paume ouverte avec un œil au milieu : pour opérer, la main doit *voir*. Le samedi et le dimanche matin, après le petit-déjeuner, il disposait sur la table le contenu d’une caisse en bois pleine de pots de peinture et de diverses sortes de pinces, dont quelques-uns très fins, puis se mettait à peindre ses « petites pépées ». Il y a beaucoup d’amateurs de soldats de plomb – les seuls jouets de mon père, dans son enfance, se souvenait-il avec une vague amertume –, mais je n’ai jamais vu une collection comme la sienne. Dans le salon, il avait installé une vitrine où de petites figures féminines, environ une centaine, étaient

disposées, nues (du moins jusqu'à la taille) et pourvues de divers accessoires et attributs. Certaines incarnaient des nationalités : une Française avec un képi, une Égyptienne non sans ressemblance avec Néfertiti, une Viking aux tresses blondes ou une Allemande avec son casque à pointe et son pichet de bière. D'autres donnaient l'impression de sortir du bain : une jeune femme aux longs cheveux bruns tend une toile rose (c'est ma favorite) ; une autre, à la chevelure nouée, folâtre dans une baignoire dorée, couverte d'une eau savonneuse faite de colle blanche ; une fillette se contemple dans un petit miroir – véritable – que lui tend une servante, devant elle. Il y a des blanches, des noires, des blondes, des brunes et des rousses. Plusieurs sont groupées pour offrir un spectacle de caractère médiéval ou fantastique, entourées de squelettes, de faunes, de léopards ou de dragons (il m'est arrivé de peindre sans grand soin certains des personnages secondaires) ; d'autres sont, au contraire, les premiers rôles de scènes de torture explicites : l'une est liée aux cornes d'un buffle préhistorique, une captive est fouettée sur ordre d'une sorcière devant ses compagnes aux chevilles et aux poignets entravés, en attendant, j'imagine, d'être vendues comme esclaves ou prostituées. Que quelqu'un d'aussi conservateur, réactionnaire et catholique que lui ait pu cultiver ce passe-temps est une des contradictions qui le rendent plus humain à mes yeux. Si la sexualité était pour mon père un tabou dont on ne parlait jamais devant nous, il n'avait aucun scrupule à nous montrer fièrement ses créations, dont certaines touchaient à la pornographie ou au sadomasochisme, ou à exhiber devant n'importe quel visiteur la nudité insolente de ces corps féminins, profusion de fesses et de seins sans voile. Je me suis toujours vanté auprès de mes amis de cette « attraction touristique » familiale. Avec le temps, mon père est devenu plus adroit à ce jeu : les couleurs des peaux et des cheveux ont gagné en réalisme, en même temps que s'accroissaient les clairs-obscur des soutiens-gorge, des strings, des corsets. Le rendu des yeux frisait la perfection : les sourcils, les cils, les iris et les pupilles étaient dessinés avec une expressivité étonnante. Sa connaissance de l'anatomie lui permettait de faire ressortir le jeu de chaque muscle. Sa plus grande réussite, copiée sur les peintres de la Renaissance, était l'exécution des tissus semi-transparents qui laissaient deviner les pubis et les mamelons. Cette collection se trouve dans mon bureau depuis que ma mère a déménagé et s'est abstenue de

l'exposer. J'essaie de me remémorer les mains de mon père en ces années où il maniait pinceaux et scalpels : doigts longs et fins, aux ongles courts et à la peau très douce, comme du papier, alors qu'il se les lavait plusieurs fois par jour (il nous avait montré comment un chirurgien doit les savonner avant d'enfiler les gants de latex). L'angoisse s'empare de moi quand je les compare avec celles de ses derniers jours, frêles et tremblantes, soumises à un tic en lequel nous avons cru voir un symptôme de la maladie de Parkinson – il croisait et décroisait sans cesse les doigts –, le dos abîmé à force d'être gratté, couvert de taches et de bleus. Si l'on voulait résumer le cours d'une vie, il suffirait de mettre en regard ce qu'elles avaient été dans la fleur de l'âge : fortes, agiles, expertes, avec ce qu'elles étaient devenues : usées, hésitantes et pétrifiées par l'arthrose, sans perdre de vue que ce sont les mains du même homme. Avant le cerveau, dont la structure et les fonctions ne devaient être découvertes que plus tard, les Anciens pensaient déjà que nos mains étaient ce qui caractérisait le mieux l'homme – et qu'elles étaient un reflet de la providence. Mon père nous répétait que la civilisation repose sur le pouce opposable, qui nous distinguerait des autres primates, et nous savons aujourd'hui que nous sommes la seule espèce à montrer du doigt, ce qui, en dépit des traités de bonnes manières, présuppose un premier élément de langage. Léonard de Vinci et André Vésale étaient fascinés par les mains : entre tous les organes qu'il a étudiés, l'anatomiste brabançon a voulu se portraiturer dans la *Fabrica* en train d'étudier l'anatomie de cet outil de préhension, image qu'il considérait comme la représentation la plus fidèle de lui-même.



Portrait d'André Vésale, in *De humani corporis fabrica*.

Dans *Les Yeux de Rembrandt*, l'historien et historien de l'art Simon Schama raconte que quand Pieter van Brederode, marchand et généalogiste d'Amsterdam, fit l'inventaire des biens de Rembrandt après la mort du peintre, il trouva dans sa collection de raretés, qui incluait des coraux, des coquillages, des casques et des armes, « les planches anatomiques de quatre bras et jambes de dissections attribuées à Vésale ». L'une d'elles pourrait bien être celle qui a fini par figurer, placée du mauvais côté, dans *La Leçon d'anatomie* de Rembrandt, comme si le peintre et le docteur Tulp avaient voulu faire comprendre qu'ils étaient des émules de l'auteur de la *Fabrica*. À celle du médecin vient ainsi s'adjoindre une profusion de mains : la gauche d'Aris « l'Enfant », la droite anatomisée par Vésale et, hors cadre, la

main de l'artiste. Si la Renaissance a découvert en notre corps un mécanisme de précision, la main qui, similaire à un assemblage de cordes et de poulies, en est l'abrégé, permet à l'homme d'effectuer toutes sortes de travaux. Il paraît pourtant qu'avec les progrès technologiques de notre ère il soit plus simple de créer une « intelligence » artificielle qu'une main robotisée capable de rivaliser avec la subtilité et la diversité des mouvements de la nôtre. Dans *Anatomies : The Human Body, It's Parts and the Stories They Tell*², Hugh Aldersey-Williams affirme que le nombre de positions de la main dépasse le nombre de mots de la langue anglaise. Dans ses opuscules *Chironomia* et *Chirologia* parus en Pologne en 1644, son lointain compatriote John Bulwer a dressé un inventaire exhaustif des signes de la main et essayé de démontrer que ses positions sont indépendantes de la parole et recèlent les clefs d'une langue universelle. Si le langage des sourds recouvre en fait de multiples systèmes créés dans chaque pays, ou presque, il n'en demeure pas moins vrai que, excepté les cultures qui ne le permettent qu'entre hommes et celles qui évitent tout contact avec les étrangers, se serrer la main est le salut le plus courant de par le monde, de même qu'un seul doigt levé, poing serré dirigé vers l'arrière, geste dont les Mexicains sont si fiers, implique partout une insulte impardonnable. C'est la main considérée comme l'extension de l'âme ou du cerveau : la main qui sème, compte ou construit, qui peint ou écrit, ou prie, mais aussi la main qui frappe, saccage ou poignarde.



John Bulwer, *Chirologia* (1644).

À la différence de ma mère, qui n'hésitait pas à nous donner la fessée ou à nous tirer l'oreille, mon père ne nous a jamais battus (sauf, en ce qui me concerne, la fois où il m'a envoyé une baffe parce que j'avais appuyé sur la fourche du téléphone et raccroché pendant qu'il s'entretenait avec un de mes oncles). Ses mains n'en étaient pas moins le sceptre de son autorité : un seul signe suffisait à nous faire obéir, et même s'il était rare qu'il criât ou s'emportât, nous n'avons pour ainsi

dire pas pu nous opposer à lui avant notre adolescence. Pour s'assurer que ma mère nettoyait tout convenablement dans la maison, jusqu'au moindre recoin, il mettait parfois un gant blanc et glissait le doigt à la surface des meubles et des tablettes puis, s'il avait trouvé des traces de poussière, il allait le lui brandir devant le nez, comme preuve de son crime. Il se montrait toujours aimant et compréhensif, mais quelque chose, dans son tréfonds – peut-être une rigidité due à un manque d'amour ou une autre privation dans son enfance –, lui inspirait une sainte horreur de la négligence. La saleté et le désordre le mettaient hors de lui et il vivait prisonnier des horaires immuables qui réglaient ses journées : il se réveillait à 6 h, faisait sa toilette à 6 h 15, se rasait à 6 h 30, prenait son petit-déjeuner à 7 h, puis nous conduisait à l'école, après quoi il se rendait à l'hôpital ; il en revenait à 13 h 30, déjeunait de 14 à 15 h, se reposait de 15 h à 15 h 45, partait à 16 h 30 pour un service social, la Dirección de Higiene Escolar, son second poste, d'où il revenait à 19 h 30, il dînait à 20 h et se couchait inmanquablement à 22 h, et ce jour après jour, en s'assurant que rien n'allait bousculer sa routine. En dehors de son travail, il s'efforçait, en fin de semaine, de respecter un horaire. Il détestait le manque de ponctualité tout autant qu'être pressé. Ce qui présentait pour nous la plus grande difficulté était son perfectionnisme. Dès notre enfance, nous avons eu les oreilles rebattues du conseil que lui donnait sa mère (mes quatre grands-parents sont morts avant ma naissance) : fais ce que tu veux de ta vie, mais même si tu décides d'être balayeur, sois le meilleur balayeur du monde. Il s'est toujours efforcé d'agir dans ce sens. D'être le meilleur des chirurgiens – ce qu'il a peut-être été, je le croirais volontiers –, mais aussi le meilleur des pères et le meilleur des maris – et, sur ce chapitre, disons qu'il a fait ce qu'il a pu. Mais même dans les activités les plus banales, comme prendre soin d'une plante ou préparer des frites, il déployait la même ambition et poussait tout à l'excès afin que le résultat fût irréprochable. Les choses se gâtaient parce qu'il en attendait autant de son entourage. Il forçait ma mère, qui avait toujours détesté les tâches domestiques, à se transformer en cordon-bleu et en championne du ménage, ce qui la frustrait et l'exposait à ses railleries. Elle voyait venir dans l'angoisse l'heure des repas : le potage, le plat et le dessert n'étaient jamais à la hauteur des attentes de mon père et, quand il arrivait de mauvaise humeur à cause d'un désaccord survenu à l'hôpital ou de la chaleur qui l'avait

toujours rendu irritable, son jugement devenait plus sévère et ses sarcasmes plus mordants. Il se lançait dans ses remarques gastronomiques en y allant d'abord d'une plaisanterie qui nous faisait rire, et ma mère, beau joueur, souriait. Le succès de sa trouvaille le poussait à aller plus loin, à se montrer plus caustique, jusqu'au moment où elle répliquait, fâchée, sans mâcher ses mots (alors qu'il gardait un calme exaspérant dans les prises de bec, elle s'emportait et l'envoyait paître), et le déjeuner s'achevait sur un échange de reproches, puis il se retirait pour aller faire la sieste. Pendant cette heure sacro-sainte, on devait entendre les mouches voler. Si la nourriture lui inspirait un tel désir de perfection, on se doute qu'en ce qui concerne nos études et notre conduite les barèmes appliqués étaient beaucoup plus élevés. Vivre en se disant que l'on doit être le meilleur en tout mène à une étrange duplicité : si l'on y parvient, serait-ce en une seule matière, la satisfaction devient de la dépendance et, si l'on échoue, la frustration peut démoraliser et même se révéler destructrice. Jusqu'au baccalauréat, j'ai été le premier de la classe, et je suis encore gagné par une ridicule fierté en me rappelant mes dix sur dix. Il m'a fallu longtemps pour m'aviser que ces notes ne voulaient rien dire, ou du moins rien d'utile pour l'avenir ; aujourd'hui, en tant que professeur, je n'hésite jamais à donner à mes étudiants les notes les plus hautes. Mon frère a souffert plus que moi du régime qui nous était imposé. Bien qu'il ait été un élève brillant jusqu'à ses dix ou onze ans, il s'est vite rebellé contre les modèles familiaux et, à quinze ans, a définitivement rompu avec mon père, d'une manière qui a fini par les dévaster l'un et l'autre. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt du siècle passé s'étaient timidement répandues au Mexique les premières théories éducatives favorables à la négociation entre parents et enfants, sans aucune commune mesure avec l'insolence et l'arrogance qu'élèves et étudiants affichent aujourd'hui dans les relations avec leurs parents. Mon père ajoutait foi à l'idée, courante à cette époque, que les adultes ont toujours raison. Il ne nourrissait aucun doute à cet égard, du moins en apparence : sa mission consistait à nous éduquer, ce qui impliquait que nous devions lui obéir au doigt et à l'œil. À la question : « Pourquoi faut-il faire ceci ou cela ? » il répondait tout naturellement : « Parce que je vous le dis. » Ma révolte, qui pour moi aussi s'est déclarée quand j'avais quinze ans, était à l'opposé de celle

de mon frère. Alors qu'il manifestait son désaccord de manière ostentatoire – il laissait pousser ses cheveux, écoutait à tue-tête du rock, que mon père qualifiait de « musique de nègres », fuguait avec sa petite amie, refusait d'étudier certaines matières et désobéissait –, j'ai choisi une rupture plus discrète. Je suis devenu un athée et un gauchiste, aussi éloigné que je l'ai pu des principes paternels, sans toutefois que mes convictions aient d'autres conséquences que des altercations pendant les repas. Mais j'ai continué de subir le contrôle qu'il exerçait sur moi, comme s'il avait annihilé ma volonté de lui résister en m'inoculant sa vision personnelle du monde. Aujourd'hui encore, quand je suis tenté de contrevenir à la norme ou d'éluder ce que l'on attend de moi, je dois affronter un rappel à l'ordre dans lequel je perçois l'écho de sa voix. Je suppose que ma propre duplicité, le gouffre qui sépare mes convictions de mes actes, vient de cette tension entre ses enseignements et mon désir de les rejeter. Cette sorte de chemin de Damas inversé a fait de moi le sceptique radical qui, tout en rejetant dogmes et principes, en s'attachant à déceler les fondements idéologiques sur lesquels repose tout discours – ces vestiges, ces braises toujours incandescentes du pouvoir analysés par Foucault, dont l'étude a inspiré mon mémoire de maîtrise et certains de mes romans –, ose à peine renoncer à un comportement dont son père aurait tiré fierté. Comment prétendre être un rebelle si l'on se contente de condamner quelques idées que l'on estime réactionnaires, mais pas les pratiques qui en découlent ? Il y a des jours où je me méprise : je voudrais m'arracher à ce scénario, à la camisole de force que mon père m'impose encore, et fuir, en quête d'une vie véritablement libre – une vie qui, comme l'a dit Kundera, devrait être ailleurs –, mais je dois me rendre à l'évidence : je suis incapable de dire tout simplement : NON. Mon père incarne toujours pour moi l'ombre du pouvoir. Le surmoi m'arrête et me lie. Son ombre me relègue parmi les tièdes qui seront vomis et précipités aux enfers. Ses mains, à la fois fortes et délicates, sont un parfait symbole de la tyrannie éclairée qu'il a exercée sur nous, que j'ai tellement détestée et que je perpétue aujourd'hui comme un membre docile du système. Sa main tendue me fait irrémédiablement penser à une autre, abjecte, qui n'a rien à voir avec la sienne, sinon dans la répétition d'un geste d'une affabilité ambiguë. Le 1^{er} septembre 1968, deux mois après ma naissance, le président Gustavo Díaz Ordaz déclarait dans le

cinquième rapport du gouvernement qu'il tendait la main aux étudiants rebelles. Sous ce signe d'ouverture perçait la menace : une main ainsi tendue peut en un instant se convertir en un poing serré. Avec cette proclamation, Díaz Ordaz assumait sa double nature de monstre : Léviathan ne va pas hésiter à te broyer si tu lui résistes. Les jeunes gens de cette année-là n'ont pas saisi la main du président, qui a réagi en les faisant massacrer à Tlatelolco (quarante-six ans plus tard, la révolte des normaliens d'Ayotzinapa a été écrasée encore plus brutalement). Le défi de ces étudiants, descendus dans la rue pour desserrer l'emprise du pouvoir sur tout l'espace public, ne méritait pas une réplique aussi violente, mais dans la paranoïa de la Guerre froide et la crainte suscitée par la préparation des Jeux olympiques – ce rendez-vous qui devait enfin montrer au reste du monde que le Mexique est une nation *moderne* –, dédaigner le geste affable du président c'était commettre un crime de lèse-majesté. Le cahier des revendications de la jeunesse avait pourtant été rédigé avec la plus extrême prudence et ne visait guère qu'à préciser les responsabilités relatives à la répression et à favoriser une légère ouverture politique, ce qui a suffi aux membres les plus rétrogrades du gouvernement pour imposer leur main de fer, sous la houlette de Luis Echeverría, qui, en donnant ainsi la preuve de sa loyauté à Díaz Ordaz, s'assurait que celui-ci allait faire de lui son successeur. Si le massacre de Tlatelolco a rompu le pacte qui liait la société mexicaine au PRI depuis les années trente, la rupture, lente et silencieuse, n'en a pas moins duré une vingtaine d'années, jusqu'en 1988, quand les possibilités réelles d'accéder à la présidence se sont enfin offertes à l'opposition. Le vieux PRI n'a jamais été une « dictature parfaite », comme a pu le dire Vargas Llosa, et pas davantage la « dictamolle » qu'a vue en lui Enrique Krauze, mais plutôt une dictature occasionnelle : un régime autoritaire qui, chaque fois qu'il s'est senti menacé, comme en 1968, n'a pas hésité à se comporter comme une dictature tout court. Les deux décennies qui ont séparé le massacre de Tlatelolco de la fraude électorale de 1988 ont coïncidé avec mon enfance et mon adolescence, et avec l'âge mûr de mon père. Ce furent les années de mon éducation sentimentale et politique, et celles pendant lesquelles mon père dut ravalier le dépit que son pays lui inspira. Éduqué dans un milieu catholique et conservateur, réfractaire aux *Leyes de Reforma*, lois visant à séparer l'Église de l'État édictées entre 1855 et 1861 par les

gouvernements de Juan Álvarez, Ignacio Comonfort et Benito Juárez – qui était pour lui le diable incarné –, ainsi qu’au despotisme anticlérical du PRI, mon père nous apprit à mépriser les hommes politiques et à dénigrer tous les fondements du système politique et social mexicain sans s’aviser que cet esprit frondeur allait, à la longue, se retourner contre lui et ses idées. Au cours de cette vingtaine d’années, le Mexique fut un pays en apparence tranquille, dont la « paix sociale », présentée comme la plus belle réussite du régime, contrastait vivement avec la violence des autres nations latino-américaines accablées de guérillas et de régimes militaires. Octavio Paz a dépeint l’État révolutionnaire mexicain comme un ogre philanthropique, un monstre redoutable auquel il fallait reconnaître un fond de bonté capable d’apporter stabilité et importants progrès sociaux. La liberté d’expression y était plus grande que dans n’importe quel autre pays d’Amérique latine ; grâce à l’alliance avec Cuba, et si l’on excepte le rôle joué à Mexico par la Ligue communiste du 23 Septembre, les mouvements guérilleros n’y provoquèrent que des conflits très localisés, pour l’essentiel dans les États de Guerrero et de Chihuahua ; enfin, en dépit des crises économiques successives, la perspective de prospérité ne disparut jamais de l’imaginaire collectif. Mais il fallut en revanche tolérer qu’un groupuscule se partage le pouvoir et les privilèges économiques afférents sans autre limitation que le respect du rituel qui veut que chaque président, avant de sombrer dans l’oubli, puisse choisir son successeur. Si le Mexique de ce temps-là n’était pas une dictature, il n’était pas non plus une démocratie, mais bien plutôt une démocratie fictive ou imaginaire, nettement définie par la Constitution politique des États-Unis mexicains de 1917, qui est pour nous une source de fierté insensée, mais n’a jamais été mise en pratique ; un pays schizophrène, dont les habitants ont pour principale occupation celle de feindre. Feindre que les lois sont respectées. Feindre que des élections et des campagnes électorales ont lieu. Feindre qu’il existe des partis d’opposition. Feindre que le président est contrôlé par les autres pouvoirs. Feindre que les citoyens ont une capacité de décision. Comment ne pas s’attacher aux masques quand mon enfance et mon adolescence se sont déroulées à l’ombre de ce discours opaque et double ? Mon père et les gens de sa génération ont dû s’habituer à cette dichotomie qui leur semblait devoir s’éterniser. La plupart se sont adaptés au jeu des

chaises musicales de cet ordre mafieux, prêts à se faire une place au soleil en faisant jouer complices et relations ; quelques-uns, comme mon père, ont refusé de se soumettre et sont restés sur la touche. Incapables de se plier aux caprices de leurs chefs, eux-mêmes héritiers de leurs supérieurs, et ainsi de suite jusqu'aux ministères et à la présidence, ils ont tourné le dos à ce système d'avancement. Mon père a bien été nommé responsable du service de chirurgie de l'hôpital Fernando Quiroz, mais il a démissionné au bout de quelques semaines, en se faisant un ennemi irréductible de son supérieur, un médecin retors et servile, dont le nom n'inspire plus aujourd'hui que dédain. Sa résistance tenait moins d'un quelconque héroïsme que d'un instinct auquel il ne pouvait s'opposer. Nous l'avons vu plusieurs fois laisser passer des occasions de grimper les échelons à cause de son refus de se montrer plus « souple », euphémisme employé, alors et aujourd'hui, pour tourner la loi et obtenir des avantages illégitimes. Nombre de ses confrères sont restés fidèles à leurs principes, mais la majorité du pays, en particulier les serviteurs de l'État et les responsables de son commerce, est entrée dans cet engrenage d'accaparements et de prévarications que notre reluisante démocratie n'a pas su juguler. L'un des plus grands reproches que l'on puisse faire à mon père, c'est que dans son parcours il ne s'est pas suffisamment battu pour que le Mexique devienne un véritable État de droit : dans cette dichotomie entre ceux qui adhéraient à un système corrompu et ceux qui le repoussaient, il y en eut peu qui se soucièrent de réformer les institutions. Infiltrées à tous les niveaux, la malversation et la subornation étaient considérées comme inhérentes au système – et elles le sont encore aujourd'hui : il n'y a pas si longtemps, le président Peña Nieto les évoquait comme « une particularité de notre culture ». Quand le Mexique a enfin accédé à la démocratie en 2000, loin d'être sans lois, il était lesté de trop de lois inappliquées et de citoyens convaincus qu'elles n'ont aucune sorte d'importance. Ni État de droit ni organisation juridictionnelle : au Mexique, la culpabilité et l'innocence sont de peu de poids et le crime paie, surtout si le criminel a le moindre lien avec le pouvoir. Qui a le bras long ou de l'argent est inattaquable, et il devient impossible d'établir une quelconque vérité – une vérité *juridique* –, parce que personne n'accorde confiance aux juges, pour la plupart aussi corrompus que les policiers, ou incapacités par des procédures à n'en plus finir. En fait, personne n'a plus aucune

confiance en aucune autorité, et comme il est de notoriété publique que la corruption s'étend du président au dernier des agents municipaux en passant par les magistrats, le ministère public, les représentants syndicaux et les fonctionnaires de tous les échelons, il n'y a d'autre ressource que de se joindre au pillage. Quand le système a été ébranlé en 1988 par la coalition du Front démocratique national avec à sa tête Cuauhtémoc Cárdenas Solórzano, je venais d'avoir vingt ans et mon père cinquante-six. Lors de ma dernière année à l'école mariste, je faisais partie d'un groupe d'une cinquantaine d'adolescents attirés par les sciences humaines et sociales, fascinés par le pouvoir et l'art. Plusieurs de mes amis rêvaient d'être ambassadeurs ou secrétaires d'État, trois ou quatre d'être présidents de la République. À quelques exceptions près, ils sont tous devenus avocats ou notaires ; aujourd'hui, l'un d'eux est magistrat et l'autre a fondé un éphémère parti social-démocrate. Nous lisions avec un vif intérêt Machiavel et Hobbes, nous nous efforcions de déchiffrer les pages politiques des journaux et nous débattions la question de savoir qui serait le prochain « pistonné ». Je n'ai jamais été de ceux qui cherchent à tenir la dragée haute à leurs condisciples, mais je me suis laissé tenter par le rôle de conseiller et d'éminence grise de la future magistrature qui m'entourait en adoptant les méthodes que Stefan Zweig a décrites dans sa biographie de Joseph Fouché – le « Fouché de Nantes ». En fin de terminale, la plupart d'entre nous se sont inscrits à l'UNAM, pour y étudier le droit, choix que je me suis toujours reproché d'avoir fait, mais qui à cette époque ne me paraissait pas déraisonnable. Certain de ma vocation littéraire, je croyais qu'il me fallait passer, pour ne pas la rater, par l'étude des lois, comme l'avaient fait Octavio Paz, Carlos Fuentes et Sergio Pitol. De plus, la fascination qu'exerçait alors sur moi le pouvoir était complétée par l'emprise qu'avaient sur moi les livres, et comment mieux me préparer à combiner l'étude des disciplines correspondantes qu'en passant de mes cours de droit à ceux que j'allais prendre en auditeur libre à la faculté de philosophie et lettres ? Nos disputes et nos querelles à l'école mariste ne nous avaient guère préparés à celles qui nous attendaient à l'UNAM. À cette époque, la faculté de droit y était une incubatrice du parti révolutionnaire institutionnel : le secteur le plus à droite et le plus conservateur de l'université – le seul qui ait soutenu le recteur Jorge Carpizo McGregor, ancien étudiant éminent de cette université, quand il s'est

déclaré en grève pour s'opposer aux réformes – servait à recruter ses cadres. Si le niveau d'enseignement nous déçut, il fut compensé par l'agitation qui régnait dans les salles de cours ou plutôt dans les couloirs et sur les pelouses. Je crois avoir passé la moitié de ces cinq années dans le parc adjacent. On se disputait la présidence de l'assemblée des étudiants avec l'ardeur que d'autres mettaient à se faire élire à la tête de l'État, et avec les mêmes méthodes douteuses que le PRI employait partout. Quelques semaines avant les élections, il ne restait plus un seul mur sans graffitis propagandistes et les divers partis couvraient d'affiches et d'avis les jardinières, les murs et les toilettes de l'université. Les groupes rivaux s'agressaient sauvagement, et avoir des affinités avec l'un ou l'autre signifiait se faire aussitôt des amis et des ennemis : pour avoir dirigé une éphémère revue financée par l'un des candidats, j'ai été longtemps frappé d'ostracisme. Comme si de fortes sommes étaient en jeu, et non pas une promotion symbolique, les concurrents déployaient des efforts colossaux et usaient de tous les moyens dont ils disposaient pour défendre leur cause. Les élections se terminaient inmanquablement en bagarres : au cours de la deuxième année à la fac, un des candidats est mort dans des circonstances mystérieuses. Nous vivions dans un microcosme qui imitait jusqu'en ses aspects les plus sinistres le macrocosme du PRI. C'était un champ d'exploration captivant pour quelqu'un qui comme moi s'intéressait aux coulisses du pouvoir. Nos premiers pas dans les campagnes électorales coïncidèrent avec un moment décisif pour le pays. En 1987, certains membres du PRI, des gens de gauche mécontents des réformes néolibérales prises sur l'initiative du président Miguel de la Madrid – ou simplement privés du pouvoir de décision –, ont quitté le parti ; jamais rien de tel ne s'était produit depuis des dizaines d'années, et le résultat des élections est devenu imprévisible. Peu après, les adhésions se sont multipliées en faveur de Cuauhtémoc Cárdenas Solórzano et, avec mes condisciples, j'ai été attiré dans son orbite par deux étudiantes de la fac proches de Porfirio Muñoz Ledo (l'une d'elles devait se marier avec lui), bras droit et stratège de Cárdenas. 1988 a été notre baptême politique. Mon père m'avait averti que le pouvoir était prêt à tout pour truquer les élections (il ne me cachait pas qu'il avait l'intention de voter pour le candidat du parti chrétien social, Manuel Clouthier), mais la manipulation prit des proportions inimaginables. Un quart de siècle a

passé, depuis, et l'on ne sait toujours pas si c'est Cárdenas qui a gagné ces élections, ou Carlos Salinas de Gortari, comme l'a déclaré le gouvernement : avec la complicité de la droite, quelques années plus tard, l'autorité électorale a donné l'ordre de brûler les bulletins de ce vote. Si dès mon adolescence j'avais entrevu les manœuvres du régime, c'est seulement en cette occasion que j'ai pu observer comment les médias, et plus particulièrement Televisa, manipulaient l'information ou mentaient effrontément ; comment on minimisait les manifestations sur le Zócalo – on n'en avait plus vu de pareilles depuis les mouvements étudiants de 1968 – auxquelles je me rendais ; comment on se répandait en insinuations de toutes sortes contre Cárdenas, et comment certains de ses émules furent assassinés peu avant les élections. Quand Manuel Barlett, alors ministre de l'Intérieur, annonça le 6 juillet 1988 « la défaillance du système » en parlant du programme informatique de décompte des voix, nous avons pris toute la mesure de l'amplitude de la fraude, et cru qu'au bout de quelques semaines de manifestations nous verrions la chute du régime. Mais celui-ci, comme en 1968, a fait feu de tout bois et réussi à se maintenir au pouvoir pendant douze ans. Salinas s'est révélé le plus malin de nos politiciens de fraîche date – comme José María Córdoba, son Fouché – et a regagné en popularité avec un audacieux mélange de manière forte, comme l'emprisonnement d'un magnat du pétrole corrompu qui avait soutenu Cárdenas, et de réformes économiques drastiques d'obédience néolibérale. Inspiré par la politique de Reagan et de Thatcher, il s'est donné pour mission de réduire le pouvoir de l'État, a privatisé de nombreuses entreprises et créé une nouvelle élite – dont l'archétype est Carlos Slim qui, après avoir fait main basse sur la compagnie téléphonique mexicaine, est devenu l'un des hommes les plus riches du monde – en lançant conjointement un train de mesures sociales dans le cadre du programme « Solidaridad », vaguement inspiré par la doctrine maoïste dont son frère Raúl s'était fait le champion dans les années soixante, ce qui lui a apporté le soutien d'une bonne partie de notre intelligentsia. Comme si ce n'était pas suffisant, il a obtenu l'appui du Congrès des États-Unis pour lancer son plus grand pari, la signature de l'accord de libre-échange nord-américain (l'ALÉNA), dont l'entrée en vigueur était prévue le 1^{er} janvier 1994. Modernisé – mot favori du PRI – ou seulement maquillé, le système comptait bien préserver son hégémonie jusqu'au xxi^e siècle, et

Salinas rêvait de se succéder à lui-même pour le prochain sexennat, couvert de pommade comme il l'était par la presse mondiale qui voyait en lui l'un des plus importants leaders de notre temps. Peu importait qu'à la différence de Gorbatchev, avec lequel ses admirateurs tenaient à le comparer, il eût muselé toute opposition, écarté toute ouverture politique ; son succès économique lui suffisait pour contrôler le pays, et il n'était pas prêt à risquer qu'une glasnost vienne renverser son autorité, comme cela allait arriver au président soviétique. En 1992, une série de coïncidences m'a amené à travailler pour le gouvernement que je disais détester. Jusqu'alors, j'avais été responsable de l'administration de l'école de musique Vida y Movimiento tout en m'occupant, pendant quelques années successives, du Festival Internacional Cervantino, mais Gerardo Laveaga, qui m'avait été présenté par Eloy Urroz, m'a invité à travailler auprès de lui pour le chef de département du District fédéral – qui couvre une grande partie de la ville de Mexico. Un an plus tard, Laveaga a demandé à Diego Valadés Ríos, qui venait d'être nommé procureur général de ce même district, de m'engager comme secrétaire. J'avais à cette époque commencé mon deuxième roman, qui devait être assez rapidement publié, alors que le premier (dont le protagoniste était un « gringo » qui vient voir Emiliano Zapata le jour de la mort du révolutionnaire) a fini au fond d'un tiroir, et je caressais l'idée de me consacrer à la littérature, mais la possibilité d'être aussi proche du pouvoir, au sommet de la magistrature, a eu raison de mon idéalisme. Ce fut ainsi qu'après avoir voté pour Cárdenas et m'être considéré comme un sympathisant de gauche je me suis retrouvé dans l'un des épïcêtres du pouvoir, expérience qui m'a marqué pour la vie. Si mon poste n'était pas de première importance et si mes fonctions se bornaient à répondre à des lettres et à organiser l'agenda de mon chef, il me donnait le privilège d'observer de près les dirigeants, leurs us et coutumes, leurs rituels, et de les percer à jour. Mon bureau, à quelques pas de celui qu'occupait le procureur, était l'antichambre où défilaient tous les visiteurs : hommes politiques de différents partis, chefs d'entreprise, représentants des divers secteurs sociaux, journalistes, gouverneurs, secrétaires d'État et, de temps à autre, artistes et intellectuels (je me rappelle avoir vu là pour la première fois Carlos Monsiváis et Elena Poniatowska). Il me semblait parfois que l'ensemble de la société mexicaine passait par cette pièce à seule fin

de me permettre de l'étudier. Mes parents considéraient avec un mélange de fierté et d'inquiétude l'ascension de leur fils, qui rentrait chez lui dans un véhicule de la police judiciaire. J'ai vécu ces deux années dans une prison dorée, souvent obligé de rester à la disposition du procureur général jusqu'à minuit, parce que la logique bureaucratique veut que nul ne parte avant son chef, et si j'ai raté des occasions de mener une vie sociale ou amoureuse, j'ai acquis sur le Mexique des connaissances auxquelles mes amis écrivains n'eurent jamais accès. Dans le bunker de la rue du Doctor Lavista se succédaient les dossiers d'affaires criminelles – source d'intrigues pour un romancier en herbe –, et comme Valadés était proche de Manuel Camacho Solís, alors à la tête du District fédéral et prétendant à la succession de Salinas à la présidence de la République, son bureau devenait un atelier de réflexion où étaient débattus tous les problèmes du pays. Selon le principe que la justice ne dort jamais, je n'avais qu'un seul moment de loisir par an, du 24 décembre au 2 janvier, et il en était allé ainsi des derniers jours de l'année 1993 au commencement de 1994. Je me remettais à peine des célébrations du Nouvel An quand j'ai vu à la télévision les premières images de l'Armée zapatiste de libération nationale, l'EZLN, qui prenait d'assaut San Cristóbal et d'autres municipalités du Chiapas. Ma position ne me donnait aucun accès aux rapports du service du renseignement, et je puis dire que, si le soulèvement m'étonna, il prit également au dépourvu les membres du gouvernement. Un des mythes répandus pendant le règne du PRI fut que le régime était doué d'ubiquité, omnipotent, comme il l'avait démontré en 1968 et en 1988 : on admettait alors que tout événement d'importance devait avoir été concocté dans ses hautes sphères, sinon dans le palais présidentiel de Los Pinos. Voilà pourquoi il fut si difficile de croire que l'administration de Salinas, avec à sa tête l'ancien gouverneur du Chiapas, n'avait pu prévoir l'insurrection. Dans *La guerra y las palabras* (2014), j'ai retracé ces mois fascinants pendant lesquels le sous-commandant Marcos et un groupe d'indigènes mal armés purent tenir tête au régime et enflammèrent la plupart des intellectuels du monde. À mon retour au bureau, le 2 janvier, un mélange de peur et d'émulation s'y faisait sentir et l'antichambre du procureur était un véritable carrousel. Même si le Chiapas est très loin de la ville de Mexico, la violence n'en demeurait pas moins communicative et la

nouvelle nous est bientôt parvenue qu'une bombe venait d'exploser Plaza Universidad dans le parking d'un centre commercial situé à quelques pas de l'école où j'avais fait mes études secondaires, ainsi qu'une voiture piégée à l'entrée du Camp militaire n° 1. Après dix jours de combat, Salinas décréta un cessez-le-feu unilatéral et modifia la composition de son cabinet : Jorge Carpizo, procureur général de la République, devint ministre de l'Intérieur ; Manuel Camacho Solís, candidat du PRI qui avait été nommé ministre des Affaires étrangères après sa défaite électorale face à Luis Donaldo Colosio (ce dont il s'était plaint publiquement), fut alors chargé des pourparlers de paix au Chiapas, et Valadés Ríos, mon chef, fut promu procureur général. Les semaines suivantes furent aussi agitées que passionnantes : comme l'écrivit un journaliste de l'époque en reprenant le titre d'un film australien, 1994 fut « l'année de tous les dangers ». En entrant en fonction, Valadés me nomma conseiller juridique et me dirigea vers l'Institut de recherches juridiques, où il était prévu que je resterais quelque temps avant de commencer mes études de doctorat en philosophie du droit à l'université de Bologne. Ces quelques semaines pendant lesquelles j'ai vécu à la fois de très près et de très loin cette bousculade, plus soucieux de me lancer dans l'écriture d'un nouveau roman que de « conseiller » mon chef, m'ont toutefois permis d'observer la tension qui régnait au cœur du parti au pouvoir, comme si le modèle reconstruit par Salinas s'effondrait, voué au chaos, sans que personne y puisse rien. Tout était de façon flagrante hors de contrôle : pendant que Camacho profitait des résultats de ses démarches avec les « zapatistes » du Chiapas pour renflouer ses espérances, Colosio vitupérait le dédain présidentiel et exigeait le dégomme de son ennemi. L'Éden de modernité proclamé par Salinas s'imposait de nouveau à la vue de tous comme un borbier où régnaient l'inégalité, le racisme et la violence (deux décennies plus tard, les désirs de modernisation d'un autre président du PRI, Enrique Peña Nieto, seraient ramenés à leur juste mesure par un acte d'une violence équivalente : la disparition des normaliens d'Ayotzinapa). De ces jours sombres me reste une phrase lancée par un vieil ami de Valadés qui avait accepté à contrecœur de travailler pour lui : « En politique, ce sont toujours les méchants qui gagnent », apophtegme que j'ai repris dans le roman auquel je travaillais depuis le mois de février de cette année-là et qui avait pour sujet l'assassinat d'un

candidat du PRI à l'élection présidentielle. Comme je l'ai écrit dans la deuxième édition de *La paz de los sepulcros*, livre paru en 1995, je ne me fonde pas sur un don de clairvoyance : l'atmosphère politique de cette période était véritablement si pesante que l'on sentait venir une fin sanglante. Je n'avais pas écrit le premier chapitre depuis trois semaines quand j'ai appris pendant un déplacement professionnel à Oaxaca que Colosio venait d'être assassiné à Tijuana. Par un seul tireur, d'après la version officielle : un métis taciturne, Mario Aburto, qui est depuis en prison. Les spéculations ne se sont pas fait attendre : d'aucuns montraient du doigt Salinas, qui s'était fâché avec son dauphin ; d'autres Camacho, qui fut hué pendant les obsèques, et d'autres encore une collusion entre politiciens envieux et narcotrafiquants. Comme l'a écrit Leonardo Sciascia, dans tous les assassinats politiques – et celui de Kennedy est à cet égard paradigmatique –, les théories du complot n'ont plus de fin, parce que nul ne se fie aux enquêtes menées par le pouvoir. Cet homicide m'a en définitive passionné et, en 2000, je me suis lancé dans ma propre enquête, secondé par le journaliste Guillermo Osorno, avec l'idée d'écrire un scénario. Notre conclusion n'a pas semblé palpitante aux producteurs : s'il n'y a aucune preuve de complot, c'est parce que quelques hommes de pouvoir ont fait en sorte que personne ne les découvre (en 2011 est sorti un film qui accusait de manière plus explicite tous les suspects : Salinas, Camacho, les politiciens jaloux et les narcotrafiquants). Quand Valadés a démissionné de sa charge de procureur général en mai 1994, j'ai fait de même et, quelques mois plus tard, j'ai aussi quitté l'Institut de recherches juridiques et renoncé à poursuivre mes études de droit. Je me suis inscrit en maîtrise de lettres à l'UNAM et consacré au roman. Bien que le soulèvement zapatiste et l'assassinat de Colosio m'aient détourné définitivement de la politique, ou du moins de l'aspiration à une vie dans la politique, la fascination pour les dessous du pouvoir – qu'ils soient de nature publique ou privée, liés à un président ou à un révolutionnaire, aux membres d'une famille ou à des amants – ne m'a jamais quitté et elle continue d'être un thème fondamental de mes livres, y compris celui-ci. La violence engendrée par cette insurrection et cet assassinat – auquel allait bientôt succéder celui de José Francisco Ruiz Massieu, l'ex-beau-frère de Salinas et l'un des principaux stratèges du PRI – provoqua une poussée conservatrice parmi les électeurs qui porta à la

présidence Ernesto Zedillo. Mais le régime était mortellement atteint, comme le comprit très bien le nouveau chef d'État qui, six ans plus tard, força l'appareil du PRI à reconnaître la victoire de Vicente Fox, candidat du PAN, le Parti d'action nationale, social-chrétien. Ce fut ainsi que s'amorça notre passage mouvementé à la démocratie. Je crois que le Mexique contemporain n'a pas connu de moment aussi chargé d'espoirs qu'en l'an 2000 : nous avons été nombreux à célébrer moins la victoire de l'opposition que la perspective de voir notre pays s'engager enfin dans la voie d'une réforme intégrale. Mais les espérances qu'avait fait naître l'élection de Fox, qui s'était entouré d'intellectuels et de personnalités respectées de divers partis, furent vite éclipsées. Les attentats de 2001 contre les Tours jumelles et le Pentagone enterrèrent le projet de réforme migratoire, l'une des principales orientations de la politique internationale du nouveau gouvernement, et il devint assez rapidement clair que, même sans tenir compte de ses bévues, Fox n'avait pas la carrure suffisante pour transformer les vieilles structures du pays, d'autant que le PRI s'acharnait à faire capoter toutes ses initiatives. Au bout de six ans, le Mexique démocratique se distinguait à peine du Mexique autoritaire qui l'avait précédé ; hormis quelques discrètes avancées en matière de liberté d'expression, de transparence et de droits de l'homme, le système avait conservé ses travers et ses inégalités. La plus grave erreur de Fox a été de s'obstiner à vouloir faire tomber Andrés Manuel López Obrador, candidat du PRD – Parti de la Révolution démocratique – alors maire de la ville de Mexico, que l'on donnait pour son successeur à la présidence. Les élections de 2006, qui se déroulèrent dans une atmosphère tendue, furent marquées par les « interventions illégales » de Fox – achats de voix et de propagande, pour l'essentiel – et la charge des chefs d'entreprise et d'autres secteurs conservateurs contre « le candidat de la gauche », que l'on présenta inlassablement comme l'émule d'Hugo Chávez et « un danger pour le Mexique ». Résultat : ce suffrage a été le plus contestable que le pays ait connu depuis 1988. L'autorité électorale a concédé la victoire à Felipe Calderón Hinojosa par moins de cent mille voix à son avantage, dans un pays qui comptait alors environ cent millions d'habitants. López Obrador a refusé de reconnaître sa défaite et, après avoir paralysé la ville de Mexico, s'est déclaré en rébellion contre les institutions en les envoyant explicitement au diable. L'obstination de

ces deux hommes politiques depuis lors à couteaux tirés a conduit le pays au plus grand désastre de son histoire récente, parce que dans un contexte de tension extrême Calderón a pris la décision de déclarer sans avertissement la guerre aux narcotrafiquants. À la fin de son mandat, l'échec était total : le prix des drogues aux États-Unis avait à peine augmenté, et on pouvait encore se les procurer n'importe où, alors que le Mexique était socialement et moralement dévasté. En 2012, le PAN n'avait plus aucune chance de remporter les élections et la partie s'est jouée entre Peña Nieto et López Obrador. Les résultats ont de nouveau été contestés, mais cette fois l'écart entre les deux candidats était de plusieurs millions de voix. Au cours de ses premiers mois d'exercice, Peña Nieto tourna le dos à la politique obstinée de Calderón dans sa guerre contre les trafiquants de drogue, cessa de se référer jour après jour à la violence et de monter en épingle les arrestations des barons (même s'il réussit à faire appréhender le plus recherché d'entre eux, leader du cartel de Sinaloa, Joaquín Guzmán Loera, dit « El Chapo Guzmán », qui n'allait pas tarder à s'évader de sa prison « de haute sécurité » avant d'être rattrapé au bout de six mois de cavale), et il passa un accord politique avec la gauche et avec la droite pour faire approuver diverses réformes dans les secteurs de l'éducation, de l'énergie et de la fiscalité. Même si elles ne se révélèrent pas aussi ambitieuses qu'on l'avait annoncé – et engendrèrent d'inévitables résistances –, les mesures prises n'en modifièrent pas moins l'état d'âme du pays, qui parut prendre une orientation plus prometteuse ; pendant ce temps, la presse internationale saluait « The Mexican Moment », succès comparable à celui qu'avait remporté Salinas en signant le traité de libre-échange avec les États-Unis et le Canada. C'est au milieu de cette euphorie que survinrent les événements d'Iguala. Ayotzinapa mit en évidence que la corruption, l'impunité et l'iniquité étaient toujours en vigueur au Mexique. Et si les principaux responsables accusés de ces morts et de ces disparitions furent des policiers d'Iguala et de Cocula, les soupçons sur la possible participation de la police fédérale et de l'armée n'ont toujours pas été écartés. La superbe avec laquelle le procureur général a tout d'abord déclaré à la presse qu'il en avait marre : « ya me cansé » – formule depuis devenue le leitmotiv des protestations –, puis a annoncé que la « vérité historique » avait été établie sans éclaircir les points obscurs de son compte rendu, a fait perdre au régime le peu

de crédibilité qui lui restait. Au moment où j'écris ces lignes, le pays est encore prostré : les citoyens se défient de leur classe politique, qu'ils savent tout autant vénale que factieuse ; la violence est en recrudescence dans les États de Guerrero, Michoacán, Oaxaca et Tamaulipas ; la corruption des autorités municipales, des gouverneurs et des fonctionnaires est désormais plus grotesque que jamais ; l'économie est aussi fragilisée que la morale publique, et l'avenir aussi sombre qu'il l'était en 1994. Gauche ou droite ? Il est curieux qu'au ^{xxi}^e siècle nous divisions encore l'éventail politique en prenant pour modèle les deux côtés de notre corps, et même si cette division remonte en fait à la disposition des sièges de cérémonie occupés pendant les états généraux de la Révolution française, ces deux catégories sont devenues inséparables des fonctions réelles et symboliques de nos mains. Les statistiques indiquent que la population mondiale compte environ douze pour cent de gauchers. Mon ami Ignacio Padilla, romancier, nouvelliste et essayiste, se voulait le paladin de cette minorité ; dans son livre pour enfants *Todos los osos son zurdos* (*Tous les ours sont gauchers*) qui était une sorte de manifeste, il soutenait que tous ses semblables et lui-même étaient forcés de vivre dans un monde qui n'était pas conçu pour eux (depuis, le 13 août a été déclaré Journée internationale des Gauchers) – et, en effet, la plupart de nos machines et de nos ustensiles, des ciseaux aux automobiles, ne sont facilement disponibles que pour les droitiers. Alors que les termes « droite » et « droit » sont favorablement connotés et leur sens lié à la rectitude morale et à la conformité à la loi, le mot « gauche » est associé à ce qui est de travers, inégal, embarrassé, et à ce qui est déformé, faussé, comme le révèle le verbe « gauchir ». Être droitier équivaut à être habile, tandis que l'on doute des capacités du gaucher, estimé maladroit ou bizarre (parmi les œuvres écrites pour les gauchers, on compte celles que Paul Wittgenstein – manchot depuis la Grande Guerre, frère de Ludwig, le philosophe – commanda à Ravel, Prokofiev, Strauss et Britten). Dans notre espace politique actuel, on répète à loisir que la division entre droite et gauche n'a plus aucun sens dans le monde capitaliste postmoderne. Cette position qui consiste à présenter une réponse toute faite à un problème relève d'une occultation caractéristique de la droite, parce que si la ligne de démarcation entre les deux bords opposés de l'éventail politique est devenue un peu floue, surtout depuis l'imposition d'un seul et unique

modèle économique à la suite de l'effondrement du bloc communiste en 1991, leurs divergences demeurent palpables. Par-delà les multiples avatars de l'une et de l'autre, la droite se distingue par sa préférence pour la liberté plutôt que pour l'égalité, sa défiance vis-à-vis de l'État, sa relation privilégiée avec les entrepreneurs et les élites, sa défense de la famille traditionnelle et son attachement à la religion et aux Églises ; la gauche par sa lutte pour l'égalité plutôt que pour la seule liberté, sa recherche d'une intervention rationnelle de l'État dans l'économie, son lien avec les travailleurs et les syndicats, sa défense d'une laïcité qui considère les religions comme de simples croyances individuelles, et sa revendication de la diversité. Les nouveaux courants comme la troisième voie britannique ou la soumission des socialistes aux marchés ont brouillé les idées fondamentales de la gauche – alors que les proclamations de la droite sont restées indemnes – sans pour autant que leurs visions du monde cessent d'être opposées, et mieux vaudrait que cette divergence soit plus marquée : nous vivons dans des sociétés amplement dominées par la droite, soumises à ses valeurs et à ses préjugés, ses obsessions et ses craintes (tendance que la grande récession de 2007-2008 n'a pu inverser). Or, des années cinquante aux années quatre-vingt du siècle passé, la Guerre froide a produit quelques-unes des sociétés les plus libres et égalitaires qui aient jamais existé : le bien-être matériel en Europe occidentale, aux États-Unis, au Canada, en Australie ou en Nouvelle-Zélande, nations capitalistes qui, n'ignorant pas les promesses du communisme, ont trouvé un équilibre fragile entre liberté et égalité. L'implosion du bloc soviétique en 1991 leur a arraché le miroir dans lequel elles se contemplaient et leurs dirigeants, poussés par le triomphalisme de Reagan, de Thatcher et les consignes de l'École de Chicago – fondées sur la modélisation mathématique de la vie sociale et son impérialisme théorique et méthodologique –, ont renoncé à ces acquis, convaincus que l'État est la source de tous les maux. Dès lors, les néolibéraux ou néoconservateurs – le fait qu'on leur donne un nom ou l'autre dit bien l'importance de leur coalition –, soutenus par ceux qui se disent simplement libéraux, et que l'on appelle « libéraux de droite » (opposés aux « libéraux de gauche » parmi lesquels j'ai voulu me compter), se sont efforcés de démanteler tout ce qui assurait un certain bien-être matériel et de déréguler les marchés comme s'ils remplissaient une mission divine. Le communisme s'était soldé par

une catastrophe : en soixante-dix ans, il avait causé des millions de victimes et privé de liberté des nations entières ; mais son échec, dû au fait d'avoir accordé à Léviathan la capacité de contrôler tous les aspects de la vie des individus, n'impliquait pas que faire tout le contraire – arracher à l'État toute incidence sur le développement économique, social et culturel – aurait un effet salubre. C'est l'inverse qui s'est produit. Les sociétés qui s'étaient distinguées par leur heureuse combinaison de liberté et d'égalité sont devenues plus inégalitaires, et les inégalités qui affligeaient le reste des nations, entre autres celles d'Amérique latine, ont été portées à l'extrême. Le plus grand triomphe de la nouvelle idéologie a été de nous convaincre que les idéologies sont désormais du passé et que nous sommes entrés dans une ère de consensus dominée par les techniciens et plus par les politiciens. La « fin de l'histoire » proclamée par Francis Fukuyama – qui ne devait pas tarder à se repentir d'avoir lancé cette *boutade** – est désormais l'hymne de sa victoire. Si l'on suivait ses recettes à la lettre, si l'on se récitait ses programmes comme on dit ses prières, le monde accéderait à une ère de prospérité sans précédent. Libérés de leurs jugs, les marchés, toujours beaucoup plus intelligents que les simples mortels, répartiraient les richesses entre tous les milieux sociaux, y compris les plus défavorisés. L'emblème figurant sur l'écu d'armes des vainqueurs de la Guerre froide n'était autre qu'une main, ou plutôt l'empreinte d'une main, la « main invisible » d'Adam Smith, qui signifie que la recherche par chacun de son intérêt personnel concourt à l'intérêt général. En réalité, l'économiste écossais n'a employé cette formule que deux fois, la première dans sa *Théorie des sentiments moraux* (1759), puis dans *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776), et ni dans un cas ni dans l'autre elle n'a la portée qu'on lui accorde aujourd'hui. De son postulat central – l'idée que la gloutonnerie des riches puisse être profitable aux pauvres, d'ailleurs déjà présente dans *La Fable des abeilles* de Bernard Mandeville (1714 pour le Volume I, et 1729 pour le Volume II) – est issue la formulation moderne que Milton Friedman, le principal idéologue de la révolution néoconservatrice ou néolibérale, a portée à l'extrême dans *Capitalisme et liberté*, de 1962, entre autres ouvrages. Selon ce principe, l'intérêt personnel bénéficie à l'ensemble de la société, étant donné que, si l'on permet aux industriels de décider en toute liberté de ce qu'ils veulent produire et aux consommateurs de

choisir en toute liberté les produits qu'ils veulent acquérir, la « main invisible » du marché déterminera une distribution et un prix qui se révéleront les plus avantageux pour tous. Cette idée devait par la suite inspirer à Eugene Fama, dans l'article *Efficient Capital Markets : A Review of Theory and Empirical Work* de 1970, son hypothèse des marchés efficients : le prix d'une action sera toujours juste, puisqu'il reflète toute l'information publiquement disponible, et étayer sa conviction que l'État, en intervenant dans l'économie, perturbe gravement ce processus et agit contre la liberté individuelle. Vite convertie en amulette par les politiciens, les investisseurs et les spéculateurs, la « main invisible » a justifié la dérégulation financière des années quatre-vingt-dix, qui atteignit son apogée avec l'abrogation par Bill Clinton de la loi Glass-Steagall, qui, instaurée en 1933 à la suite du krach de 1929, empêchait les banques commerciales d'agir comme des banques d'investissement, et a toléré l'absence de normes pour les produits financiers de dernière génération, deux décisions qui devaient déclencher la crise économique. Appliquées comme si elles étaient infaillibles, les directives du Consensus de Washington (1989) données par la Banque mondiale, le Fonds monétaire international et soutenues par le département du Trésor américain conduisirent à de sévères plans de redressement, à des privatisations massives des biens de l'État, au démantèlement des services publics – incluant l'éducation et la santé – et à une libéralisation de l'économie qui laissa nos sociétés à la merci de quelques chefs d'entreprise et spéculateurs. Sous l'effet de l'insécurité et de la peur qui s'ensuivirent, on ne tarda pas à assister à la renaissance du nationalisme et de la religion, accompagnés de leurs sous-produits : l'intolérance et la xénophobie. Tout au long de ce processus, la gauche s'est montrée incapable de proposer d'autres choix, quand elle n'a pas adopté les mesures économiques des néoconservateurs sans s'aviser que, ce faisant, elle courait au suicide. Incapable de recouvrer son crédit après la chute du mur de Berlin, elle a été pratiquement écartée du processus de décision dans les pays développés, et seuls ses versants populistes ou autoritaires ont pu conquérir de nouveaux terrains en Amérique latine (qu'ils ont depuis commencé à perdre). Pendant ce temps, les responsables de la crise financière, c'est-à-dire les hommes politiques de droite et de cette gauche droitisante qui ont dérégulé les marchés et favorisé l'explosion de la bulle immobilière, ont été chargés de

liquider ce qu'il restait de la gauche, en particulier dans les pays européens. Après la chute de Lehman Brothers en 2008 et le renflouement subséquent de centaines de banques et institutions financières avec des fonds publics – ce qui a été le plus gigantesque transfert de capitaux de la classe moyenne aux grands financiers que l'histoire ait connu –, on a annoncé une réforme des finances internationales. Huit ans plus tard, nous pouvons constater la vacuité de ces promesses : aux États-Unis, le président Obama n'a pu obtenir qu'une timide régulation, et le reste du monde a dû se contenter d'en ramasser les miettes. Ce qui est plus grave, c'est que personne n'a eu de comptes à rendre pour ce vertigineux désastre financier et économique. Hormis quelques fraudeurs de peu d'envergure, aucun politicien, aucun spéculateur ou régulateur n'a été poursuivi, sanctionné, conduit devant les tribunaux ou en prison. Les élites ont regagné leurs privilèges pendant que les services sociaux creusent leurs déficits. Après l'effondrement du communisme, on a exigé de la gauche démocratique une remise en question claironnante, et sa réputation n'en a pas moins été réduite en cendres ; en revanche, nul n'exige aujourd'hui de la droite – et des libéraux qui l'ont pilotée – une autocritique comparable. Mais, je le répète, le pire est encore que l'idéologie néoconservatrice ou néolibérale, sous son apparence de bon sens, d'égoïsme héroïque ou d'individualisme poussé à l'extrême, s'est infiltrée dans toutes nos activités et nous a complètement cernés : nous nous débattons dans ses sables mouvants. Ses valeurs et ses craintes sont présentes dans le discours des grands moyens de communication, dans le cinéma hollywoodien et dans la culture de masse, celle du courant dominant ; elles le sont aussi dans les discours des hommes et des femmes politiques de droite, d'extrême droite, de centre droit, des nationalistes, des libéraux et de la gauche droitisante ; dans l'attitude apolitique qui consiste à ne pas vouloir s'en mêler et surtout à ne pas se faire entendre et, enfin, dans une vie sociale où la solidarité et la recherche de l'équité ont cessé d'être un des principaux objectifs de l'activité politique et du débat public. Si je dois choisir entre une position et l'autre, je me déclare de gauche. Mon père, en revanche, a toujours choisi la droite. Je crois que c'était sa façon de s'opposer au système du « parti révolutionnaire institutionnel » et à la société dans laquelle il lui a été donné de vivre. Des gens comme Albert Camus ou Octavio Paz ont adopté une attitude

similaire. Le combat en solitaire de mon père, qui lui a valu tant de reproches et d'inimitiés, n'avait pas pour principal ennemi la gauche, mais l'obédience intellectuelle de son temps. Dans un monde dominé par un communisme dogmatique occupé à occulter les crimes du stalinisme, il a osé exprimer son désaccord, comme le firent ces deux grandes figures de la littérature. Peu importe que l'on considère à présent de tels hommes comme des gens de droite et qu'on les range parmi les libéraux : c'étaient des rebelles qui ne se sont pas laissés intimider par les préjugés de leur époque. Pour leur rendre hommage, je crois que nous ne pouvons agir autrement qu'en nous opposant à l'idéologie qui nous juggle, ce nouveau dogme qui, fondé sur le préalable que la démocratie et le libre-échange suffisent à résoudre tous nos problèmes, refuse de prendre en considération les millions de gens qu'il plonge dans la détresse. Conserver l'esprit protestataire que mon père m'a inculqué quand je n'étais qu'un enfant est la seule façon que j'ai trouvée de pouvoir encore lui serrer la main.

1.

Je capte le signe d'une main, et je vois / Qu'en mon désir une liberté se déploie, / Mais qui passe et s'annule.

Jorge Cuesta, *Sonnets*, suivi de *Chant à un dieu minéral*, trad. Annick Allaigre-Duny, Éditions Fédérop, Gardonne, 2003.

2.

Penguin Books Limited, coll. « Viking Penguin », Londres, 2013.

LEÇON 4

LE CŒUR, OU DES PASSIONS

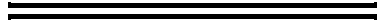
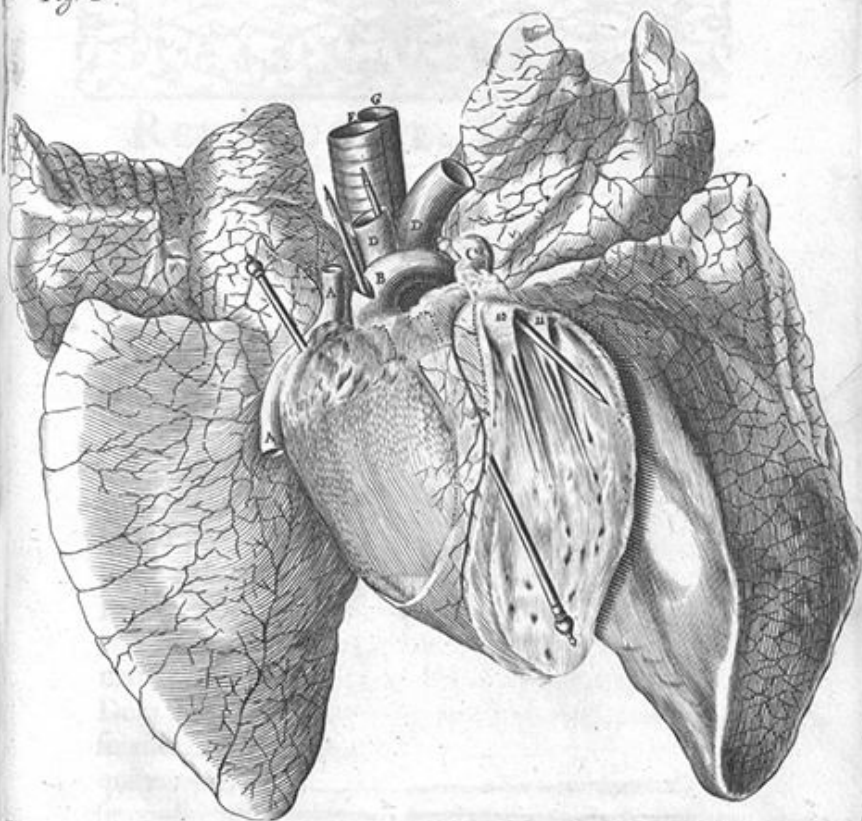


Fig. 1.



Avena cara B arteria pulmonaria C vena pulmonaria
 D aorta E larynx arteria siue larynx F pulmō G gula seu
 esophagus
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 ii sūnt valvula cordis

René Descartes, *L'Homme* (1664).

*Or poserai per sempre,
Stanco mio cor. Però l'inganno estremo
Ch'eterno io mi credei. Bien sento,
In noi di cari inganni.
Non che la speme, il desiderio è spento.
Posa per sempre. Assai
Palpitasti. Non val cosa nessuna
I moti tuoi, né di sospiri è degna
La terra. Amaro e nioa
La vita, altro mai nulla ; e fango è il mondo.
T'acqueta omai. Dispera
L'ultima volta. Al gener nostro il fato
Non donò che il morire. Omai disprezza
Te, la natura, il brutto
Poter che, ascoso, a comun danno impera,
E l'infinita vanità del tutto.*

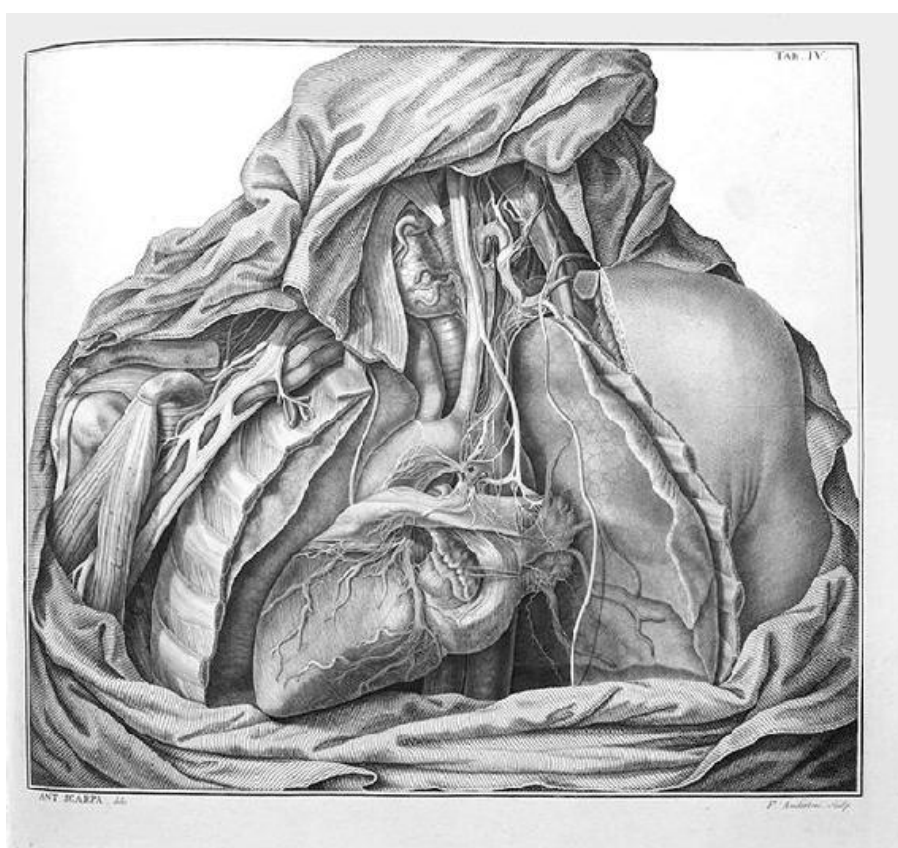
GIACOMO LEOPARDI, *A sè stesso*¹

Mon père avait bon cœur, dans les deux sens de la phrase : il n'a jamais eu la moindre affection cardiaque – principale cause de mortalité dans nos sociétés contemporaines – et s'est toujours montré bon et compatissant envers ses semblables. Il a même porté à l'extrême ce trait de caractère et en a fait une sorte de fixation : il lui fallait coûte que coûte protéger ceux qu'il aimait et veiller sur eux comme sur tous ceux auxquels il s'intéressait ou dont il se sentait responsable. Son bonheur, il ne manqua aucune occasion de le dire, était d'avoir pu conjuguer sa passion de la chirurgie et l'amour de sa famille. Il a consacré à la première toutes ses forces jusqu'au jour où, comme je l'ai raconté, ses doigts ont perdu leur agilité et avec elle la précision des gestes dont il tirait fierté, ce qui l'a contraint à se démettre. Mon frère et moi avons eu droit à toute son affection, il s'est

efforcé de nous éduquer de son mieux et nous a inculqué quelques règles morales rigoureuses – ou, plus exactement, de claires et nettes règles de conduite – en vue de faire de nous des « hommes de bien ». Pour y réussir, il s’est servi des ressources d’une tyrannie bienveillante et d’un despotisme éclairé : il ne nous a jamais battus et ne nous a que très rarement engueulés – il détestait la violence exercée sur les enfants et les gens sans défense –, mais il disposait d’autres méthodes pour nous pousser à adhérer à l’idée qu’il se faisait du monde. L’amour et l’ordre formaient pour lui une couple indissociable : parce qu’il nous aimait, il sentait qu’il était de son devoir de nous guider et de nous imposer son système de valeurs. Il ne lui serait jamais venu à l’esprit que la vie de famille puisse se dérouler autrement. Avec ma mère, il suivait le même modèle de comportement, et s’il ne pouvait pas faire son éducation – bien qu’il l’eût désiré, j’en suis sûr – il s’efforçait de la cadrer et de la guider pour l’empêcher de s’écarter de ses paramètres. C’est vraisemblablement pourquoi tous trois, qui étions les sujets de son empire d’amour, nous partagions l’impression de vivre dans un système dictatorial face auquel nous n’avions d’autre recours que de nous rebeller, et nos rébellions pouvaient être quasi négligeables, comme celles de ma mère, ou plus radicales, comme celle de mon frère, dont le caractère lui interdit d’accepter dès ses quinze ans des règles qu’il jugeait intolérables. À mi-chemin, il y a mon intime dissentiment, cette révolte craintive qui me portait à douter des dogmes paternels sans me permettre de revendiquer une conduite personnelle. C’est à cause de ces antécédents que l’amour a toujours été pour moi un paradis et une prison : qui vous aime – et plus encore si cet amour est inconditionnel – s’arroge le droit de restreindre votre liberté à la mesure de la protection qu’il vous accorde, des encouragements qu’il vous prodigue et des sentiments qu’il a pour vous. Dans toute relation amoureuse se devinent deux volontés opposées qui cherchent autant à s’unir qu’à se distinguer, à atteindre ensemble un but commun – immémoriale aspiration à confondre deux âmes en une – qu’à se déchirer avec une violence comparable à celle exercée sur les siamois quand on les sépare au bistouri. Nous admettons l’idée que le *véritable* amour – celui qui unit parents et enfants, ou les amants – est aussi irrationnel qu’impérieux : n’importe quel tiers y est considéré comme un obstacle à écarter ou à éliminer. Je t’aime donc tu m’appartiens. Je t’aime donc je te surveille

de près et je te dis comment tu dois te comporter, je t'aime donc je te subjugue. On dirait que l'amour, cet ensemble d'émotions et de pratiques sur la nature duquel je me penche à présent, implique une vénération de l'autre, ou que cette passion évanescence que nous poursuivons sans relâche et qui nous transporte est à la fois une camisole de force et une fenêtre ouverte sur les aspects les plus sombres et les plus lumineux de notre personnalité. Le cœur a toujours été, métaphoriquement ou littéralement, un mystère auquel on ne peut renoncer. À la différence des organes moins illustres et plus discrets, comme le cerveau, il suffit, pour prendre conscience de son activité, d'une minute de silence, et aussitôt son bruit de pompe régulier n'arrête plus de se faire entendre. Remémorons-nous *Le Cœur révélateur* d'Edgar Allan Poe, dont le titre en anglais est plus précis : *The Tell-Tale Heart* ; le cœur qui raconte une histoire, ou le cœur qui révèle et se révèle : après avoir assassiné un vieillard dont l'œil malade le tourmente, le narrateur avoue son crime, persuadé que les battements du cœur de sa victime démembrée et cachée sous le plancher vont le dénoncer. « *Oh, mi corazón se vuelve delator, traicionándome por descuido*² », chantait Gustavo Cerati dans la chanson de Soda Stereo qui portait le même titre : *Corazón delator*. Cet organe a quelque chose de musical et de mécanique ; tout au long de l'histoire, il a inspiré bien des comparaisons : clepsydre, valve à eau, horloge au tic-tac angoissant, microprocesseur... Pour Hippocrate, le corps était régi par trois organes supérieurs : le cerveau, le cœur et le foie, et le deuxième, placé au milieu du thorax, en était le centre. Pour Galien, le cœur était « le foyer et la source de chaleur innée qui gouverne l'animal », et ses élèves sont allés plus loin, en considérant cet organe comme responsable de notre capacité de réflexion, alors que le foie, plus volumineux et plus facile à localiser, a été pour eux le générateur du sang. Des siècles devaient s'écouler avant que l'on démontre que le cœur n'est le réceptacle ni des pensées ni des émotions – même si nous aimons encore le croire et nous dire que l'amour que nous ressentons vient de cette machine faite de tissus musculaires. Quand nous voulons convaincre l'autre que nous disons la vérité, ou exprimer l'ardeur de notre passion, ou la profondeur de notre dépit, nous portons une ou deux mains à notre poitrine et employons des expressions comme : « Je te parle à cœur ouvert » ; « Je vais t'ouvrir mon cœur » ; « Je suis de tout cœur avec toi »... jusqu'à la

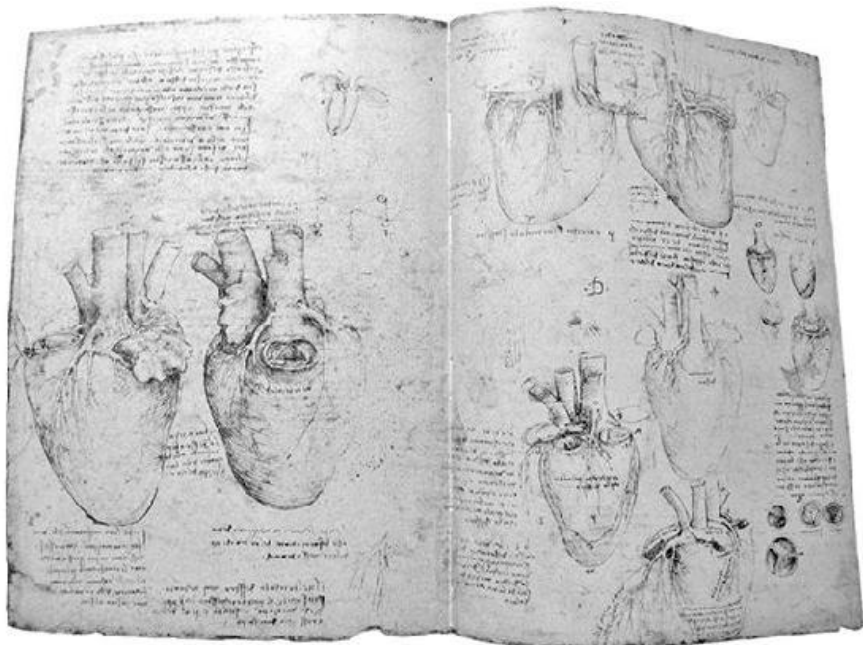
plus frappante : « Tu m’as brisé le cœur. » Le cœur peut s’atrophier ou s’arrêter – souvent paralysé par le cholestérol –, mais certainement pas se fendre, ni s’ouvrir comme des bras, des battants de porte ou de fenêtre, encore qu’il faille bien admettre avec Oscar Wilde que « les cœurs sont faits pour être brisés ». L’image du Sacré-Cœur de Jésus, conçue pendant la Contre-Réforme pour montrer l’intensité de l’amour et de la souffrance du Christ, le montre vêtu d’une tunique blanche et tenant à la hauteur de sa poitrine une reproduction assez exacte de cet organe, du point de vue anatomique, bien qu’il soit couronné de flammes et non de veines et d’artères, comme si le Sauveur venait de se l’arracher. Habitué à dévorer le cœur tout frais de leurs ennemis pour s’arroger leur pouvoir ou leur esprit, les Aztèques et autres peuples d’Amérique latine n’ont pas tardé à s’approprier cette image. Dans son étude de la légende médiévale du « cœur mangé », Isabel de Riquer retrace le cheminement de ce mythe des temps médiévaux à nos jours. Dans la version originale, *Lodous cossire*, le jeune chevalier Guillaume de Cabestaing est amoureux de la tendre Saurimanda, épouse de Raymond de Château-Roussillon, son suzerain qui, en apprenant qu’il est trompé, fait assassiner son rival (ou le poignarde pendant une chasse, selon les versions), lui arrache le cœur, le fait servir cuisiné à sa femme, à laquelle il demande après le repas si elle sait ce qu’elle vient de manger. Elle lui répond que le plat était délicieux, et Raymond lui révèle alors que c’était le cœur de son amant. De toute sa hauteur, son épouse lui dit : « Monsieur, vous m’avez donné un mets si exquis que jamais plus je n’en mangerai d’autre », et elle s’élance dans le vide d’une fenêtre du palais.



Antonio Scarpa, *Tabulae neurologicae, ad illustrandam historiam anatomicam
cardiacorum nervorum* (1794).

Dans une série de superbes photographies, Gabriel Orozco présente une de ses performances : tout d'abord, l'artiste presse une masse d'argile rouge entre ses mains, qu'il ferme ensuite et place serrées comme des valves devant sa poitrine nue, puis, quand il les rouvre, entre elles apparaît un cœur de glaise dont la dimension, la couleur et la forme sont semblables à celles d'un cœur véritable. Avec son côté visqueux et sa couleur rouge de bifteck dans lequel s'insère tout un ensemble de tubulures, drainage de veines et d'artères dont plusieurs assez grosses, comme l'aorte ou la veine cave, l'apparence de cet organe peut paraître si malsaine qu'il n'est pas étonnant que sa représentation graphique ait évolué jusqu'à le synthétiser en un triangle aseptique inversé au sommet bivalve que l'on trouve sur les cartes à jouer françaises ou les cartes de vœux de la Saint-Valentin, et

plus récemment en innombrables « émoticônes » sur les messageries électroniques ou les réseaux sociaux (y compris sur Twitter, depuis quelque temps). Certains soutiennent que ce symbole aurait son origine dans la feuille de vigne, d'autres dans la feuille de trèfle, d'autres encore qu'il serait lié au triangle inversé, représentation stylisée du pubis et de la sexualité féminine. Pour ce qui est de son anatomie, il a la forme d'un cône inversé situé dans la cage thoracique entre la cinquième et la huitième vertèbre, pèse chez l'adulte entre 250 et 350 grammes – comme une pomme, grosso modo –, et avec sa hauteur moyenne de 12 centimètres sur 8 de large et 6 d'épaisseur, il ressemble assez à un poing serré. Il est divisé en quatre cavités que séparent des parois ou cloisons, les deux supérieures étant appelées oreillettes et les inférieures ventricules. Il est protégé par une membrane dure, résistante, le péricarde, qui a incité les Anciens à croire que le cœur ne pouvait être brûlé (comme celui de Shelley, qui fut épargné par les flammes du bûcher de son incinération « à l'antique » sur la plage de Viareggio). C'est de lui que dépend le fonctionnement d'un organisme autrement plus volumineux, et c'est peut-être la raison pour laquelle on ne parvint pas, dans l'Antiquité, à en percer le mystère. Si les premières dissections de cet organe peuvent avoir été réalisées par Galien et ses disciples, c'est à Léonard que l'on doit la première description précise de sa structure, issue des autopsies qu'il effectua sur des dépouilles humaines et porcines. D'après l'artiste, « le cœur est un instrument admirable, conçu par le Maître suprême, plus puissant que tous les autres muscles », et si quelque chose le distingue « c'est qu'il ne s'arrête jamais, sauf pour l'éternité ». Captivé par l'hydraulique, Léonard aurait sans doute découvert la circulation du sang s'il n'avait été trop influencé par les théories anatomiques de son temps, toujours à l'ombre de Galien, mais il a pourtant décrit avec précision la systole et la diastole et les a liées aux contractions et aux dilatations des ventricules et des oreillettes, mais en continuant de croire que le cœur était irrigué par le sang provenant du foie, en ces termes : « Le cœur est le noyau d'où pousse l'arbre des veines, lesquelles ont leurs racines dans les veines méseraïques, qui disposent du sang obtenu dans le foie... »



Léonard de Vinci, *Études du cœur* (1513).

Un autre Italien, Andrea Cesalpino, ou André Césalpin, montre que le sang ne vient pas du foie, et Michel Servet, médecin français d'origine espagnole converti au protestantisme, accusé de blasphème et brûlé vif par les disciples genevois de Calvin, découvre « la petite circulation » entre le cœur et les poumons, c'est-à-dire l'oxygénation du sang. Ces précurseurs ont ouvert la voie à William Harvey, qui a découvert les lois de la circulation sanguine. Né à Folkestone le 1^{er} avril 1578, il fit ses premières études à Cambridge, puis se rendit à l'université de Padoue, où il fut l'élève de Jérôme Fabrice d'Aquapendente à la chaire d'anatomie, et diplômé en 1602. De retour en Angleterre, il deviendra professeur d'anatomie et de chirurgie au Royal College of Physicians et médecin de Jacques I^{er} et de Charles I^{er} d'Angleterre. Sa réputation repose sur son livre *Exercitatio Anatomica de Motu Cordis et Sanguinis in Animalibus* (*Exercice anatomique sur le mouvement du cœur et du sang chez les animaux*), publié en 1628. Dans la première partie, il décrit l'anatomie et la physiologie du cœur, dans la seconde, il émet l'idée que le sang circule dans le corps en un circuit ininterrompu, du cœur aux artères, des artères aux divers tissus

du corps, avant de retourner au cœur par les veines. Au terme de diverses observations effectuées sur des animaux et sur des humains, il démontre que le cœur se contracte pendant la systole afin de pousser le sang dans les artères, et que, lors de cette contraction, il se déplace vers l'avant jusqu'à toucher la cage thoracique, ce qui explique pourquoi le pouls est synchronisé aux contractions. Comme l'écrit Sherwin B. Nuland dans *Doctors : The Biography of Medicine*, dès 1616 Harvey avait abordé l'argument essentiel dans la première partie de son *De Motu Cordis* : pendant que le cœur se relâche entre les pulsations, il se remplit du sang qui afflue de la périphérie du corps par les veines caves du côté droit et par les veines pulmonaires du côté gauche, et quand les oreillettes pleines inondent les ventricules, ceux-ci commencent à se contracter pour, comme l'écrit Harvey, « réveiller le cœur somnolent ». À la contraction des oreillettes succède celle des ventricules, le droit expulse le sang par l'artère pulmonaire vers les poumons, et le gauche, simultanément, vers l'aorte et le reste du corps. Dans la seconde partie de son livre, Harvey recourt pour la première fois à une méthode quantitative et détermine la quantité de sang chassée par chaque ventricule en une heure pour démontrer qu'il ne pourrait être produit par le foie à partir des aliments comme l'avait toujours voulu le dogme issu de Galien, mais devait seulement provenir des veines par un processus centripète inverse de celui qui conduit le sang dans les tissus. Il le note ainsi dans les conclusions de son traité :

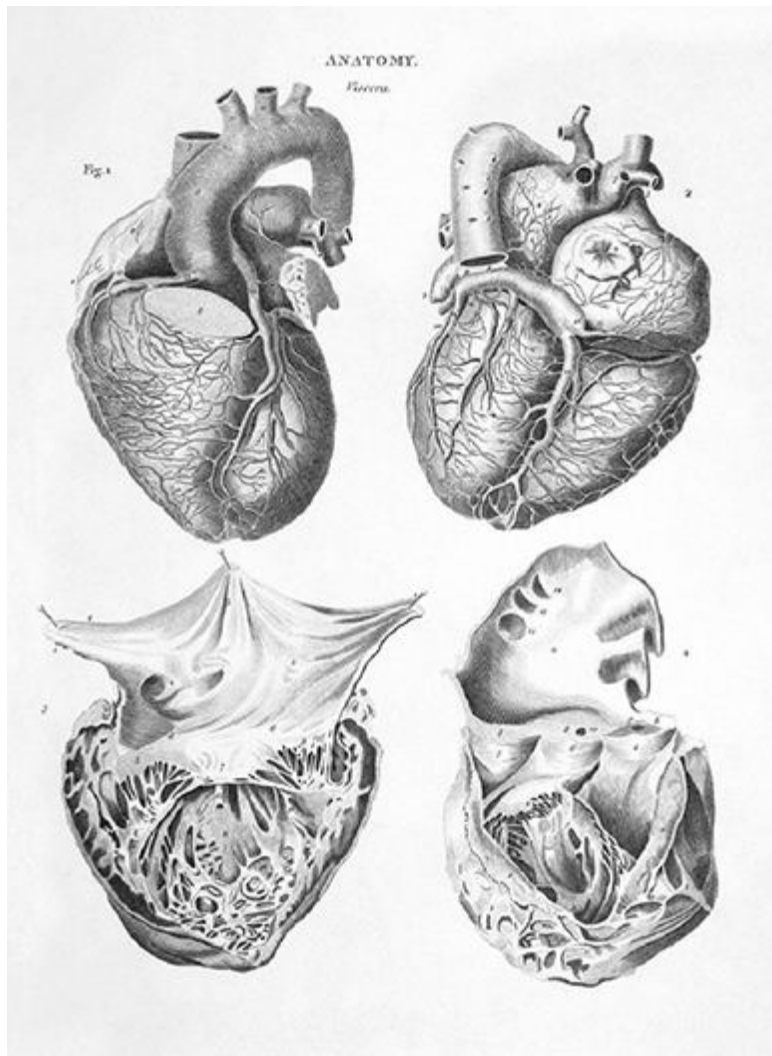
Les raisonnements et les démonstrations expérimentales ont confirmé que le sang passe par les poumons et le cœur, qu'il est chassé par les contractions des ventricules, que, de là, il est lancé dans tout le corps, qu'il pénètre dans les porosités des tissus et des veines, qu'il s'écoule ensuite par les veines de la circonférence au centre et des petites veines dans les grandes, qu'enfin il arrive à la veine cave et à l'oreillette droite du cœur. Il passe ainsi une très grande masse de sang, et dans les artères où il descend, et dans les veines où il remonte, beaucoup trop pour que les aliments puissent y suffire, beaucoup plus que la nutrition ne l'exigerait. Il faut donc nécessairement conclure que chez les animaux le sang est animé d'un mouvement circulaire qui l'emporte dans une agitation perpétuelle, et que

c'est là le rôle, c'est là la fonction du cœur dont la contraction est la cause unique de tous ces mouvements³.

Ce petit paragraphe a suffi à révolutionner la science moderne. Grâce à Harvey, les vieilles théories sur le *pneuma* ou la « chaleur innée » ont été reléguées dans l'histoire du vocabulaire médical. Il a également supputé l'existence de « pores » destinés à fermer le circuit sanguin, les capillaires que Marcello Malpighi devait découvrir plus tard à l'aide du microscope et décrire dans ses *Observations anatomiques du poumon*, en 1661. À la différence de la *Fabrica* de Vésale, *De Motu Cordis* est un mince volume de soixante-douze pages in-quarto, mais son influence est considérable. Si le premier marque la naissance de l'anatomie moderne, le second marque celle de la physiologie : il a permis d'établir que le cœur n'est pas le réceptacle de l'esprit, ni de l'âme, ni le siège de notre intelligence, ni le lieu où naissent les émotions – et conséquemment l'amour –, ce qui ne lui a nullement ôté la place centrale qu'il occupe dans notre corps et dans notre imagination. Ce petit moteur dont la fragilité est évidente demeure, entre tous nos viscères, celui qui nous est le plus cher. De nos jours, nous le maltraitons énormément avec nos nourritures frelatées riches en graisses saturées et le stress qui plonge dans la fièvre nos vies quotidiennes. Lassé de nos habitudes barbares, le cœur se met en grève, et renâcle à accomplir son travail. Alors, il ne reste plus qu'à le remplacer par un autre, par une procédure-spectacle qui focalise les peurs et les aspirations de notre époque. Les images de Christiaan Barnard ôtant le cœur d'un cadavre ou d'un quasi-cadavre pour le plonger ensuite dans la cage thoracique d'un autre être humain nous sidèrent et nous terrifient encore, comme si ce geste était un défi lancé au Créateur et faisait de nous tous des émules du docteur Frankenstein. Bien que le premier patient du médecin sud-africain, atteint de septicémie, n'ait pu survivre que douze jours, Barnard ne s'est pas avoué vaincu et a aussitôt déclaré : « Il vaut infiniment mieux transplanter un cœur que l'ensevelir pour qu'il soit dévoré par les vers. » Maylis de Kerangal a écrit un roman sur une transplantation, *Réparer les vivants*, qui suit l'itinéraire du cœur d'un jeune surfeur mort dans un accident de van jusqu'à sa greffe dans la poitrine d'un patient. Dans un épisode de *La Cinquième Dimension* intitulé « Le cœur a ses raisons », on entend au début du film une voix off dire : « Un homme.

Un cœur. Un événement anodin. Découvrez Tom Bennett, qui accepte un nouvel organe, acheté comme on achète ceci ou cela, et qui pourrait vous montrer que les frontières de la Cinquième Dimension disparaissent quand les miracles deviennent quotidiens. » Bennett est un chef d'entreprise qui, après s'être offert une transplantation cardiaque, croit pouvoir continuer à vivre comme si de rien n'était, mais manifeste vite de graves troubles de la personnalité. Ses inquiétudes le conduisent jusqu'à une cafétéria de la Route 17, où il s'éprend d'une serveuse. Tous deux ne tardent pas à découvrir que le cœur que Tom a reçu était celui de Jamie Adler, l'amoureux de la jeune femme mort quelques semaines plus tôt dans un accident de la route. Tom, qui ne peut s'empêcher de retourner à la cafétéria, finit par montrer à la serveuse qu'il sait tout de ses goûts, et la conclusion s'impose : la transplantation a donné à Bennett bien autre chose que quelques années de vie de plus. La voix off conclut : « Un philosophe a écrit un jour : le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. Peut-être était-il conscient de cette vérité à sa naissance, ou peut-être qu'à l'instar de M. Tom Bennett, il ne l'a découverte que grâce à la cinquième dimension. » Le philosophe en question n'était autre que Blaise Pascal ; janséniste, gravement malade, il a préféré, dans son désir de préserver sa foi, renoncer à la rationalité et prendre la défense de la source de déraison qui bat dans notre cage thoracique. Cet attachement me rappelle le désir d'avoir un cœur du bûcheron en fer-blanc du *Magicien d'Oz* : pourtant doté de toutes les caractéristiques d'un humain – l'intelligence, la curiosité, le sens de l'humour... –, il va suivre Dorothée à seule fin de rencontrer le magicien qui pourrait lui en donner un. Nous admettons aussi facilement que les émotions viennent du cœur parce que la peur, la colère et l'amour s'y font effectivement sentir, produisent des changements nettement perceptibles de notre rythme cardiaque. En termes biologiques, les émotions sont des états mentaux correspondant à certains changements engendrés par notre corps auxquels nous donnons le nom de « sentiments », et dont le principal objectif est de déclencher une réaction en réponse à un environnement donné. Pour atteindre le but pour lequel ils ont été créés – survivre et se développer jusqu'à pouvoir procréer – les êtres vivants doivent savoir quand et comment chercher de nouvelles sources d'énergie afin de résister à la fragilisation engendrée par la peur, se protéger, affronter l'agresseur,

reconnaître et subjuguier ses partenaires. En première instance, le cerveau reçoit des sens un signal d'alerte que les scientifiques ont appelé « stimulus émotionnellement compétent ». Ce peut être une image, un son – un tigre qui approche, un cri de panique, la silhouette de la personne aimée ou le timbre de sa voix – ou bien une sensation purement physique – la faim, la soif, la douleur, l'orgasme – qui déclenchent une précipitation de neurotransmetteurs dans le cerveau. Quand ces substances atteignent diverses zones neuronales, le cerveau envoie les directives nécessaires aux muscles pour que ceux-ci agissent en conséquence. C'est alors – a posteriori – que se manifestent les émotions, quand, après avoir *ressenti* la panique, nous l'avons associée au concept de panique – et ce bien avant de l'avoir formulé, de l'avoir appelé « panique » ; de la même manière, c'est seulement après avoir *ressenti* l'amour ou la haine que dans notre cerveau surgit l'état mental associé à l'amour ou à la haine – et que nous donnons ensuite leur nom à ces expériences. Le pauvre cœur n'a rien à voir dans ce processus. Mais, comme les émotions *primaires* naissent dans les zones les plus anciennes du cerveau – le thalamus, le cervelet, le système limbique – et non pas dans le cortex, elles nous paraissent irrationnelles et incontrôlables, et nous ne les associons pas à nos décisions conscientes, mais aux zones les plus fondamentales et caractérisées du corps : le cœur, le foie, les parties génitales. Platon voyait juste quand il exigeait que l'aurige de la raison maîtrise les chevaux emballés des émotions, qui s'imposent et nous dépassent, ces coursiers fougueux qui nous poussent aux actes les plus héroïques ou désespérés, nous consomment de l'intérieur. Il faudrait être capable de calmer le jeu – mettre les émotions d'un côté, la raison de l'autre – et ne pas perdre de vue que dans notre cerveau hybride les idées ont le pouvoir des substances chimiques qui l'irriguent et des signaux électriques qui le parcourent. Toutefois, l'amour, la haine, la joie, la peine, le dégoût ou la honte ne dépendent pas seulement de la quantité d'ocytocine, d'adrénaline, de dopamine, de noradrénaline, de sérotonine, d'endorphine ou d'un autre neurotransmetteur, mais aussi des idées que nous nous sommes faites de telle ou telle de ces émotions. Même si certains jusqu'au-boutistes aimeraient bien trouver dans le réductionnisme neurochimique les clefs de toutes nos passions, nous ne pourrions jamais comprendre l'amour ou la mélancolie à partir de ce seul substrat chimique.



T. Milton, *Le Cœur humain* (1814).

C'est pourquoi il est nécessaire de déterminer l'influence qu'exerce notre histoire personnelle et culturelle : c'est de là que viennent les nuances diverses qui caractérisent l'amour, la haine, la honte ou le chagrin de chaque individu, de chaque région du monde, de chaque époque, et c'est ce qui peut expliquer, par exemple, que si l'amour est une émotion commune à tous les individus de notre espèce, « l'amour passion » peut être considéré comme une invention des troubadours du Moyen Âge, ainsi que le soutient Denis de Rougemont dans *L'Amour et l'Occident*. Chacune des variétés de l'expérience amoureuse,

telles que les ont décortiquées écrivains et poètes (Octavio Paz dans son essai *La Flamme double*, ou Roland Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux*, ou les poètes mexicains Jaime Sabines et José Emilio Pacheco dans leurs textes mémorables), s'érige sur son substrat culturel propre, qui recouvre une pulsion universelle. *Universelle ?* D'autres physiologies pourraient fort bien engendrer des émotions qui nous sont inconnues : rien ne permet de supposer qu'un extraterrestre puisse être rongé par des chagrins pareils aux nôtres. Peut-être est-ce là la raison pour laquelle les Occidentaux, ou ceux qui ont été élevés dans la tradition occidentale, sont les seuls à considérer l'amour comme une *passion*, une émotion exacerbée qui, comme le révèle le double sens du terme, implique aussi bien l'absolu bonheur que la souffrance portée à son comble. *Croce e delizia, delizia al cor* (Calvaire et joie, joie au cœur), chante Alfredo Germont à Violetta Valéry dans *La Traviata*. Je ne vais pas m'attarder ici sur la nature double de l'amour passion, des voix bien plus autorisées que la mienne l'ont déjà fait, ni sur son caractère exclusif, mais plutôt sur un autre aspect de l'amour, disons autoritaire ou dictatorial, que j'associe à mon père. Je le souligne de nouveau : ce qui le poussait à nous surveiller, à nous jager, à nous guider, c'était la tendresse qu'il éprouvait pour nous. Il semble que dans les sociétés occidentales réputées permissives comme l'Allemagne ou les pays nordiques l'amour soit moins lié à l'autorité que dans le monde latin, mais il pourrait s'agir là d'un préjugé (les Allemands ou les Norvégiens sont-ils vraiment des amants plus *froids* ?). Dans nos pays réputés « chauds », l'amour et la surveillance, l'amour et la violence seraient plus étroitement unis. Les statistiques révélant que la violence familiale est particulièrement élevée en Amérique latine et en Espagne tendraient à le prouver. Dans le film espagnol d'Icíar Bollaín *Te doy mis ojos – Ne dis rien –*, la protagoniste n'ose pas quitter son mari qui la bat, certaine que la violence qu'il lui inflige est la preuve de l'amour qu'il a pour elle, ce que synthétise au Mexique la terrible expression : « Bats-moi mais ne me quitte pas. » Autre exemple extrême : en juillet 2014, divers médias relatèrent une spectaculaire intervention policière dans le centre de Zamora, une des villes les plus prospères de l'État conflictuel du Michoacán, à l'ouest de Mexico. Les forces de l'ordre fédérales et régionales ont cerné le refuge appelé *La Gran Familia*, dirigé par Rosa Verduzco, et libéré les 425 pupilles qui y étaient enfermés. Les habitants de Zamora

connaissaient l'activité de « Mamá Rosa », mais cette descente de police a permis au reste du pays d'apprendre quelque chose de son histoire ou plutôt de ses histoires. Pour de nombreuses personnes, Rosa Verduzco, célibataire proche de l'Église et appartenant à l'une des plus riches familles du Michoacán, était presque une sainte, une femme qui avait renoncé à ses richesses, suivi l'exemple de saint François, sinon du Christ, et s'était consacrée pendant plus de quarante ans à recueillir des milliers d'enfants des rues pour les faire entrer dans son orphelinat – dans *sa famille* – afin de les pourvoir d'une bonne éducation ; sans elle, beaucoup d'entre eux auraient fini délinquants ou drogués. Pour d'autres, en revanche, les révélations de la police faisaient de Mamá Rosa une sorcière, une vieille femme narcissique et tyrannique qui avait adopté des centaines d'enfants pour leur infliger d'innombrables avanies, et qu'elle gardait entassés et pour ainsi dire réduits en esclavage au vu et au su de toute la ville, milieu majoritairement conservateur indifférent à leur sort. Au cours des semaines suivantes, les deux points de vue opposés conduisirent à des affrontements publics, suivis d'échauffourées particulièrement violentes entre ceux qui soutenaient l'intervention de la police et ajoutaient foi aux témoignages des pensionnaires révélateurs d'abus de toutes sortes, d'exactions et de mauvais traitements épouvantables, ce que confirmait de façon flagrante les monticules d'ordures, le désordre et la saleté découverts dans tout le refuge, et ceux qui donnaient pour certain que l'intervention des forces de l'ordre était due à un conflit d'intérêts politiques – il s'agissait de détourner l'attention de la ratification par l'Assemblée de la réforme énergétique controversée présentée par le président Peña Nieto – et qui soutenaient que, si Mamá Rosa avait pu se rendre coupable de négligence et commettre des erreurs, elle n'en était pas moins victime d'une cabale qui ternissait des années de dévouement à des enfants dont nul ne se souciait. Parmi les principaux défenseurs de Mamá Rosa se distinguait un groupe d'intellectuels avec à leur tête Enrique Krauze et Jean Meyer, tous deux proches dans leur jeunesse du défunt historien Luis González y González, fondateur du Colegio de Michoacán et ami intime de Mamá Rosa. Au même moment, la télévision montrait une vieille femme véhémante, aux cheveux raides avec des mèches blanches, aux petits yeux noirs très vifs, à la peau tannée par le soleil, vêtue presque comme une religieuse, avec des manières et un langage

de charretier. Une femme qui, selon ses alliés et défenseurs, avait dû s'endurcir pour prendre en charge tant d'enfants qui n'étaient pas les siens. Entre le sensationnalisme de certains médias prêts à la clouer au pilori et la défense acharnée de ses admirateurs – qui inclut une manifestation conduite par Krauze, Meyer et plusieurs membres du cénacle de la revue *Letras libres*, mais aussi un article démesuré du Prix Nobel Jean-Marie Le Clézio, ancien chercheur au Colegio de Michoacán et ami de don Luis González –, peu à peu, la vérité se fit jour. Rosa Verduzco s'était lancée dans sa mission de recueillir les enfants des rues en 1947. Peu après, ses parents lui avaient donné les moyens nécessaires à l'achat d'un terrain de 2 500 mètres carrés dans le centre de Zamora, ainsi que divers immeubles à la périphérie de la ville pour lui permettre de financer son orphelinat. En 1973, *La Gran Familia* fut reconnue établissement d'intérêt public, commença à recevoir des fonds publics et privés, et dut dès lors exercer des fonctions dont l'État aurait normalement dû s'acquitter. Mamá Rosa adopta alors un comportement plutôt incompréhensible : non contente de recueillir des enfants, de leur dispenser un enseignement dans les écoles – l'une primaire et l'autre secondaire – qui furent adjointes à l'orphelinat, ou de leur donner accès à l'école de musique et à l'orchestre du refuge – initiatives fort louables –, elle n'eut de trêve de les avoir adoptés légalement en leur imposant son patronyme. *La Gran Familia* devint véritablement une grande famille comptant d'innombrables enfants auxquels elle avait donné son nom, de sorte que la sainte, qui avait renoncé à être mère, disposait d'une descendance biblique. Proche de nombreux entrepreneurs, dignitaires religieux, politiciens et intellectuels, Mamá Rosa devint un pilier de la communauté, ce qui dans la Zamora de ces années-là revêtait la plus haute importance : elle était l'héroïne que les familles riches voulaient aider, et à qui ces mêmes familles remettaient discrètement leurs enfants nés hors mariage. Grâce à l'appui d'hommes d'affaires et d'hommes politiques – pendant les deux sexennats où le PAN fut au pouvoir, elle reçut plus de subsides que jamais, en particulier de Marta Sahagún, l'épouse du président Fox, originaire de Zamora –, *La Gran Familia* obtint tous les permis officiels nécessaires et s'agrandit, jusqu'à recevoir des centaines d'enfants. Nul n'osa mettre en question les méthodes de Rosa Verduzco, ni sa main de fer avec les petits délinquants et les enfants rebelles, ni son insistance à les adopter. Nul

ne s'inquiéta non plus que ce grand personnage oblige les parents à signer devant notaire des documents par lesquels ils renonçaient définitivement à tout droit sur leurs enfants, y compris à celui de venir les voir, ou que les pensionnaires soient contraints à demeurer dans l'orphelinat même quand ils avaient atteint la majorité légale – toutes choses considérées comme des excentricités insignifiantes, quand on tenait compte de son dévouement, son altruisme sans pareils et, surtout, l'extraordinaire envergure de son *amour*, que Mamá Rosa ne manquait jamais de mettre en avant. La situation dans le refuge commença à se dégrader quand aux enfants des rues abandonnés vinrent s'ajouter des délinquants qui, à ses yeux, nécessitaient un traitement et une surveillance plus sévères. Alors, la fondatrice de l'institution recourut aux services d'assistants et de gardiens, pour la plupart choisis parmi les grandets de sa famille, et il ne fallut pas longtemps à ces gardiens, farauds de se voir revêtus d'une autorité sans limites, pour commencer à en abuser (comme cela s'était produit lors de l'expérience mise en œuvre à la prison de Stanford par Philip Zimbardo en 1971, où un tiers des gardiens avaient fait preuve de comportements sadiques) : ils instaurèrent un régime tyrannique que Mamá Rosa, toujours plus débordée, toléra, puis encouragea. Quand la police fit irruption dans le refuge, l'utopie de Mamá Rosa n'était plus qu'un cauchemar. La vieille femme restait dans des espèces de limbes, étrangère aux avanies et aux abus, à la crasse et à l'asservissement, aux sévices et à la promiscuité extrême, pendant que ses employés gouvernaient la « grande famille » selon un système reposant sur toutes sortes d'abus sexuels, de violences physiques, d'insultes et d'humiliations. Tout l'amour logé dans le cœur de Mamá Rosa n'aurait pu mettre un terme, à ce stade, à la déchéance de l'orphelinat. Les photographies qui y furent alors prises, les témoignages qu'on y recueillit sont irréfutables : grabats immondes, barreaux de prison plus que de refuge, vaches, porcs et poules mêlés à des centaines de garçons et de filles en haillons, puanteur, pourritures et matières fécales partout, et, devant tout ça, l'écran de fumée des écoles et de l'orchestre, qui servaient d'emblème et de paravent au sombre orphelinat. La véhémence viscérale de certains défenseurs de Mamá Rosa ne laisse pas de surprendre : comme n'importe quel autre dictateur, cette femme est charismatique, animée des meilleures intentions, et son engagement social joint à une immense foi

religieuse – combinaison toujours funeste – repose sur une vision doublée d'une volonté de fer impropre à tolérer un manquement à ses ordres. Toute critique de sa personne ou de ses méthodes ne pouvait qu'être inspirée par la jalousie ou la mauvaise foi. Et ce fut sur cette dernière idée que ses avocats construisirent leur plaidoirie, alléguant que Mamá Rosa n'était pas plus méchante qu'une autre et relativisant ses erreurs et ses échecs en considération de la grandeur de son « rêve ». Dans un entretien avec León Krauze – le seul qu'elle accorda alors –, elle n'hésita pas à reconnaître qu'elle frappait les enfants, refusait de les rendre à leurs parents, ou interdisait à ceux-ci de venir les voir, et elle reconnut ne pouvoir admettre que ceux qui avaient atteint la majorité civile la quittent. Hormis l'intervieweur, qui ne put manquer de percevoir la duplicité du discours de Mamá Rosa, ses autres défenseurs refusèrent d'entendre les aveux de leur amie. Nul ne met en doute la responsabilité de l'État – et de notre système politique – dans l'ascension et la chute de *La Gran Familia* et de sa directrice : les autorités sont coupables d'avoir failli à leur devoir de protéger ces enfants et ces adolescents. Mais cela n'efface pas pour autant la faute de cette femme qui, comme tant de petits et de grands tyrans, fit beaucoup de mal en voulant faire le bien. Il est devenu immoral d'exiger des bilans de son œuvre : on vous oppose que des milliers d'enfants ont été sauvés grâce à Mamá Rosa, comme si cela suffisait à justifier que d'autres aient été outragés, privés et de leur liberté et de leurs droits dans son « refuge ». Ce qu'il y a de pire dans cette histoire, c'est sa fin : l'autorité judiciaire céda aux pressions, Mamá Rosa fut déclarée irresponsable, elle quitta le tribunal libre et blanchie, alors même que, comme le montre l'entretien avec León Krauze, elle jouissait de toutes ses facultés. Entre-temps, les enfants ont été dirigés vers d'autres orphelinats, sans qu'aucune politique en leur faveur soit adoptée. En définitive, ceux qui ne comptèrent guère, dans cette affaire, ce furent ces garçonnetts et ces fillettes, ces adolescents et adolescentes, prisonniers de *La Gran Familia*, qui sont retombés dans l'oubli. Tout cela à cause de cet amour obsessionnel et autoritaire qui est un reflet si fidèle de notre système politique et de notre mode de vie, incarné par le personnage de Rosa Verduzco, mélange de la Vierge de Guadalupe et de la Llorona, fantôme du folklore latino-américain, âme en peine d'une femme qui perdit ou tua ses enfants, qu'elle cherche en vain pour l'éternité. Rares sont ceux qui

mettent en doute l'amour qu'elle disait éprouver pour cette multitude d'enfants et d'adolescents recueillis et adoptés au cours de ces décennies, mais l'une des manifestations les plus expressives de cet amour, sinon son prolongement direct, n'en reste pas moins la sévérité, les punitions censées faire un jour de ces gamins, de ces jeunes, « des gens comme il faut ». Qu'en est-il vraiment ? Jusqu'où celui qui aime – le père, la mère, l'amant – est-il prêt à admettre que l'autre soit justement différent de lui, et pas un simple prolongement de son sentiment ou de son désir ? Comment naît-elle, cette obsession amoureuse qui nous porte à croire que l'aimé dépend de nous – et nous de lui –, que lui seul ou elle seule nous donne un sens et que nous devons en faire une partie de nous-mêmes, en lui refusant toute autonomie ? Il ne faut pas chercher ailleurs pourquoi on voit dans l'amour absolu une manie, de la folie. C'est *l'amour fou** des trouvères du Moyen Âge. L'amoureux, qui a perdu la raison, ne peut se détacher de l'objet de sa passion, il est son prisonnier conquis, investi, subjugué, comme s'il était victime d'une maladie, attaqué par un *virus*. On vit sans attaches et, tout à coup, quelque chose nous pousse irrésistiblement vers une autre personne, comme si nous étions frappés de démence subite. Si la naissance de l'amour est si puissante, si sublime et si lourde de menaces, c'est justement parce qu'elle est incontrôlable : notre raison ne peut pas grand-chose contre les raisons que le cœur connaît. L'image mentale de l'objet de notre amour inonde notre cerveau d'une charge de neurotransmetteurs qui le forcent à se centrer sur elle pendant des semaines ou des mois, un instant ou une éternité, selon notre nature. La stratégie de l'évolution est à l'œuvre, nous offre nos chances de prolonger la vie de nos gènes en les combinant à ceux de l'autre, mais, comme nous allons le voir, nous restons libres de les saisir ou pas. Cette fixation est le plus souvent, en même temps qu'une promesse de plaisir, une source d'angoisse. Penser à l'objet aimé nous remplit d'un bonheur irrésistible, d'un vif désir de vivre et de vivre une éternité auprès de lui, pour, l'instant suivant, en nous avisant qu'il pourrait nous quitter, nous trahir, nous tromper, ou simplement vivre sans nous, nous plonger dans un désespoir profond. Toujours du point de vue de la stratégie de l'évolution, la jalousie serait la manifestation de l'angoisse de le perdre, un renfort biologique venu à la rescousse pour nous aider à affronter l'irréversible. Heureusement ou malheureusement, la

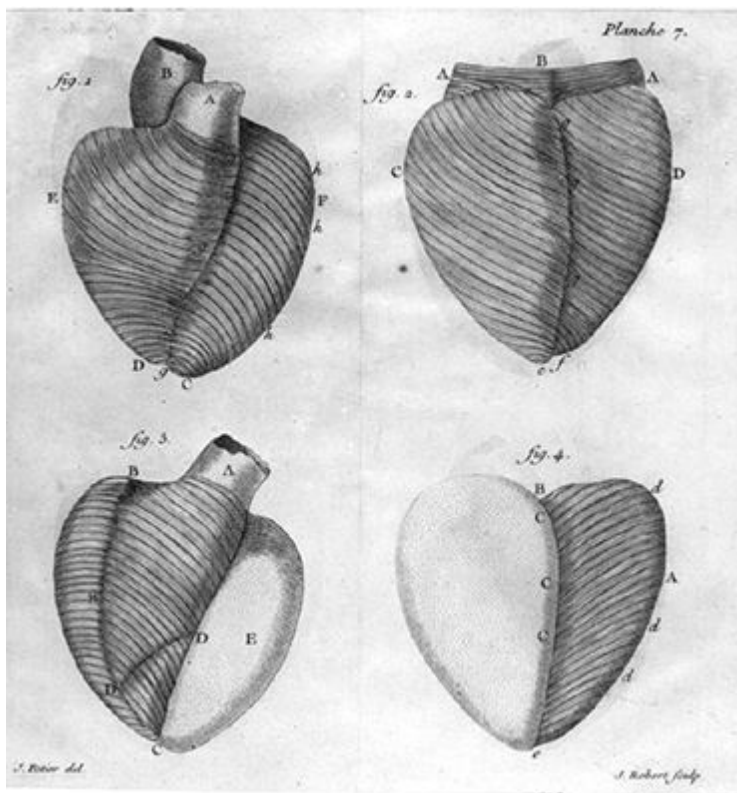
frénésie dure peu, sinon dans les romans sentimentaux. La brusque décharge chimique ne peut se prolonger indéfiniment, et l'ignorance des autres, de tout ce qui n'est pas elle ou lui, qui nous porte à croire que l'objet de notre passion est unique et irremplaçable, s'étiole et se dissipe au bout de quelques semaines ou de quelques mois. L'impératif biologique, tout autant que son défaut ou son rejet, nous pousse à chercher de nouveaux partenaires pour que nos gènes se multiplient ou pour le seul plaisir, et, une fois satisfaits, nous en trouvons un autre, et un autre encore, selon la volonté de ces mêmes gènes égoïstes et inconstants, ou pour la dénier. Car il convient d'ajouter que, afin d'apaiser notre conscience, notre cerveau hybride ne se contente pas d'obéir aux impératifs génétiques, mais qu'il adopte aussi, et peut-être avec plus de conviction, les modèles culturels qui nous environnent et les spécificités de notre désir d'aimer. Au Mexique, par exemple, où l'on est quotidiennement bombardé de fictions qui glorifient l'amour passion – celles d'une éducation sentimentale modelée par les comédies sentimentales d'Hollywood et les séries latino-américaines –, on est aussi le plus souvent en quête d'un amour éternel et sans fissures. À quelques détails près, dans la plupart des sociétés, l'état amoureux est ainsi artificiellement prolongé et, au lieu de quelques semaines ou de quelques mois de ravissement réciproque, nous nous accrochons à une fin heureuse, qui nous promet de goûter au bonheur jusqu'à nos derniers jours, et nous finissons de la sorte par souffrir plus encore quand l'illusion se dissipe. Amour et douleur vont main dans la main, pas seulement parce que notre partenaire nous fait souffrir, mais parce que, quand on aime, on fait sienne la douleur de l'autre. La faute en revient à ces structures cérébrales évoquées plus haut, les neurones miroirs, grâce auxquels nous sommes capables de nous mettre à la place d'autrui. Leur fonctionnement, que j'ai tenté de résumer dans mon essai *Leer la mente*, est fascinant : créés pour deviner ce que vont être les comportements de nos semblables afin de nous permettre de réagir de façon adéquate, ils nous offrent la possibilité d'imiter intérieurement leurs mouvements et d'éprouver ce faisant pendant un instant ce qu'ils ressentent. Pendant un instant, notre *moi* se fond avec le *moi* de l'autre : n'est-ce pas là précisément l'aspiration fondamentale de l'amour ? Sans doute, mais quand viennent s'ajouter à ce mécanisme les dérèglements chimiques et idéologiques du désir amoureux, entre autres, et surtout le blocage de

l'empathie vis-à-vis de tous ceux qui ne sont pas l'objet aimé, celui-ci devient notre unique miroir, le seul cadre dans lequel nous nous contemplons. Sans toi, je ne suis pas. Et tu ne peux être sans moi. Nous sommes condamnés à n'être que cet unique autre. Comment pourrions-nous nous résigner à le perdre, surtout si une tierce personne menace de nous l'arracher ? Le mythe de Narcisse le disait déjà, quoique ce ne soit pas dans l'eau claire d'une source que nous contemplons véritablement notre reflet, mais dans cet autre soi-même que nous nous reconnaissons, nous aimons et nous adorons. L'amour, du moins l'amour fou, est loin d'être altruiste. Si nous aimons l'autre, c'est parce qu'il nous ressemble à tel point – croyons-nous – qu'il vaut d'être embrassé, choyé, retenu. Mais ce même Narcisse finit par se perdre dans son reflet, ceux qui aiment sans limites, avec cette passion et cet égoïsme incontrôlables, finissent par se perdre et par perdre l'autre. Bien qu'il soit le plus souvent vain de conseiller à l'ami rongé par le dépit amoureux de reprendre ses esprits, face à cette démente du cœur, on ne peut pourtant guère que se confier au pouvoir de la raison susceptible d'arriver à combiner la nature passionnelle de l'amour et la recherche du bonheur de l'autre. L'identification ainsi jugulée, moins extrême et incontrôlable, devrait alors nous permettre de distinguer notre *moi* de celui de l'autre, ce qui nous satisfait personnellement de ce qui comble notre partenaire et, à partir de là, de respecter sagement les intérêts de l'un et de l'autre. Celle ou celui que nous aimons cesserait d'être un prolongement de nous-mêmes, ne serait plus considéré comme notre possession et deviendrait un *moi* dans lequel nous regarder non pour nous y reconnaître et nous adorer nous-mêmes, mais pour découvrir ce qui fait vraiment d'elle ou de lui un autre. Je puis être en toi et toi en moi, mais seulement si je cherche à comprendre les raisons toujours obscures de ta conduite, si j'accepte et respecte le caractère personnel de tes émotions, tes espoirs, tes plaisirs, tes peurs et tes silences. Tâche peu simple, et seul espoir que le temps et l'habitude n'érodent pas notre entente d'amants. C'est l'amour entre cœur et cerveau.

L'empathie a beau être un mécanisme naturel qui nous permet de percevoir ce que l'autre ressent, il nous arrive de l'ignorer ou de la faire voler en éclats intentionnellement. Le racisme, la discrimination, la misogynie, l'homophobie, la haine et l'horreur des autres dérivent de préjugés qui outrent et défigurent les différences qui nous

distinguent. Mais qu'il est donc difficile de ne pas succomber aux idées que l'on nous a « mises dans la tête », et qui nous font nous estimer meilleurs que les autres, et surtout supérieurs à eux ! Ce sont véritablement là des tares qui devraient nous conduire à renforcer notre empathie – ou un autre sentiment, devenu rare de nos jours, la miséricorde, du latin *misereo*, « avoir pitié », et *cor*, *cordis*, « cœur », cette faculté qui nous permet de compatir à la douleur d'autrui. Ressentir la douleur de l'autre devrait être un de nos devoirs quotidiens. Mais la misère qui nous environne revêt tant de formes différentes et nous sommes tellement habitués à la côtoyer que nous préférons l'oublier. Celui dont nous voyons la souffrance, le mendiant qui se lamente près de nous à un coin de rue et réveille en nous la peur, l'angoisse ou la détestation, devient une ombre. Nous faisons *comme si* nous ne le voyions pas. *Comme si* sa présence ne nous concernait nullement et que le malheureux n'existait pas, n'était qu'une entité spectrale. Ce *comme si* sur lequel repose le pouvoir de la fiction peut aussi conduire à toutes sortes de crimes, quand il n'est que négation inconditionnelle de l'autre. Mais peut-on dire qu'il soit désirable d'éprouver en soi la douleur d'autrui ? Le blocage de l'empathie qui nous fait rejeter ou ignorer les malheureux n'est-il pas un bouclier que nous levons pour nous garder de l'angoisse, du coup fatal que menace de nous porter une douleur qui n'est pas la nôtre ? L'indifférence ne serait-elle pas la seule planche de salut au milieu des maux qui pullulent sur cette Terre ? Peut-être en va-t-il ainsi, peut-être devons-nous tanner nos cœurs, les rendre plus durs et plus glissants, ce qui ne devrait tout de même pas nous rendre complètement indifférents aux souffrances de nos semblables. La miséricorde permet au malheur des autres de toucher nos cœurs, de nous bouleverser, et elle nous concerne, bien sûr, mais pas pour que nous souffrions, que nous nous appropriions la douleur de l'autre, pas pour le sauver – comme l'aurait voulu le Christ –, mais pour nous ébranler, nous pousser à agir, à faire tout ce qui est en notre pouvoir en vue de remédier un peu à cette souffrance qui devient, ne serait-ce qu'un instant, la nôtre. Délestons la compassion de toute connotation religieuse, appelons-la solidarité, ce beau mot associé aux communautés médiévales et qui a été tellement discrédité au Mexique par l'usage politique qu'en a fait Carlos Salinas, dont j'ai évoqué plus haut le sexennat, ce mot qui a également été dépouillé de tout prestige

après la chute du socialisme réel. Triste époque que la nôtre, dans laquelle l'individualisme n'est plus tempéré par ce que l'on appelait jadis « la conscience sociale » ; époque « sans cœur ». Avec sa volonté acharnée de défendre la libre entreprise des démons de l'État, le néolibéralisme a voulu éliminer tout élan de solidarité entre nous. Pour aussi gngnngn que cela puisse paraître, je redirai que le cœur est à *gauche*. Mais il se pourrait que je me trompe. La gauche – ou ce à quoi nous continuons de donner ce nom – n'a peut-être plus le cran de s'opposer à l'ordre régnant, à un modèle social dans lequel chacun ne considère que lui, aux maîtres de ce monde qui ne sont pas disposés à tolérer que qui que ce soit vienne troubler leur bien-être. Je l'ai dit, mon père n'a jamais aimé la gauche, il était trop conservateur pour en tolérer les emportements, et trop catholique pour en tolérer la laïcité. En même temps, son christianisme doublé de son caractère altruiste et de sa notable empathie l'a fait adhérer aux plus dignes causes. Que serait un médecin dépourvu de toute miséricorde ? Un médecin sans cœur ? Tous ses patients ont toujours été égaux, à ses yeux. Lui qui pouvait par ailleurs se montrer si méprisant et aristocratique n'a jamais discriminé ceux qui avaient affaire à lui du fait de leur éducation, de leur milieu social, de leur statut, de leur religion ou de leurs croyances. C'est pourquoi il a tenu à travailler exclusivement pour le service public, cette part essentielle de notre système de santé si mal en point, et s'est toujours refusé d'ouvrir un cabinet privé qui aurait été lucratif. C'est aussi pour cette raison qu'il se plaignait tant de l'état général de son hôpital et de son pays, et qu'il appelait de ses vœux un système de santé qui remplirait son devoir de veiller avec une extrême attention aux soins des plus démunis. Mon père sut se mettre à la place de l'autre et consacra sa vie à soulager les douleurs de son prochain. Il avait, je le répète, un grand cœur.



Jean-Baptiste Sénac, *Traité de la structure du cœur* (1749).

1.

Tu vas maintenant trouver le repos / Pour toujours, mon cœur las. Et l'ultime illusion / De me croire éternel est morte. Est morte. Je sens / Que se sont éteints, ainsi que l'espoir, / Les désirs d'illusions qui me furent si chères. / Repose à jamais. Tu battis / Si fort. Rien ne mérite / Tes élans, et la terre n'est pas digne / De soupirs. La vie / N'est qu'amertume, ennui. Rien d'autre. Le monde, boue. / Calme-toi désormais. Désespère / Pour la dernière fois. Notre espèce n'a reçu / Du destin que le don de la mort. Méprise-toi, / Méprise la nature, l'affreux / Pouvoir qui, en secret, ordonne à chaque chose / Sa destruction, et l'infinie, universelle vanité.

Giacomo Leopardi, « À soi-même », in *Chants*, traduit et préfacé par René de Ceccatti, Payot & Rivages, coll. « Rivages poche Petite Bibliothèque », Paris, avril 2011.

2.

« Oh, mon cœur me trahit, il me trahit malgré lui ».

3.

Traité anatomique sur les mouvements du cœur et du sang chez les animaux, trad. Charles Richet, G. Masson éditeur, Paris, 1879.

LEÇON 5

L'ŒIL,
OU DES VIGILANTS





Léonard de Vinci, *Étude de l'œil et des nerfs* (vers 1474), collection de la Bibliothèque royale, château de Windsor.

La pasión de la brasa compasiva

La transparencia es todo lo que queda

El mundo es tu imágenes

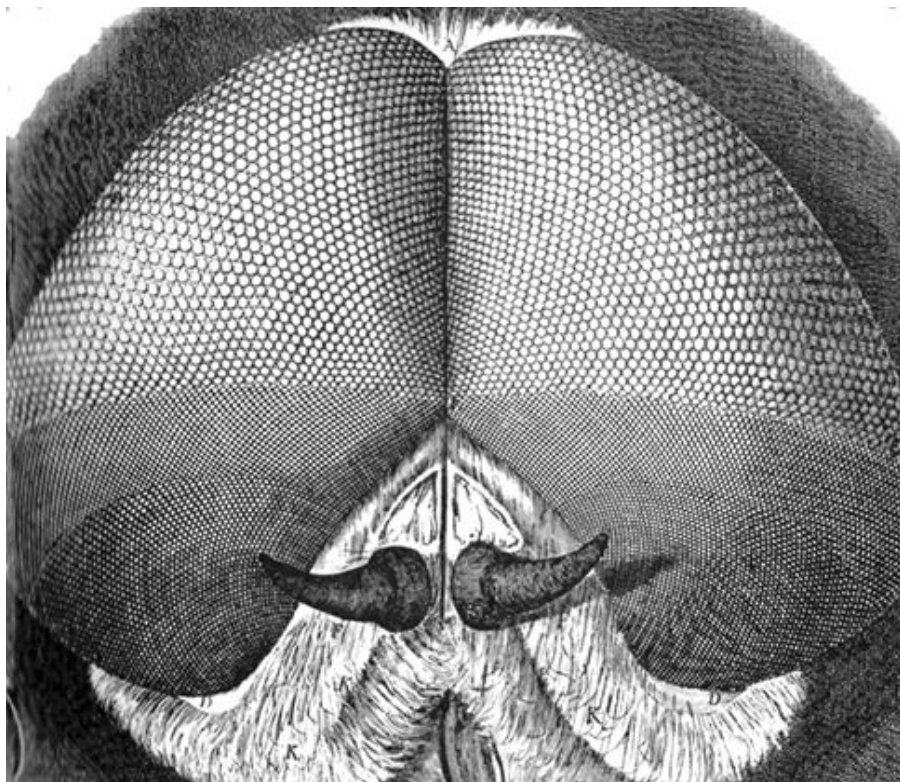
La irrealidad de lo mirado

Da realidad a la mirada

OCTAVIO PAZ, *Blanco*¹

L'œil est si étrange, quand on le regarde avec attention ! Un bulbe blanchâtre, sphérique et brillant, de la consistance la plus désagréable que l'on puisse imaginer – un jeu télévisé me revient à l'esprit, au cours duquel aucun des concurrents n'a pu croquer des yeux de vache crus –, avec à sa surface un cercle, une prouesse de l'évolution, un iris dont les tonalités capricieuses évoquent des planètes, autour de la pupille, ce trou noir qui engloutit tout. Quand, dans mon enfance, je rêvais d'être peintre ou dessinateur, dessiner les yeux me fascinait : yeux très noirs, étranges dans la mer ivoirine de la sclérotique, semblables à des animaux préhistoriques, des insectes ou des céphalopodes, petites bestioles fragiles, et qui peuvent sans doute être facilement blessées : la moindre poussière suffit à les irriter, à les injecter de sang. Leur délicatesse nous angoisse, comme le montre l'épisode le plus perturbateur de l'histoire du cinéma, la séquence d'*Un chien andalou*, de Dalí et Buñuel, où l'on voit un rasoir trancher l'œil d'une femme comme on coupe un œuf dur. Dans la vie réelle, la seule idée de les frotter avec les doigts nous horripile, et la cécité nous semble être une malédiction, même quand il s'agit d'un châtiment divin, comme celui qu'Athéna infligea à Tirésias parce qu'il l'avait vue nue au bain, ou d'une torture moyenâgeuse, quand on arrachait les

yeux à un criminel ou à un ennemi, à l'instar de Basile II, l'empereur byzantin qui, pour venger la mort d'un de ses grands généraux, fit aveugler l'armée bulgare vaincue, en n'épargnant qu'un soldat sur cent, de sorte que les borgnes puissent reconduire les vaincus jusqu'à leur tsar. L'identification du *moi* aux yeux est telle qu'il est impossible à ceux qui voient d'imaginer qu'ils pourraient perdre la vue, comme si, en étant plongés dans le noir, personnes et objets cessaient d'exister. Les yeux nous donnent la sensation d'être nous-mêmes, nous ouvrent à ce qui est extérieur à nous, l'infinie variété des couleurs, des formes et des reliefs, et ils nous rendent conscients que notre *moi* demeure à l'intérieur de notre tête. Cet organe est si précieux que les Grées, Ényo, Pemphrédo et Dino, divinités primordiales vieilles depuis leur naissance, sœurs aînées et gardiennes des Gorgones, n'avaient qu'un œil à elles trois et, entre toutes les créatures mythologiques, le géant Argus aux-cent-yeux était particulièrement redouté. Les Cyclopes, privés de vision périphérique, étaient désavantagés, comme le terrible Polyphème, berné par Ulysse dans *L'Odyssée*. Les scientifiques ne se sont pas encore entendus sur l'origine précise des cellules photosensibles à partir desquelles l'œil a évolué jusqu'aux formes que nous lui connaissons aujourd'hui. Malgré leurs particularités acquises au cours du temps, nos yeux ont des origines communes avec ceux – multiples, fractionnés et monstrueux – des mouches et des moustiques, ou ceux – noir de jais et tendres – des cerfs, ou des félins – perçants et rusés –, ou même ceux des vaches – visqueux et dolents. Nul autre organe ne nous lie à la réalité aussi étroitement : ils sont, nous dit le cliché, « le miroir de l'âme », un miroir dans lequel nous nous contemplons les uns les autres : en eux, nous cherchons à deviner si c'est vraiment le cœur qui parle, si nous sommes trompés, ou aimés ; nous y décelons la complicité ou l'intention meurtrière.



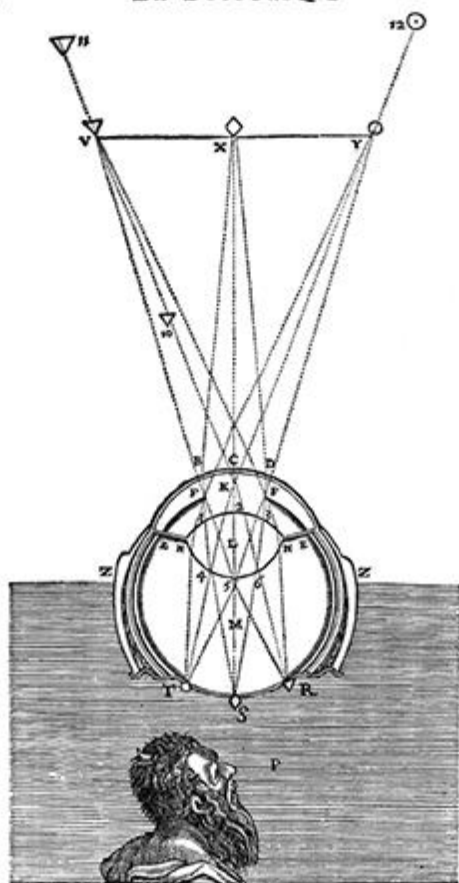
Robert Hooke, *Œil à facettes d'une mouche* (1665).

Une expérience récente montre toutefois que la vue n'est pas exclusivement dépendante des yeux : grâce à un dispositif électronique et informatique de substitution sensorielle capable de transformer une image en microstimuli électriques, un groupe de chercheurs dirigé par Paul Bach-y-Rita a réussi à redonner au soldat Craig Lundberg, aveuglé par l'explosion d'une grenade à Bassora, une sensation spatiale proche de la vue grâce à des terminaux connectés à l'une des parties les plus sensibles du corps : la langue. L'écriture de ces lignes a coïncidé avec un voyage à Aix-en-Provence. Après une demi-heure de marche sous un soleil implacable, ma femme et moi sommes arrivés à l'atelier de Cézanne, espace quadrangulaire d'une cinquantaine de mètres carrés, situé au milieu d'un jardin exubérant « à peu près identique » à ce qu'il était lors de la mort du peintre : surpris par un orage tandis qu'il peignait sur le terrain d'où il avait sa vue favorite sur la montagne Sainte-Victoire, cadre où est officiellement né le cubisme, il tomba dans une sorte de coma, fut

ramené chez lui trempé et décéda quelques jours plus tard – fin assez semblable à celle de notre poète Ramón López Velarde, victime lui aussi d'un refroidissement qui eut rapidement raison de lui. Fasciné par la lumière méridionale et ses jeux au gré des heures et des saisons, Paul Cézanne avait organisé lui-même cet atelier en fonction de sa passion : deux fenêtres sont orientées côté sud, et une énorme verrière côté nord ; des rideaux lui permettaient de graduer la luminosité comme il l'entendait. Dans les diverses versions de ses natures mortes – bouteilles de vin ou de rhum, pommes, citrons, grenades, livres et crânes –, les objets ne sont jamais pareils, mais tels que la lumière les modelait ou que l'œil la saisissait avec ce savoir qui lui permit de peindre les différentes versions de la Sainte-Victoire ; mais les couleurs qu'il leur a données n'étaient issues que de son esprit. Les recherches récentes ont établi que l'œil humain peut percevoir jusqu'à trois cent mille couleurs ; en théorie, il serait capable de distinguer beaucoup plus de nuances, cela dépend des individus, bien qu'elles ne soient que des *qualia* – effets suggestifs ressentis selon les états mentaux. Obsédé par l'optique, Goethe s'étonne, dans son *Traité des couleurs* (1810), que pour Homère la mer ne soit jamais bleue « mais tour à tour violette, blanche, pourpre, noire ou grise ». Les daltoniens voient rouge ce qui est vert pour les autres. Nous nous en tenons pourtant à notre interprétation conventionnelle des couleurs ; à notre distinction entre le blanc et le noir, par exemple : nous associons l'un au jour, à la pureté, à la paix, au bien, et l'autre à la nuit, à la brutalité, l'horreur, la menace, au mal. Pour notre peau, sa couleur est dictée par la mélanine, pigment naturel qui colore les couches supérieures de l'épiderme dans une gamme de tons assez limitée, allant du rose pâle qui ne peut être confondu avec le blanc que dans des cas extrêmes, comme l'albinisme, au brun sombre qui ne se rapproche jamais tout à fait du noir et qui donne, entre les deux, une variété de nuances aussi subtile qu'arbitraire, dans laquelle l'imagination combinée à la xénophobie a pu approximativement voir du jaune, du rouge, du cuivré, de l'olivâtre, du citrin, du brun. L'importance que nous accordons à la couleur de la peau a de quoi surprendre : à l'échelle de l'évolution, la fonction du pigment est seulement de protéger du soleil, mais combien de morts, de tortures et de douleurs la race humaine n'a-t-elle pas connus à cause d'elle ! Grâce aux découvertes dues au séquençage du génome humain, nous

savons aujourd'hui que les races n'existent pas, que nous appartenons tous à la même espèce et descendons tous d'un ancêtre commun – ce qui n'a pas suffi à faire disparaître la haine, la défiance et l'ignorance. Rachel Dolezal est née « blanche », de parents qui se définissaient comme « blancs », elle avait la peau claire et des cheveux blonds. Toutefois, dès son enfance, elle a vécu avec quatre frères adoptifs noirs – ou afro-américains, pour employer le jargon de ce milieu – et s'est identifiée à eux. Par la suite, elle a épousé un Noir et, après s'être séparée de lui, elle ne s'est pas contentée de se sentir toujours plus noire et de défendre ses frères de couleur contre la discrimination ancestrale encore persistante aux États-Unis, mais elle a voulu être pareille à eux, a coloré sa peau, frisé ses cheveux, et, comme le disent ses ennemis, passé des heures à dorer au soleil. Considérée par elle-même et par les autres comme afro-américaine, elle est devenue le porte-parole de l'association de défense des *black people* de la ville de Spokane jusqu'à ce que ses parents – ses parents blancs qu'elle avait quittés – dévoilent sa supercherie. Supercherie ? Sur ce point, ses rares défenseurs et ses innombrables détracteurs se radicalisent : les premiers soulignent que les identités sont imaginaires, et que si Rachel se sent noire, elle est noire. Les seconds déplorent son mensonge : pour elle, être noire était un choix, choix que n'ont pas les véritables Noirs. Le fait qu'au même moment un déséquilibré « de race blanche » soit entré dans une église de Charleston pour y assassiner neuf personnes « de race noire » n'a fait qu'envenimer le débat. Il y a peu d'endroits au monde où la « race » ait eu plus de poids qu'aux États-Unis : dans les formulaires officiels, on est tenu de se cataloguer sur une échelle chromatique ou raciale qui a quelque chose de borgésien. La raison en est évidente : l'esclavage et la discrimination y ont été protégés par la loi – et pas seulement par la coutume, comme au Mexique et ailleurs, jusqu'à une date récente. Selon la *One-drop rule*, règle « d'une seule goutte de sang », toute personne ayant eu un ancêtre noir devait y être considérée comme noire, norme plus radicale que celles des lois raciales nazies. La catégorie « métis » n'entre même pas en ligne de compte aux États-Unis, et l'on est forcé de choisir sa couleur et d'oublier les nuances, comme dans le cas de Barack Obama, qui est vu comme « noir » alors que sa mère est « blanche ». D'autres couleurs ont des connotations moins sinistres. En dépit des conseils des psychologues, les parents continuent de choisir

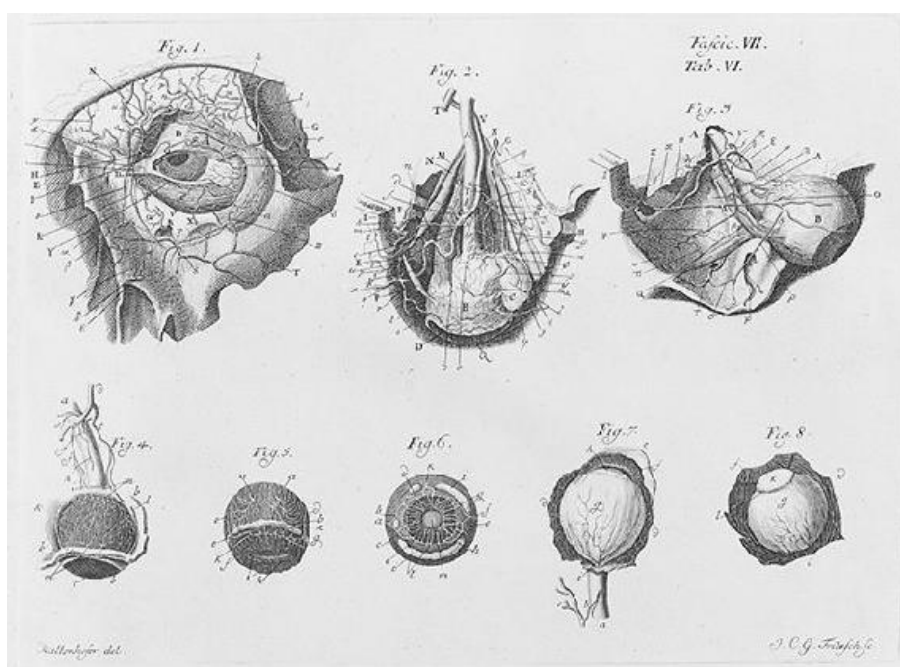
le bleu pour décorer la chambre de leurs fils et le rose pour les layettes, les chaussures, les bracelets, les sacs et les sous-vêtements de leurs filles. On assure même que les fillettes seraient spontanément attirées par le rose, et il est toujours mal vu dans les écoles, ces champs de bataille où tout est prétexte à brimades, qu'un garçon porte un pantalon ou une chemise de cette couleur. Épargnés par une telle polémique, le rouge est associé à Mars, à la guerre, la colère, le danger, les feux de signalisation, et les signes signifiant « Attention ! » ou « Stop ! », alors que le bleu l'est avec Vénus, le ciel, la mer, le calme, l'invite à la contemplation, si ce n'est à la mélancolie du *blues*. Le vert est désormais le signe omniprésent de notre temps, avec le souci de protéger l'environnement – souci réel ou de façade : quand les pics de pollution sont devenus extrêmement élevés dans la ville de Mexico, un de nos élus n'a rien trouvé de mieux pour y remédier que de faire peindre les taxis en vert gazon, comme si cette décision les rendait ipso facto écologiques. L'orange, le violet et le jaune n'ont pas de connotations aussi précises, et rares sont ceux qui se battent pour eux, sauf s'ils représentent un nouveau parti politique (tels le slogan « Orange ! Orange ! » de Convergencia, devenu en 2011 le Movimiento Ciudadano de la ville de Mexico, ou le violet de Podemos en Espagne). Le caractère arbitraire des couleurs permet au rouge d'être associé aux républicains et le bleu aux démocrates sur le territoire des États-Unis alors qu'au Mexique le PRI s'affiche en rouge et le PAN, de droite, en bleu. La synesthésie, malédiction ou don d'associer des couleurs à des lettres ou des nombres, ou à d'autres sensations ou perceptions, permet à la joie ou à la tristesse de se revêtir de couleur, aux couleurs de s'associer à tel ou tel son, à certaines lettres, comme l'a fait Rimbaud dans *Voyelles* : « A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu... »



René Descartes, *La Dioptrique* (Leyde, 1637).

Mais la vue n'est jamais neutre, jamais innocente. Comme le montrent les expériences réalisées dans le cadre de la théorie de la Gestalt, nous ne voyons pas ce que nous pouvons voir (dans les limites de la structure de nos yeux, qui nous prive notamment de l'infrarouge et de l'ultraviolet), mais ce que nous voulons voir. On ne voit pas davantage les choses directement : notre œil les parcourt à toute vitesse, en une série de mouvements zigzagants auxquels on a donné le nom de *balayages*. Plus que contempler et observer avec attention, nous scannons le monde et laissons notre esprit compléter l'information en puisant dans ses souvenirs. C'est ainsi que les impulsions transmises par l'œil au cerveau sont aussi nombreuses que celles transmises par le cerveau à l'œil. La fonction de l'organe

sensoriel ne consiste pas à acheminer vers le cerveau les données recueillies dans l'environnement de façon désordonnée et brute, mais à être aussi utile que possible et, à cette fin, à repérer les modèles déjà connus. L'œil humain n'est pas une sphère parfaite : le globe oculaire est formé de deux parties encastrées l'une dans l'autre, d'un côté la cornée, de l'autre la sclérotique dans laquelle s'insère le nerf optique. La cornée est transparente, ce qui permet d'admirer l'iris – la valve qui ajuste l'entrée de la lumière en se dilatant et se contractant – et la pupille. Si nous tenons à comparer l'œil à un appareil photographique, la cornée serait la première lentille que traverse la lumière, et l'iris le diaphragme. Une fois à l'intérieur de cette chambre noire, la lumière traverse une lentille plus flexible, le cristallin, qui opère la mise au point. Les images s'acheminent alors, inversées, droit sur la rétine, paroi photosensible dont les cellules transforment la lumière en impulsions électrochimiques, qui, par le nerf optique, sont dirigées vers les zones du cerveau chargées de les interpréter. Le processus, comme je l'ai indiqué, ne se limite pas à ce phénomène d'entrée : le cerveau envoie aussi des signaux vers l'œil afin de l'ajuster instantanément à ce que nous voyons. Ensuite ? Si nous persistons dans notre comparaison, qui regarde l'image que l'œil a captée ou copiée dans la réalité ? Descartes pensait que le cerveau devait héberger un homoncule auquel il projetait une sorte de film dans l'ombre du cinéma de notre cerveau. Mais celui-ci n'est qu'un antre ténébreux dans les méandres duquel n'entre pas le moindre éclat de lumière. Le premier de nos lointains ancêtres qui a dessiné un bison dans une caverne – ou agencé les traits de charbon de bois et les couches d'ocre dans lesquels nous reconnaissons un bison – voulait peut-être représenter un animal pour le montrer au reste de sa tribu qui ne l'avait pas vu, ou exhiber la bête chassée avant qu'elle ne soit dévorée et n'ait disparu, ou exprimer la félicité de l'avoir vaincue et d'avoir ainsi pu prolonger la vie du groupe, une forme d'action de grâce sauvage, d'hommage à la bête, à l'homme et à la magie de l'exploit tout à la fois.



Albrecht von Haller, *Iconum Anatomicarum* (1754).

Des siècles devaient s'écouler avant que le divorce de l'art et du sacré ou de la communion avec la nature ne soit consommé. Quand s'amorce, au xx^e siècle, ce que Walter Benjamin, dans *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, a appelé « la reproductibilité technique », rien ne nous intéresse autant que les images du monde que nous copions. En premier lieu le cinéma, puis la télévision, et enfin la kyrielle d'écrans de toutes les dimensions sur lesquels nous nous précipitons aujourd'hui font la preuve que nous sommes devenus le rigoureux *homo videns* de Giovanni Sartori. Voir pour croire. Le doute de saint Thomas nous définit : n'existe que ce que je vois. Quelle civilisation angoissante que celle qui ne songe plus qu'à produire sans relâche des répliques d'elle-même ! Comment, dans ces conditions, distinguer la fiction de la réalité ? Si notre cerveau ne dispose pas des instruments nécessaires pour différencier l'une de l'autre, comment croire à ce que l'on voit ? Bien qu'il fût un amateur d'art passionné, mon père ne m'a que rarement emmené dans un musée ou une galerie ; il en allait de même pour les concerts : son aversion des foules lui faisait préférer les reproductions dont il disposait dans de nombreux livres (je me souviens notamment des énormes volumes de

la collection d'Arte Rama) ou qu'il affichait sur les murs. Comme pour la musique et la littérature, son goût forgé par la tradition classique occidentale partait de la Grèce et de Rome, et, après être passé par les cathédrales médiévales – il avait quelques belles monographies avec les plans architecturaux de celles de Reims, de Paris ou de Chartres –, aboutissait à la Renaissance, qui était à ses yeux la période la plus glorieuse de l'humanité. Il adorait Michel-Ange et Raphaël, et se sentait très proche de Léonard, prédilection dont je devais hériter. Pour la suite, il s'intéressait à Vélasquez, aux maîtres flamands et à Rembrandt ; l'enthousiasme qui lui restait n'allait pas plus loin que la peinture académique du ^{xix}^e siècle. Les impressionnistes l'ennuyaient un peu – ce que je devais également hériter de lui – et il voyait dans les avant-gardes, et plus particulièrement dans les tableaux de Dalí et de Picasso (qu'il détestait avant tout parce qu'ils étaient espagnols), des aberrations. Rien de postérieur ne l'intéressait, et il ne manquait pas de claironner le mépris que lui inspiraient les muralistes mexicains ; en plus de les considérer comme de médiocres imitateurs des maîtres italiens, Diego Rivera et Alfaro Siqueiros le mettaient hors de lui parce qu'ils étaient communistes, et il aimait à dire que tous deux « confondaient le grandiose et le gigantisme ». L'art précolombien n'était pour lui que le témoignage d'un primitivisme qu'il mettait dans le même sac que les cultures africaines et asiatiques. Bref, il détestait l'autochtone et n'accordait aucune crédibilité à la modernité, double rejet qui le séparait du présent et de ses compatriotes. Il aurait aimé vivre dans un contexte classique qui aurait réuni Michel-Ange, le Bernin, Ingres et David, un monde sans âpreté ni désordre, régi par un ensemble de règles claires et précises, dans lequel la plus noble conquête de l'esprit aurait été une beauté impérissable. Dès mon adolescence, je me suis détaché de ses paramètres moraux en même temps que de ses critères esthétiques pour aller, sans abjurer l'art classique, explorer des rivages plus extravagants : Jérôme Bosch, le Greco, Goya, les préraphaélites, le décadentisme, l'expressionnisme, et j'ai fait mes premiers pas dans la compréhension de l'art contemporain. Mon enthousiasme pour ceux qu'il appelait « les clowns » le scandalisait. Je le jugeais avec sévérité, détestais son conformisme, sa rigidité, son manque de curiosité pour le ^{xx}^e siècle. Je ne comprenais pas que pour lui l'art dût être exclusivement un plaisir et un refuge au milieu de la laideur qui

l'environnait, en aucun cas un défi intellectuel ni une de ces vanités snobs qui peuvent être des portails de la découverte. De retour chez lui après des heures passées à se confronter à la misère de son hôpital public, ce dont il avait le moins envie c'était d'être révolté par des tableaux de Picasso ou de Francis Bacon, et il préférait se délecter d'un Rembrandt, d'un Poussin ou d'un Caravage. Je vois – ou imagine – ma jeunesse comme si elle avait été constamment placée sous le regard de mon père. Cette impression me vient, bien entendu, du dieu omniscient du christianisme. Enfant, un de mes jeux préférés consistait à m'imaginer la maison pleine de caméras cachées et, changé en un participant précoce aux divertissements télévisés du genre *Big Brother* ou *Truman Show*, je jouais pour ce public ou cet œil qui me regardait, avec la double intention de le défier et de lui plaire ; il m'arrivait de m'adresser aux caméras dans des apartés théâtraux ou de me soustraire à leur surveillance pour les injurier ou m'adonner à des activités illicites. L'idée que quelqu'un puisse nous observer ou se divertir à nos dépens m'a obsédé au point qu'elle est devenue le thème principal de deux de mes livres : *El temperamento melancólico* (1996), dans lequel un réalisateur filme les émotions réelles qu'il suscite en ses acteurs, et *El juego del Apocalipsis* (1999), où un vieux déséquilibré se divertit aux dépens de ceux qu'il a invités à bord de son yacht.



Léonard de Vinci, *Études d'un œil.*

Penser qu'un dieu ne cesse de nous traquer ne peut qu'influer sur nos activités. Les croyants doivent chaque jour faire face à cette intromission dans leur vie privée. L'image de la Sainte-Trinité avec cet œil ouvert en son centre est pour moi le symbole du voyeurisme divin. Paradoxalement, un peu d'exhibitionnisme n'est pas pour me déplaire : un écrivain doit pouvoir se dévoiler sans pudeur aux autres, le public qui le lit, les écrivains et les critiques qui guettent l'occasion de le flatter ou de le défenestrer. J'accepte dans ces lignes de partager mon intimité avec vous, mes semblables, mes frères qui les lirez, les soupèserez ; je me dévoile, disais-je – l'image est usée, mais je n'en trouve pas de meilleure –, et, sans même savoir pourquoi cette activité quelque peu obscène me perturbe et me captive en même temps, je me montre à vous pour que vous me jugiez. Ne vaudrait-il pas mieux s'abstenir de publier ses pensées, ses questionnements, me dis-je parfois, renoncer à toute intervention publique et se contenter d'une vie anonyme ? Il m'arrive de caresser l'idée de rentrer dans l'ombre, d'abandonner non pas la littérature mais ce qui ne manque pas de l'accompagner, le devoir de présenter et de promouvoir mes livres, de participer à des entretiens, d'intervenir dans la presse, à la radio, à la

télévision et en ligne, mais je sais que cette idée est un leurre et que je vais continuer d'interpréter mon personnage secondaire dans notre société du spectacle en théorie laïque et athée, qui s'est inventé, avec les réseaux sociaux, de nouvelles formes d'exhibitionnisme et de voyeurisme. Aucun des régimes totalitaires de notre histoire ne disposa jamais d'un système qui incite autant à livrer ses secrets, à épier, traquer les autres (les « stalkers », pour employer un terme de notre déficient vocabulaire cybernétique), que celui qui s'est installé dans notre modèle de société. Au lieu d'être surveillés par Big Brother comme dans le roman d'Orwell, *1984*, nous nous sommes apparentés à lui au point de confier notre vie intime et des millions de données potentiellement lucratives aux multinationales qui gèrent notre prétendu espace public. Le romancier américain Dave Eggers a imaginé, dans *Le Cercle* – une entreprise unique qui gère tous les services et a remplacé l'État comme garant des institutions –, un monde à peine plus engagé dans ce processus que nous le sommes : malgré les révélations des lanceurs d'alerte tels que WikiLeaks, Julian Assange, Chelsea Manning ou Edward Snowden, la surveillance globale est bien loin d'avoir disparu. Au contraire, pour aussi déficients qu'ils nous semblent, ou qu'ils se donnent, nos gouvernements, encouragés par la paranoïa qu'ont déchaînée la guerre contre le terrorisme et celle contre les narcotrafiquants, ne lésinent pas sur les moyens destinés à nous épier à toute heure. Les millions de communications entre citoyens ordinaires ou entre personnalités publiques qui ont été interceptées montrent bien que le besoin obsessionnel de surveiller l'autre est devenu un des piliers de notre vie en société. Des milliers d'yeux nous scrutent pour essayer de prévoir nos possibles délits, comme dans *Minority Report* de Philip K. Dick. Que l'entreprise se soit révélée vaine – on n'a pu prouver que les écoutes illégales de la NSA, l'Agence nationale de la sécurité des États-Unis, aient sauvé des vies – n'a fait qu'accroître l'intérêt des grandes puissances pour le perfectionnement de leurs stratégies de contrôle. Mon père, qui aimait tant tout surveiller et contrôler autour de lui, aurait été à peine surpris par cette dérive contemporaine, mais il aurait certainement été scandalisé – et atterré – de voir des citoyens aussi favorablement disposés à partager publiquement leur vie privée. Imaginer tout ce qu'il a dû voir au cours de sa vie me perturbe. Enfant, il a été témoin des commencements du régime de la révolution

mexicaine (il est né en 1932), de la Seconde Guerre mondiale : il nous parlait du journal dans lequel il avait lu, à treize ans, que l'Allemagne avait capitulé. Il a vécu, pendant ces années-là, dans un Mexique pauvre, qui rêvait de progrès. Il a vu ses frères se lancer dans des métiers techniques et peiner à joindre les deux bouts jusqu'au moment où mon oncle César est devenu le « riche » de la famille en s'associant avec Raúl Baillères, créateur d'institutions financières, industrielles et culturelles. Puis, très jeune, il a vu son père mourir, ses frères le laisser à la charge de leur mère et de leur tante, Luz María, ma « Tía Güera », épileptique et un peu retardée. Il a vu, dans son enfance et sa jeunesse, des centaines de films, et de nombreuses fois son préféré, *Gunga Din*, de George Stevens (1939) : tout le cinéma hollywoodien classique, avec une prédilection pour Fred Astaire, *Autant en emporte le vent* et *Chantons sous la pluie* ; plus tard, il en vit d'autres avec nous, puis avec ma mère, jusqu'à ce qu'il cesse de sortir de chez lui. Il fut aussi un téléspectateur qui ne manqua guère un match de football ou de base-ball avant de se mettre à apprécier les comédies et les sitcoms, et il découvrit même Internet, sans toutefois beaucoup s'intéresser à son fonctionnement. Il vit mourir sa mère après lui avoir prodigué ses soins pendant trois ans. Il vit comment le mouvement de protestation du corps médical de 1966 auquel il participa activement fut réprimé par les autorités et, en 1968, il vit de près, même s'il n'alla pas jusqu'à la Plaza de las Tres Culturas, le massacre de Tlatelolco. Il nous a vus naître, mon frère et moi. Il a vu comment le PRI s'est emparé du pouvoir et a empêché toute alternance. Il a vu la corruption devenir endémique. Il a vu et subi les crises économiques de 1976, 1994 et 2008. Il a vu ses fils grandir et s'éloigner peu à peu. Il a vu les fraudes électorales auxquelles le PRI s'est livré contre ses opposants, d'une façon flagrante au Chihuahua en 1986 et lors de l'élection fédérale de 1988. Il a vu le pays se soumettre à Salinas de Gortari et celui-ci chuter après le soulèvement zapatiste et l'assassinat de Colosio en 1994. Il a vu naître sa petite-fille. Il a vu la victoire de Vicente Fox et du PAN, son parti, en 2000, et il n'a pas tardé à déchanter. Il a vu mourir un de ses frères, et certains de ses amis. Il m'a vu devenir un écrivain et a fini par applaudir mon choix. Il a vu la fraude et la crise électorale de 2006, l'avenue du Paseo de la Reforma bloquée par le sit-in de López Obrador, et il s'est senti abattu, comme tant d'autres. Souffrant, reclus, il a vu s'installer la guerre contre les trafiquants de

drogue, et les milliers de morts qu'elle a déjà faits. Mais surtout, durant plus d'un demi-siècle, il a vu des milliers de patients souffrir, guérir et même mourir entre ses mains, puis, à la fin de sa vie, il n'a plus vu que lui-même, ou sa propre douleur, tout au long d'interminables heures qui se suivaient en se ressemblant. Et moi ? Qu'ai-je vu ? Sans doute plus de villes et de pays lointains que lui, plus d'expositions, plus de films, plus de séries télévisées, mais même de loin je n'ai pas vu autant de douleurs que celles qu'il a tenté de soulager jour après jour, pendant tant d'années. Il n'est d'endroits plus tristes que les hôpitaux, pas même les funérariums ou les cimetières, parce que ceux qui y viennent tournent une page et se préparent à la vie qui suit les disparitions, avec tristesse, mais résignés. En revanche, dans les cliniques et les hôpitaux, on est là pour partager la douleur, l'angoisse et le désespoir de dizaines d'êtres humains entassés dans ces léproseries modernes que sont les services des urgences, glauques galères où les patients et leurs familles s'entassent, où il y a peu de places libres, et où il n'y a plus rien à faire qu'à attendre, impuissant, que les infirmières, les médecins et le personnel de service qui ne connaissent pas le repos trouvent le temps de leur porter secours. Voir tant de douleurs, chaque jour, ne peut manquer de produire un mélange de compassion et d'indifférence auquel même les meilleurs médecins ne peuvent se soustraire. Voilà pourquoi l'adage dit que chaque fois qu'un médecin soigne ou sauve un patient, un seul patient dans la multitude des malades et des blessés, il soigne ou sauve l'humanité.

1.

Passion, braise de compassion [...] La transparence est tout ce qui demeure [...] Le monde est fait de tes images [...] L'irréalité de ce que l'on regarde / Donne réalité au regard.

Octavio Paz, « Blanc », in *Œuvres*, trad. Claude Esteban, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 2008.

LEÇON 6

L'OREILLE,
OU DE L'HARMONIE





Alphonse Bertillon, *Identification anthropométrique*, planche 57 (1893).

*Du Holde Kunst, in wieviel grauen Stunden,
Wo mich des Lebens wilder Kres umstrickt,
Hast du mein Herz zu Warmer Lieb' entzunden,
Hast mich in eine beßre Welt entrückt,
In eine beßre Welt entrückt !*

*Oft hat ein Seufzer, deiner Harf' entflossen,
Ein süßer, heiliger Akkord von dir
Den Himmel beßrer Zeiten mir erschlossen,
Du holde Kunst, ich danke dir dafür !
Du holde Kunst, ich danke dir !*

FRANZ VON SCHOBER / FRANZ SCHUBERT,
*An die Musik*¹

Imaginez-vous au Moyen Âge : vous avez commis un crime abominable – un blasphème, une hérésie – et vous comparez devant le tribunal de la Sainte Inquisition. Impavide, le magistrat vous propose un marché : « Que préfères-tu perdre, bête immonde ? Tes yeux ou tes oreilles ? » Les scolastiques adoraient ce genre d'exercice mental. Si l'on posait cette question à l'âge de l'*homo videns*, la plupart des gens se résigneraient plus volontiers à la surdité. Les Pères de l' glise, comme le frère mariste qui nous a parlé de cet exercice, recommandaient le contraire : sacrifier les yeux avec lesquels nous contemplons le monde – et nous livrons à la tentation – mais pas l'organe dont Dieu s'est servi pour nous transmettre Sa parole. Tenu de faire ce choix, je ne suis pas sûr que je préférerais garder mes yeux : m'imaginer privé de l'ouïe et conséquemment de musique me paraît intolérable. Je me suis toujours dit que, si par une nuit sans lune je croisais Méphistophélès, je n'hésiterais pas à lui livrer mon âme immortelle – si j'en avais une – en échange d'une vie de chef

d'orchestre. Dans une alternative moins cruelle, si je devais choisir entre la littérature et la musique, c'est pour cette dernière que j'opterais sans hésiter. Je ne sais pas très bien comment la musique en est venue à occuper une place aussi importante dans ma vie, ni pourquoi je n'ai jamais osé me consacrer entièrement à elle (pendant que j'écris ces lignes, je me promets pour la énième fois d'engager un professeur qui me reconduirait sur les chemins ardu de l'harmonie et du contrepoint). À l'origine de cet amour, il y a sans doute mon père ; je l'ai dit : à l'heure des repas, il glissait une cassette dans le lecteur ou posait un 33 tours sur la platine de sa vénérable chaîne stéréo, et il nous interrogeait, afin de voir si nous étions capables de reconnaître aussitôt l'œuvre et le compositeur. Après son décès, j'ai hérité de sa collection de vinyles ; son goût était éclectique, bien que très marqué par son époque : dans la variété, il aimait Frank Sinatra, Nat King Cole, les Platters, Édith Piaf et surtout Agustín Lara ; pour le classique, il ne s'écartait guère des sentiers battus, du répertoire traditionnel : symphonies, concertos de Beethoven, Brahms, Schubert et Tchaïkovski, les sonates les plus connues de Beethoven, les *Polonaises* de Chopin ; pour le baroque, peu de chose : quelques pièces pour clavecin de Bach, et *Les Quatre Saisons*. Pour les Modernes, il s'était limité à la *Symphonie n° 1* de Mahler. Quant à l'opéra, il écoutait des extraits ou des versions complètes de ses favoris : *Nabucco*, *Luisa Miller*, *Rigoletto*, *Il Trovatore*, *La Traviata*, *La Bohème*, *Tosca*, *Madama Butterfly*, *Turandot* et, une excentricité parmi ses goûts italiens, le germain *Tristan und Isolde* ; des airs et des chansons napolitaines interprétés par Maria Callas, José Carreras, Luciano Pavarotti, Plácido Domingo et Mario Lanza. Quand j'étais enfant, j'écoutais cette musique avec une certaine indifférence : j'aimais ses questionnaires plus comme des exercices de mémoire que pour le plaisir que ses morceaux choisis me procuraient. Ma mère n'a jamais semblé s'y intéresser beaucoup ni vouloir confronter ses goûts avec ceux de mon père, pas plus que pour les sports ou même les lectures. Quand j'avais cinq ou six ans, ils m'ont inscrit à l'école de musique Yamaha ; il ne m'en reste, hormis un beau pentagramme aimanté, que le souvenir d'un concert donné par le petit orchestre de l'établissement dans lequel je tenais... le triangle. De dix à douze ans, on m'a fait prendre des cours particuliers de guitare, avec un professeur dont je ne me rappelle que la calvitie, et il m'a fallu, comme pour tous les autres

cours qu'ils m'imposaient (peinture, gymnastique, tennis et natation), supplier mes parents de me laisser y mettre fin. Je regrette tant, aujourd'hui, ces coups de tête ! Comme pour les langues, les connexions neuronales flambant neuves du cerveau de l'enfant sont mieux préparées que celles du cerveau de l'adulte à assimiler les règles de la musique ; après l'adolescence, le processus est moins aisé. Mon peu de dispositions pour le chant n'a guère aidé : chaque fois qu'il s'agissait de choisir les enfants qui devaient faire partie d'un chœur, j'étais aussitôt éliminé. Jusqu'à mes treize ans, la musique a été pour moi un terrain neutre, qui ne me déplaisait pas mais ne m'intéressait pas beaucoup non plus. Tout a changé à mon entrée dans le secondaire grâce à Leopoldo Solís, un de mes nouveaux camarades, devenu dès son adolescence un amateur de musique concertante – l'opéra le captivait moins. Je l'ai revu récemment et j'ai pu le remercier d'avoir joué un rôle si important dans ma vie. Si, au cours de ces années-là, je faisais figure d'« intello », obtenais les meilleures notes et, grâce à mon père, possédais une culture générale supérieure à celle des autres élèves de ma classe, mes connaissances musicales restaient rudimentaires, comparées à celles de Leopoldo. Il avait une collection impressionnante de disques – qui s'ajoutait à celle de son père, ingénieur éminent et mélomane – et ses goûts embrassaient un répertoire de connaisseur éprouvé. Son dieu était Anton Bruckner, et il vénérât aussi Gustav Mahler. Il ne dédaignait pas la musique baroque, et sa sensibilité l'avait conduit jusqu'à Arnold Schönberg et les autres compositeurs de la Seconde école de Vienne. Il possédait plusieurs versions de la même œuvre, ce en quoi je voyais alors une excentricité, et il était capable de défendre sa préférence pour l'interprétation de Wilhelm Furtwängler, de Sergiu Celibidache, d'Eugen Jochum ou de Carlos Kleiber. Très vite s'établit entre nous une extravagante rivalité amicale : il me racontait des anecdotes sur ses chefs d'orchestre préférés et, pour ma part, après avoir inspecté la collection de disques de mon père, je lui citais les noms d'Arturo Toscanini, de Tullio Serafin ou d'Antonino Votto, comme si je n'ignorais rien de leur talent. Au comble de mon désir de l'éblouir, je lui servais des fables, lui disais que mon père m'offrait toutes les semaines de nouveaux disques, et un jour je prétendis que mon dernier cadeau était la *Cinquième* de Brahms. Avec un demi-sourire qui me fait encore honte, Leopoldo se contenta de remarquer : « C'est

curieux. Il n'a écrit que quatre symphonies, il me semble.» La complicité et la compétition qui nous unissaient m'ont donc poussé à étudier de plus près les disques de mon père, et je n'ai pas tardé à profiter de mes dimanches pour commencer ma propre collection. Je conserve comme un trésor mon premier disque, un choix d'ouvertures et de préludes de Verdi, avec Herbert von Karajan au pupitre de l'Orchestre philharmonique de Berlin. Le choix ne me paraît pas si mauvais aujourd'hui : en essayant de me distinguer de mon père, je répétais avec Leopoldo que le concerto est plus pur et plus élevé que la musique vocale ; toutefois, au moment de choisir ce premier disque, j'ai été poussé vers un compromis : des morceaux exclusivement instrumentaux, sans doute, mais du compositeur préféré de mon père. C'est à peu près à cette époque que j'ai regardé avec lui à la télévision une série italienne sur la vie de Verdi, avec qui nous avons un lien aussi forcé que touchant : mon grand-père toscan, né à Carrare mais émigré au Mexique dès son enfance, écoutait sa musique avec dévotion au cours des mois où, frappé par une apoplexie, il attendait sa mort précoce. C'est également à cette période que j'ai commencé à fréquenter les salles de concert, ce que ne faisait jamais mon père, toujours aussi peu disposé à sortir de chez lui. Je me rappelle pourtant une sorte d'événement : ma mère et lui sont un soir allés avec un couple d'amis voir – plutôt qu'entendre – Leonard Bernstein diriger l'Orchestre philharmonique d'Israël au Palacio de Bellas Artes. De ces années-là me revient également en mémoire un cycle Beethoven interprété par l'Orchestre philharmonique de l'UNAM et dirigé par Jorge Velazco : impossible d'oublier la première fois où j'ai écouté en direct la *Cinquième* et la *Neuvième*. Ni, un peu plus tard, ma première représentation de *La Traviata*, également au Palacio de Bellas Artes. Dans mon désir de devenir un amateur éclairé, je me mis à rédiger des monographies de mes compositeurs favoris accompagnées d'un dessin de chacun d'eux et de la liste complète de ses œuvres. Je n'ai plus eu qu'une obsession : agrandir ma collection. En fin de semaine, je forçais mes parents à m'emmener chez les meilleurs disquaires de la ville : Sala Margolín, rue Córdoba, ou Promúsica, dans le Conjunto Aristos, et, tous les soirs, en sortant de l'école, je filais au Sears de la Plaza Universidad, où je m'attardais à admirer les pochettes des disques et à lire toutes les informations qui figuraient au revers pour étoffer mes connaissances précaires de l'histoire de la musique. Un autre épisode

pénible me revient en mémoire : après avoir acheté le *Concerto en la mineur* de Robert Schumann (et celui d'Edvard Grieg, qu'on lui accolait), avec au piano Krystian Zimerman et au pupitre Herbert von Karajan, mon premier disque en gravure numérique, je fus certain qu'un accident avait dû se produire lors de l'enregistrement, parce que je ne pouvais comprendre que l'*Allegro affettuoso* commençât par un brusque accord de cordes et timbales suivi d'une irruption violente du piano. L'après-midi même, je suis retourné au Sears pour essayer en vain de le rendre et me faire rembourser par le vendeur. Ma névrose adolescente a trouvé dans les disques une échappatoire : incapable de supporter l'idée que l'on puisse les abîmer ou les rayer, je les nettoiais constamment avec un chiffon et un liquide spéciaux, et le moindre accident qui faisait sauter la cellule ou le « diamant » me plongeait dans un malheur extrême. Mon père me recommanda de préférer les cassettes aux 33 tours et, au désespoir de ma mère, j'ai vendu mon vélo pour m'acheter *Orphée aux enfers* d'Offenbach et *Simon Boccanegra* de Verdi sur ce nouveau support. Il m'a fallu atteindre ma quinzième année pour voir cette angoisse se dissiper. Alors, je me suis remis à acheter des disques, et j'ai laissé les cassettes à mon père. Je dois à Fernando Álvarez del Castillo, qui en terminale donnait l'après-midi des cours de formation musicale – et qui l'année suivante devait être le professeur titulaire de mon groupe –, mon intérêt pour la musique ancienne. Jusqu'à ce jour, son idole artistique et morale est Nikolaus Harnoncourt. Il a tous ses enregistrements (et une des plus importantes collections de disques du Mexique), il le révère comme un saint (je lui ai offert un portrait au crayon de son héros). Pendant son cours, Fernando me faisait écouter Vivaldi et Mozart, *Les Quatre Saisons* et le *Requiem* interprétés par l'Orchestre philharmonique de Berlin dirigé par Karajan, puis il comparait cette exécution à celle de ses enregistrements vénérés du Concentus Musicus de Vienne. Je n'étais pas suffisamment préparé pour distinguer toutes les subtilités des exécutions, mais les versions d'Harnoncourt m'ont ouvert les portes d'un nouvel univers. Les points de vue de Fernando sur les interprétations me passionnèrent autant que les œuvres et les compositeurs qu'il me fit découvrir : la polyphonie de la Renaissance, le baroque précoce, la musique sacrée, les opéras de Haendel et de Gluck, et surtout Monteverdi ; d'abord l'*Orfeo*, puis *Il ritorno d'Ulisse in patria* et *L'incoronazione di Poppea*, outre les madrigaux, ne me

permirent pas seulement de découvrir un lien entre la musique et les paroles plus étroit et plus naturel que celui de tout le répertoire du XIX^e siècle qui m'était familier ; ils me conduisirent vers ce qui allait devenir pour moi, au bout de nombreux allers et retours sur un chemin sinueux, ma plus grande passion musicale : l'opéra. J'ai déjà dit comment, en terminale, j'avais également découvert ma vocation littéraire mais m'étais pourtant inscrit à la faculté de droit, sous la pression de mes parents, de mes professeurs et de mes pairs – pour ne rien dire de mes craintes. Ma première année de droit, bien que marquée par l'agitation de la grève contre les réformes voulues par le recteur Jorge Carpizo McGregor, me semble aujourd'hui lugubre et dépourvue d'intérêt ; sans les cours que je suivais en auditeur à la fac voisine de philosophie et de lettres, où les professeurs tels que Hugo Hiriart, Salvador Elizondo ou Elsa Cross étaient exceptionnels, j'aurais sans doute glissé dans la dépression. Mais, à partir de la deuxième année, j'ai commencé à travailler, chaque mois d'octobre, au Festival Internacional Cervantino, où j'étais l'un des assistants-interprètes (que l'on appelle aujourd'hui les « anfitriones »), ce qui m'a permis de côtoyer les artistes dont j'ai eu la charge pendant les cinq années suivantes, et d'assister à de nombreux concerts et représentations théâtrales. Je me souviens avec beaucoup d'affection des membres de la compagnie argentine du Teatro General San Martín, qui m'ont accueilli comme l'un des leurs, et de ceux d'I Solisti Veneti, dirigés par l'acérbe Claudio Scimone (qui m'avait baptisé Mr. Fox) et, la dernière année, d'Eduardo Mata et de l'Orquesta Simón Bolívar du Venezuela, qui ont présenté au Teatro Juárez et à la Sala Nezahualcōyotl la *Messe du couronnement* de Mozart et la *Cantata criolla* d'Antonio Estévez. Mon sort changea encore quand, au début de ma deuxième année d'ennui dans le monde des lois, Fernando vint de nouveau à ma rescousse et me recommanda pour un poste dans l'administration de l'école de musique Vida y Movimiento, du Conjunto Cultural Ollín Yoliztli. Fondé pendant le sexennat de José López Portillo sur les instances de son épouse, une atrabilaire et excentrique mélomane, ce petit conservatoire était destiné à devenir le centre d'excellence musicale du pays grâce à son lien avec l'Orchestre philharmonique de la ville de Mexico qui, en ces années de prospérité pétrolière, était l'un des meilleurs d'Amérique latine. Depuis l'époque glorieuse de *doña Carmen* – nom que donnaient à la première dame ses employés et ses

détracteurs –, qui avait tenu à faire du Festival Cervantino un rendez-vous mondial à ne pas manquer, Vida y Movimiento glissait dans la décadence, même si l'école conservait quelques maîtres remarquables. Mes responsabilités me permettaient à peine d'organiser les horaires des cours et de régler les affaires administratives, et j'étais encore chargé de la logistique de l'orchestre des jeunes musiciens. Je venais d'avoir vingt et un ans, la plupart des membres du conservatoire n'étaient pas plus âgés, et parfois plus jeunes que moi. Vida y Movimiento est devenu ma véritable université, peuplée d'instrumentistes et d'étudiants en direction d'orchestre au lieu d'aspirants notaires et politiciens. Mes premières amours – toutes mortes – et certains de mes meilleurs amis me viennent de ces jours divisés : le matin, à la fac de droit, je mémorisais des articles de loi et leurs alinéas, l'après-midi j'étais entouré de musiciens aussi soucieux de leur technique que de leurs intrigues, aventures et excès quotidiens qui ressemblaient à la copie mexicaine de *Fame* (en beaucoup moins glamour que ceux évoqués par Blair Tindall dans *Mozart in the Jungle*, le livre qui a inspiré la série télévisée dans laquelle Gael García Bernal est un double exacerbé du chef d'orchestre vénézuélien Gustavo Dudamel). Pendant les quatre ou cinq années suivantes, je me suis plié à la routine du samedi de mes nouveaux amis, qui incluait les concerts de l'Orchestre philharmonique de l'UNAM, quelques tacos au restaurant El Rincón de La Lechuza, ou des *molletes*, sortes de paninis, au Sanborns du centre commercial Perisur, suivis de fêtes qui s'achevaient quand l'un ou l'autre de nos compagnons, violoniste ou futur chef d'orchestre, s'emparait d'une guitare et nous imposait ses versions des chansons de Silvio Rodríguez et Pablo Milanés. Si je n'ai jamais eu d'éducation musicale formelle, le contact quotidien avec mes amis, les innombrables heures passées en leur compagnie lors de leurs enregistrements, répétitions, récitals, concerts et cours magistraux m'ont permis de vivre la musique du côté de ceux qui la font, de l'intérieur. Pendant ce temps, je sublimais mes prétentions musicales en écrivant mes premiers récits, qui allaient finir par former un petit recueil intitulé *Pieza en forma de sonata, para flauta, oboe, cello y arpa. Op. 1* (publié au Mexique en 1991), dans lequel les quatre protagonistes qui jouaient de ces instruments étaient tellement soucieuses de leurs performances qu'elles en devenaient incapables d'aimer, et mon premier roman (Op. 2), *A pesar del oscuro silencio*

(1992), dans lequel les seconds rôles étaient tenus par une belle violoncelliste et un chef d'orchestre grotesque. Au cours de l'été 1990, j'ai fait mon premier voyage en Italie, sous l'égide d'une association de descendants des régions de Toscane, Émilie-Romagne, Marches, Latium et Basilicate, qui fut marqué, au prix de toutes mes économies, par deux représentations en plein air de l'Opéra de Rome dans les Thermes de Caracalla : *Nabucco* et *Aida*. D'un téléphone public proche des ruines, je me suis empressé d'appeler mon père, comme si en assistant à ces deux opéras dans ce cadre antique je remplissais par-devers lui une obligation tacite. En 1991, j'ai quitté l'école Vida y Movimiento, et je n'ai plus eu de contact direct avec la musique jusqu'au jour où, vingt ans plus tard, j'ai retrouvé le Festival Cervantino. Mais la musique demeure la plus forte de mes passions. Dans presque tous mes romans, elle occupe une place privilégiée : dans *À la recherche de Klingsor*, l'intrigue épouse celle du *Parsifal* de Wagner ; *La Fin de la folie* a été ma première tentative de mettre en scène un chef d'orchestre (qui, dans la version définitive, devait être changé en psychanalyste) ; Chostakovitch et Prokofiev sont le socle sur lequel s'érige *Le Temps des cendres* – paru en France en 2008 ; dans *Les Bandits. Opéra bouffe en trois actes* – paru en France en 2015 –, ma réplique, un certain J. Volpi, est un violoniste frustré devenu escroc et mécène de divers Opéras, qui doit quelque chose à Alberto Vilar, et, enfin, *La tejadora de sombras* emprunte explicitement sa forme à la sonate. Depuis que j'ai lu *L'Art du roman* de Kundera je me suis rendu compte que je voulais moi aussi doter mes narrations d'une structure musicale. Si, comme l'a écrit Eloy Urroz, j'appartiens au type d'écrivain « tisseur » qui planifie méticuleusement chaque livre, je préfère m'imaginer en train de les « composer » et, avant même d'écrire la moindre ligne, j'agence les thèmes principaux et secondaires, cherche la meilleure façon de les combiner et de les varier, m'efforce de former avec les voix un ensemble polyphonique, de trouver les équivalents littéraires de l'harmonie et du contrepoint, je veille avec soin aux rythmes et construis des séquences qui relèvent des règles des canons et des fugues ou des formes classiques de la sonate ou du concerto. Cette analogie n'en demeure pas moins une tricherie, qui vise à tromper le lecteur et moi-même, bien qu'elle soit vraisemblable : je puis ainsi me convaincre que mes longs romans sont des opéras et mes œuvres plus courtes des morceaux de musique de

chambre. Je laisse pour plus tard le roman tant désiré sur un chef d'orchestre, auquel je compte donner la forme d'une symphonie. Je ne suis pas musicien, mais la musique est pour moi un besoin quotidien, un sauf-conduit qui rend la vie moins sinistre, une des rares réussites dont notre espèce peut s'enorgueillir. Tout orchestre, tout ensemble me porte immanquablement à croire que l'harmonie entre les êtres humains est possible, que la coopération des musiciens est un moyen naturel d'honorer la vie et l'humanité qui nous rassemble pendant quelques instants. Malgré tout, la musique est toujours pour moi un grand mystère. Comparée à la littérature, dont je reconnais aisément les artifices, ou aux autres sortes de fiction – le théâtre, le cinéma, la télévision ou les jeux vidéo –, et même aux arts plastiques, la musique se présente comme le plus éthéré, énigmatique et insaisissable des arts. Pourquoi une mélodie ou quelques accords peuvent-ils me bouleverser, m'accabler ou m'exalter ? Pourquoi telle combinaison de sons – ondes dont les fréquences sont variables – me fait-elle me sentir plus humain que des milliers d'images ou des milliers de mots ? Pourquoi la musique agit-elle sur ma volonté et mes émotions de façon incontrôlable ? Si la théorie des cordes sur la gravité quantique telle que l'ont présentée Michael Boris Green et John Henry Schwarz dans *Le Mécanisme de Green-Schwarz* connaît un pareil retentissement, c'est parce que la perspective que l'univers est le produit de vibrations d'une série infinie de membranes multidimensionnelles semblables aux cordes d'une viole de gambe ou d'un violon nous ramène à l'idée – connue des Anciens sous le nom d'« harmonie des sphères » – qu'il existe un rapport entre les lois qui ordonnent le cosmos et celles qui régissent la musique. Conçue par Pythagore et ses émules, amplifiée par Platon et Plotin, redécouverte par les mystiques de la Renaissance comme Marsile Ficin et adoptée par Copernic, Galilée, Kepler ou Newton, elle s'était estompée vers le dernier tiers du XIX^e siècle. Auparavant, nul ne se serait risqué à nier l'équivalence entre les intervalles musicaux, l'orbite des planètes et nos sentiments, étant donné que l'univers était considéré comme un ensemble harmonique – on n'a jamais mieux dit – dont les résonances émouvaient les mortels. La *musica instrumentalis* pouvait nous impressionner parce qu'elle reprenait fidèlement la *musica mundana* – c'est-à-dire celle qui se produisait dans la nature –, laquelle à son tour retentissait dans notre âme sous forme de *musica humana*. Au-delà du caractère mystique de

cette cosmogonie, le pouvoir de la musique ne saurait être mis en question : c'est une discipline qui, à la différence des autres pratiques héritées des Muses, s'impose à nous sans que nous puissions l'en empêcher. Il suffit de nous souvenir du chant des Sirènes ou encore de la vieille idée qu'elle apaise les bêtes féroces.



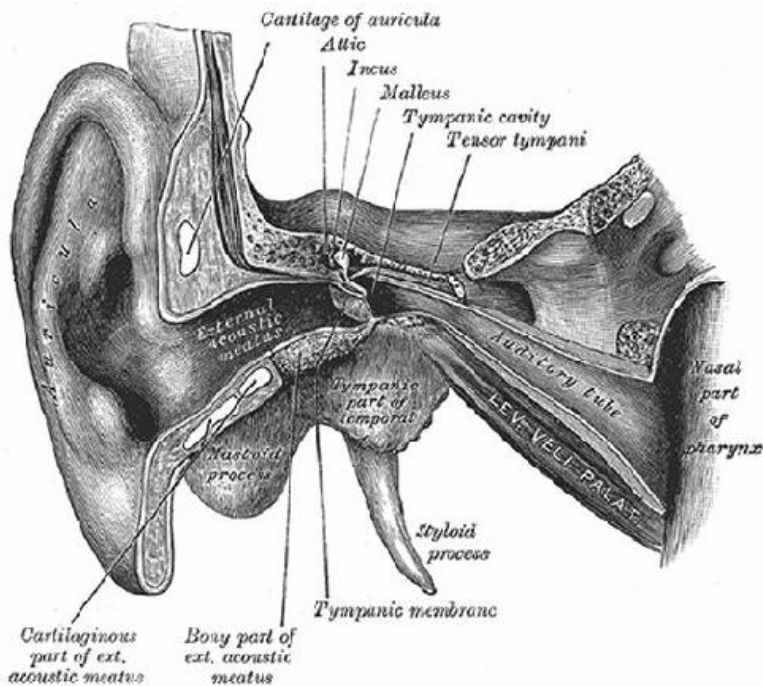
Apollon et sa lyre, vase datant du ^{ve} siècle av. J.-C.

Et qu'est donc la musique, plus fuyante et évanescence que toute autre création humaine ? Comment l'appréhender et la définir ? Selon le dictionnaire de l'Académie royale d'Espagne, le vocable compte parmi ses acceptions : mélodie, rythme et harmonie combinés ; succession de sons modulés pour flatter l'oreille ; concert d'instruments ou de voix, ou des deux à la fois ; art de combiner les

sons de la voix humaine ou des instruments, ou des uns et des autres, de sorte qu'ils produisent un enchantement en émouvant la sensibilité, dans la joie ou la tristesse. Aucune de ces définitions ne lui fait justice. La première, « mélodie, rythme et harmonie combinés », est aussi réductrice qu'incomplète ; la deuxième, avec son emphatique « pour flatter l'oreille », paraît nettement datée ; la troisième, en indiquant ce qui émet les sons, est encore moins utile, et la quatrième, qui serait la seule à peu près cohérente, se replie sur la vieille conception qui veut que la musique soit faite pour « produire un enchantement », « émouvoir la sensibilité, dans la joie ou la tristesse », comme si ces deux émotions étaient tout ce que la musique peut inspirer. Je n'ai jamais cru un instant que Beethoven ou Wagner puissent « m'enchanter », ni que la musique contemporaine, de Webern à Boulez et Henze, ait jamais eu une semblable intention. La musique nous émeut, nous irrite, et nous bouleverse de bien des manières, qui excèdent l'aspiration au plaisir telle que l'implique la définition du dictionnaire de l'Académie espagnole restée fidèle aux temps anciens. Celle de l'*Encyclopédie*, rédigée par Rousseau – plus par le musicien malheureux du *Devin du village* que par le philosophe de l'*Émile* –, va dans le même sens : « La musique est la science des sons, en tant qu'ils sont capables d'affecter agréablement l'oreille, ou l'art de disposer et de conduire tellement les sons, que de leur consonance, de leur succession, et de leur durée relative, il résulte des sensations agréables. » Encore une fois : ce que l'on pourrait dire de plus incongru à propos de Bach, de Schumann ou de Stravinski, c'est que leurs œuvres sont *agréables*. Elles peuvent l'être par moments, sans doute, mais parfois elles se font violentes, obscures, absurdes, sublimes, intolérables. La beauté, dans le sens classique de l'harmonie des formes, devient un concept trop restreint pour comprendre ce qui nous arrive quand nous écoutons de la musique. À nos oreilles d'Occidentaux, les traditions musicales des pays d'Orient ou d'Afrique peuvent être aussi irritantes que les nôtres le sont parfois aux leurs, de même que pour certains la musique contemporaine est insupportable, alors que d'autres détestent la cumbia ou le « metal » sous toutes ses formes. Dans *Les Neurones enchantés : Le cerveau et la musique*, Pierre Boulez affirme, dans un entretien avec le neurologue Jean-Pierre Changeux et le compositeur Philippe Manoury, que la musique est « l'art de sélectionner les sons et de les mettre en relation avec

d'autres », définition un peu trop technique et constructiviste, mais qui au moins omet *l'agréable*. Si l'on disait que la littérature est l'art de sélectionner les mots et de les combiner, la formule se révélerait insatisfaisante, mais si l'on disait que l'art du roman est de sélectionner des histoires et de les combiner à d'autres, on se rapprocherait davantage, en revanche, de la nature de la fiction littéraire. N'oublions pas que la musique n'existe que dans notre cerveau : elle n'est pas une propriété du monde, mais une expérience que nous avons du monde. Dans *This is Your Brain on Music*, le neuroscientifique et ancien producteur de rock Daniel J. Levitin se rappelle la définition d'Edgard Varèse : « La musique est du son organisé », et s'en remet à ses composants dénombrables : accords, rythme, tempo, texture (ou grain), timbre et réverbération, ainsi qu'au traitement de chacun de ces composants par le cerveau. Quand nous percevons un son, ses ondes frappent la membrane basilaire de l'oreille interne, tapissée de cellules cillées correspondant à diverses bandes de fréquence dans ce que l'on connaît sous le nom de « carte tonotopique ». Une fois que la cellule cillée est activée, elle envoie un signal au cortex auditif, pourvu d'une « carte tonotopique » équivalente. À la différence de ce qui se passe dans le cerveau avec les couleurs ou les odeurs, aussi bien l'oreille que notre cortex sont dotés de zones propres à chaque accord ; si nous écoutons un la_3 (440 Hz), dans notre cerveau un groupe de neurones se connecte à cette fréquence précise, comme si nous étions une caisse de résonance du monde ou un reflet de cette harmonie universelle à laquelle se référaient les Grecs anciens. Les êtres humains ne perçoivent qu'une échelle de sons limitée, qui s'étend approximativement de 20 à 20 000 Hz, et seuls quelques-uns d'entre eux nous semblent « musicaux ». La perception de l'accord du premier *la* du piano (la_1 : 27,5 Hz) demeure douteuse pour la plupart des gens, tandis que les notes qui se situent après le dernier *do* de cet instrument (4 186 Hz) sont plutôt perçues comme des sifflements ou des chuintements : presque toute la musique que nous connaissons se situe entre ces deux marges. Un étrange phénomène de perception détermine d'ailleurs les lois fondamentales de la musique : quand une fréquence se répète ou se double nous l'entendons *comme si* c'était le même son, raison pour laquelle nous donnons à chacune des notes réitérées en octaves successives dans un rapport de 2 : 1 ou de 1 : 2 un seul nom (*do*, *ré*,

mi... dans la nomenclature de Guido d'Arezzo, ou *C, D, E*... dans le système allemand et anglo-saxon). Comme l'indique Levitin, en dépit des énormes différences entre les diverses traditions musicales du monde, toutes les cultures fondent leurs compositions sur ce modèle. Plus importants que les notes mêmes – en définitive, le concept d'accord est relatif – sont les intervalles entre une note et une autre : alors que nos cerveaux ne sont pas aptes à distinguer d'emblée nettement le diapason (à moins que l'on n'ait l'oreille absolue), ils peuvent en revanche déterminer assez facilement les intervalles entre les sons. Les expériences réalisées à l'aide de l'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle ont permis de savoir quelles zones du cortex cérébral s'activent à l'écoute de chaque note, mais on ignore encore pourquoi les intervalles entre *do* et *mi* ou entre *fa* et *la* ne semblent pas équivalents. Chaque culture a choisi sa propre façon d'organiser les octaves : en Occident, nous les divisons en douze notes, avec entre elles un intervalle d'un ton ou d'un demi-ton. Nos oreilles trouvent certains intervalles plus agréables que d'autres : alors que la quarte et la quinte parfaites – c'est-à-dire 5 ou 7 demi-tons après la note à partir de laquelle nous commençons à compter – semblent particulièrement agréables, la quarte augmentée, ou triton, également connue sous le nom de quinte diminuée ou *diabolus in musica* – intervalle de 6 demi-tons ou de 3 tons –, nous paraît dissonante, et son utilisation a fini par être interdite par l'Église au Moyen Âge, d'après le témoignage de Guido d'Arezzo lui-même.



L'oreille interne dans l'*Anatomy* de Henry Gray (1858).

L'organisation des intervalles répond à des habitudes culturelles, ce qui explique que nous trouvons les modes majeurs allègres et optimistes et les modes mineurs tristes et mélancoliques (bien que rien ne soit moins sûr). Nous sommes capables de distinguer des milliers de timbres différents, c'est-à-dire la tonalité acquise par un son avec le concours des harmoniques qui accompagnent la résonance à partir de la matière qui vibre en le produisant : pour nos lointains ancêtres, il était beaucoup plus urgent de reconnaître le feulement d'un tigre ou le grondement d'un ours, le cri d'un membre de la tribu ou d'un étranger que d'en déterminer la fréquence. Nous reconnaissons la voix de très nombreux instruments – une éducation sommaire permet à n'importe qui de différencier un hautbois d'une clarinette ou un cor d'un trombone – et des centaines, sinon des milliers de voix différentes. Ce n'est pas tout : il suffit d'entendre notre voisin ou notre conjoint prononcer quelques syllabes pour connaître son humeur. De façon encore plus évidente que dans les autres arts, la musique est liée au temps et à notre perception du temps. Le rythme, avec les composants qui en dérivent, le tempo, la mesure – la durée des notes, la vitesse à

laquelle elles se succèdent et la combinaison des accents qui vont indiquer la vitesse d'exécution des mouvements musicaux –, nous ramène aux cycles naturels du corps et peut-être du cosmos. Le cervelet, une des parties les plus anciennes du système nerveux central, régule le mouvement et les rythmes corporels ; grâce à lui, les instrumentistes et les chefs d'orchestre peuvent marquer les accents qui balisent le temps dans les mesures. Si le cerveau est, comme nous l'avons vu, une machine à prévoir l'avenir, et si sa fonction, au sein de l'évolution, consiste à prévoir ce qui va arriver, la musique semble être la démonstration complexe de cette capacité. Elle tend à nous surprendre, à nous guider par des sentiers battus pour nous mener, en une sorte de jeu de donnant-donnant, sur des voies inconnues qui nous réconfortent et nous intriguent, nous émeuvent et, du moins dans la musique tonale, nous conduisent à la satisfaction. Comme les romanciers, les musiciens sont des maîtres de l'horizon d'attente : j'écoute le début de la *Quatrième Symphonie* de Beethoven et, après la morne et solennelle ouverture en *si* bémol mineur, je crois que le reste du mouvement va continuer dans cette voie plutôt sombre, quand le brusque jaillissement du premier thème en *mi* bémol majeur lance contre toute attente le morceau vers une jovialité et une légèreté qui font songer à Haydn. Au début de la *Cinquième Symphonie*, quelque chose de semblable se produit mais, dans ce cas, la surprise vient d'un élément rythmique : aux huit plus célèbres notes de la musique classique succède un arrêt de l'accentuation qui ne permet pas de deviner ce qui va venir ensuite ; ce n'est qu'après la répétition de ce motif, dans une autre tonalité, qu'on le retrouvera, constant, dans le reste de l'*allegro*. On pourrait citer mille exemples de cette sorte, parce que les compositeurs essayaient de prévoir les réactions de leurs auditeurs et de jouer avec leurs expectatives – et leurs émotions. Si la musique est « du son organisé », cette organisation « doit inclure un élément inattendu, sans lequel elle serait émotionnellement plate et robotique », note Levitin. Pour que la surprise soit possible, il faut que l'auditeur se fasse au moins une idée du cheminement probable du morceau, en se fondant sur les milliers d'œuvres similaires qu'il a écoutées tout au long de sa vie. Les règles du baroque et celles du hip-hop n'ont certes pas grand-chose en commun, mais le cerveau a la faculté de reconnaître ses modèles et de prévoir les règles habituelles à chaque genre, époque, culture ou école. Nous archivons un prototype

d'une œuvre, à partir duquel nous reconnaissons ses variations : j'ai grandi en écoutant les symphonies de Beethoven interprétées par Karajan et l'Orchestre philharmonique de Berlin – je dois les avoir écoutées des centaines de fois –, avec leurs amples phrasés et leurs *legatos* transcendants, et j'ai beau préférer aujourd'hui celles d'Harnoncourt, de Frans Brüggen ou Jos Van Immerseel, avec leurs sonorités violentes et leur vitesse proche des indications métronomiques de Carl Czerny, ou retourner aux versions classiques de Wilhelm Furtwängler ou de Carlos Kleiber – du moins des 4^e, 5^e, 6^e et 7^e symphonies –, j'ai toujours l'impression qu'elles sont des variations de ces premières. La mémoire à court terme nous permet de retenir les sons que nous venons d'entendre afin de donner une cohérence à une mélodie ou à une phrase, pendant que la mémoire à long terme nous porte à reconnaître des modèles, savoir si nous avons déjà écouté une œuvre ou un morceau et à anticiper son déroulement possible. Dès l'enfance nous construisons nos mémoires ou archives musicales, et les connexions qui se produisent dans nos neurones au cours de nos premières années nous préparent à nos préférences à venir : c'est peut-être la raison pour laquelle, après avoir détesté des années durant l'opéra que mon père nous imposait à l'heure du déjeuner, j'ai fini par ne plus pouvoir m'en passer. Les analyses réalisées grâce à l'IRM ont apporté la preuve que les zones du cortex qui s'activent quand nous écoutons une composition musicale sont précisément celles qui s'activent quand nous nous souvenons. En d'autres termes, un investigateur ne pourrait déterminer à partir d'une image du cortex si nous sommes en train de nous remémorer une œuvre, de l'écouter, de la fredonner ou de la chanter. Selon la règle de Donald Hebb, dans *Psycho-physiologie du comportement*, qui veut que le mécanisme par lequel une information s'est imprimée dans nos connexions neuronales se réactive chaque fois qu'un élément de cette information nous est rappelé, la mémoire musicale demeure liée aux émotions que nous avons ressenties en l'écouter. *L'Empereur* de Beethoven me renvoie à mon père qui, comme je l'ai dit, l'avait utilisé pour illustrer sa conférence sur Ambroise Paré, de même que le quatuor du dernier acte de *Rigoletto* me renvoie à la musique de la série télévisée sur la vie de Verdi que nous regardions ensemble une fois par semaine. En revanche, les morceaux que l'on a très souvent écoutés peuvent finir par perdre quelque chose de leur force première,

puisque les souvenirs se superposent comme les couches géologiques : je n'arrive plus à me rappeler quand j'ai écouté pour la première fois la *Cinquième Symphonie* de Tchaïkovski, alors que penser à la *Suite pour orchestre de jazz n° 2* de Chostakovitch suffit à me ramener au mois que j'ai passé dans l'île de Patmos pendant que j'écrivais *El juego del Apocalipsis*. Pour nos lointains ancêtres, les émotions étaient des états mentaux qui les poussaient à l'action. Les processus qui se déroulent dans diverses zones du cerveau au moment où nous écoutons de la musique découlent du même principe. D'après Levitin, la musique fait s'activer diverses zones du cerveau dans un ordre particulier : tout d'abord, le cortex auditif assimile les divers composants sonores, puis les régions frontales analysent la structure musicale et créent des attentes sur ce qui va suivre, et enfin un réseau de zones cérébrales impliquées dans l'excitation, le plaisir, la transmission d'opioïdes et la production de dopamine s'active dans ce qu'on appelle le système mésolimbique, jusqu'à atteindre le *nucleus accumbens septi*, aire cervicale liée à la satisfaction, tandis que s'activent aussi, en parallèle, le cervelet et les ganglions de la base, « sans doute pour traiter le rythme et la mesure », ajoute Levitin. En définitive, tout indique que la musique sert à améliorer l'humeur de l'auditeur et, ce faisant – et c'est probablement ce que le processus a de plus intéressant –, éveille tout un ensemble d'émotions qui peuvent ne pas être rattachées au bonheur, à la sérénité et à l'apaisement, mais à des émotions fortes liées aux parties les plus anciennes de notre cerveau, telles que la peur, le malaise ou l'angoisse – raison pour laquelle certaines œuvres nous donnent « la chair de poule » et peuvent même nous plonger dans une impatience ou une exaspération toutefois tempérées par l'irrigation de dopamine. La musique suscite des émotions proches de celles qu'entraîne le langage – l'une et l'autre activent des zones similaires du cortex –, mais de manière moins référentielle et plus abstraite. J'écoute l'*adagio* du *Concerto pour violon en ut dièse mineur* de Chostakovitch interprété par Gidon Kremer et l'Orchestre symphonique de Boston dirigé par Seiji Ozawa : quand mon cortex commence à traiter les sons, les régions frontales de mon cerveau s'activent en même temps que l'hippocampe et l'amygdale ; je reconnais brusquement l'œuvre, j'essaie de me rappeler les rares fois où je l'ai déjà entendue et de deviner ce qui va suivre, content quand j'y parviens, ou surpris – et encore plus satisfait – si le morceau me

conduit sur des voies inattendues ; entre-temps, mon cerveau s'adapte au rythme et au tempo de Kremer et d'Ozawa, puis, quand le dialogue entre le soliste et l'orchestre fait naître en moi une certaine inquiétude caractéristique de Chostakovitch, proche de la peur, il est inondé de dopamine et d'autres neurotransmetteurs ; je me sens un instant abattu et méfiant, état qui me mène pourtant à une étrange paix ou tout du moins à une retenue qui n'est pas pour me déplaire. Le mouvement s'achève et une sensation de contentement me gagne, un plaisir circonscrit par d'autres émotions, pensées et souvenirs, comme si l'impression dominante laissait deviner la subtile variété d'harmoniques, des notes amères, mélancoliques, frustrantes et douloureuses qui amplifiaient mon expérience. Quand nous nous laissons porter par une grande œuvre, nous accédons à de nouveaux territoires ou états mentaux avec un mélange d'anxiété et de plaisir qui nous bouleverse et nous transforme. Si les autres arts provoquent des émotions fortes – plus circonscrites que la musique par la réflexion et la mémoire – celle-ci les rend, dirais-je, plus pures, plus insaisissables, plus immédiates. Ces émotions ne sont ni naturelles ni toujours les mêmes ; comme les idées ou les réflexions, elles sont déterminées par les valeurs propres à chaque époque. En dépit de nos désirs d'être modernes, dans le monde de la musique, on reste pourtant attaché à cette anomalie que l'on a appelée romantisme. En cette deuxième décennie du ^{xxi}^e siècle, nous cherchons encore des sensations qu'éprouvaient nos grands-pères, si ce n'est les contemporains de Brahms ou de Tchaïkovski, et de là nous vient cette résistance que nous connaissons à jouir des œuvres postérieures à la Seconde Guerre mondiale, dans notre attachement persistant à l'univers émotionnel de ce désormais lointain ^{xix}^e siècle. Juste avant le début du ^{xx}^e, la musique était un bien rare ; pour l'écouter, il n'y avait que trois moyens : assister à une fête rituelle, à un concert public ou privé, ou en faire soi-même. Grâce aux nouveaux systèmes de reproduction, nous sommes aujourd'hui à l'extrême opposé. Dans les grandes villes mexicaines, il n'y a pas un restaurant où ne nous mortifie un groupe de musiciens ou un fond sonore qui, au lieu de rendre plus agréable la conversation, la gêne ou l'empêche ; il en va de même dans les boutiques et les centres commerciaux, de nombreux bureaux et jusque dans la rue, que ce soit parce que le camionneur d'à côté nous impose un tube à casser les oreilles, soit parce que les

commerçants ont placé de gigantesques enceintes devant les portes de leur magasin pour attirer à qui mieux mieux l'attention des passants en une sorte de compétition qui rappelle les guerres ancestrales entre les bandes de Mixtèques et de Mixes. « Le fascisme est lié au haut-parleur », a écrit Pascal Quignard dans *La Haine de la musique*. Le silence est de nos jours un bien rare et précieux. Je ne me réfère pas au silence des mystiques ou de ceux qui tentent de se plonger dans la méditation, mais au silence dans la vie quotidienne, à ces pauses indispensables dans notre bruyante existence. Pour autant que l'on puisse regretter ce moment de l'après-midi où les familles se réunissaient pour jouer un quatuor de Brahms, cette époque est définitivement révolue. La nôtre nous propose des milliers d'œuvres prêtes à consommer. Si naguère encore la seule possibilité d'écouter *Carmen* était d'assister à une représentation à l'Opéra-Comique ou dans un théâtre de province comme le faisait le pauvre Nietzsche en lui courant après dans la moitié de l'Europe, il suffit aujourd'hui de se brancher sur Internet – comme je le fais en écrivant ces lignes – pour l'apprécier en tout lieu et à toute heure. J'ai beau être un fervent défenseur du livre électronique, ce changement, pour ce qui est de la musique, ne m'a jamais enthousiasmé. Je me déclare, en cette matière, réactionnaire ou nostalgique : j'achète encore et toujours des disques compacts et des 33 tours que j'entasse dans mon bureau, alors même que je suis la plupart du temps coiffé d'un casque audio ou branché sur le *Streaming* de Spotify. La fermeture de Tower Records a été pour moi l'équivalent de la faillite de Lehman Brothers : la fin d'une ère. Environné de mes disques, dont certains sont encore emballés, j'ai passé un bon nombre d'heures parmi les plus heureuses de ma vie. Je dois pourtant reconnaître que j'écoute moins de musique à présent que je ne le faisais par le passé. Dans ma jeunesse, je pouvais entièrement me consacrer à la découverte de nouvelles œuvres ou approfondir ma connaissance de mes favorites ; aujourd'hui, j'ai rarement l'occasion de pouvoir me consacrer exclusivement à la musique. Cependant, elle m'environne toujours lorsque j'écris – en ce moment même, j'écoute Bartók –, mais mon cerveau ne me permet pas d'effectuer deux tâches à la fois. Quand j'ai quelques instants de répit, chez moi, la première chose que je fais, c'est de choisir un morceau de musique, mais je finis inmanquablement par m'asseoir devant l'ordinateur, forcé d'employer ces rares minutes à écrire avant de

devoir sortir, et si pendant quelques instants je capitule devant la beauté ou la puissance d'un passage, je ne tarde pas à remettre les doigts sur le clavier, qui n'est ni celui d'un piano ni un pupitre d'orchestre, et Bach, Telemann ou Boccherini s'estompe peu à peu, devient un halo ambiant et dans le meilleur des cas m'inspire de loin. Le jour de l'enterrement de mon père, mon frère et moi avons apporté un petit amplificateur ; sur mon téléphone, j'avais enregistré la *canzonetta* du *Concerto pour violon* de Tchaïkovski, interprétée par David Oïstrakh. Il m'avait dit – une seule fois, il me semble – que c'était la musique qu'il souhaitait pour accompagner sa descente dans la tombe, et qui à la vérité allait ce jour-là nous accompagner, nous, ses enfants, tandis qu'il disparaissait à jamais. Il ne s'agit sans doute pas du morceau le plus subtil ni le plus raffiné de l'histoire de la musique, mais sa langueur sensuelle, transfigurée par notre *Requiem* intime, est restée pour moi le plus beau cadeau, le plus grand legs que m'ait fait mon père.

1.

Ô toi, art tout de noblesse, / que de fois, en ces tristes heures / où la vie resserrait son étau, / m'as-tu réchauffé le cœur, / m'as-tu transporté dans un monde plus clément ! / Dans un monde plus clément ! // Souvent, un soupir échappé de ta harpe, / un doux accord céleste / m'a ouvert d'autres cieux. / Ô toi, art tout de noblesse, sois-en remercié ! / Sois-en remercié !

Franz Schubert, *À la musique*.

LEÇON 7

LES PARTIES GÉNITALES, OU DU SECRET





André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Livre V.
Image de l'utérus et du vagin, représentés sous la forme d'un pénis.

*Pedicabo ego vos et irrumabo,
Aureli pathice et cinaede Furi,
qui me ex versiculis meis putastis,
quod sunt molliculi, parum pudicum.
Nam castum esse decet pium poetam
ipsum, versiculos nihil necesse est ;
qui tum denique habens salem ac leporem,
si sunt molliculi ac parum pudici,
et quod pruriat incitare possunt,
non dico pueris, sed his pilosis
qui duros nequeunt movere lumbos.
Vos, quod milia multa basiorum
legistis, male me marem putatis ?
Pedicabo ego vos et irrumabo.*

CATULLUS, *Carmina*, XVI¹

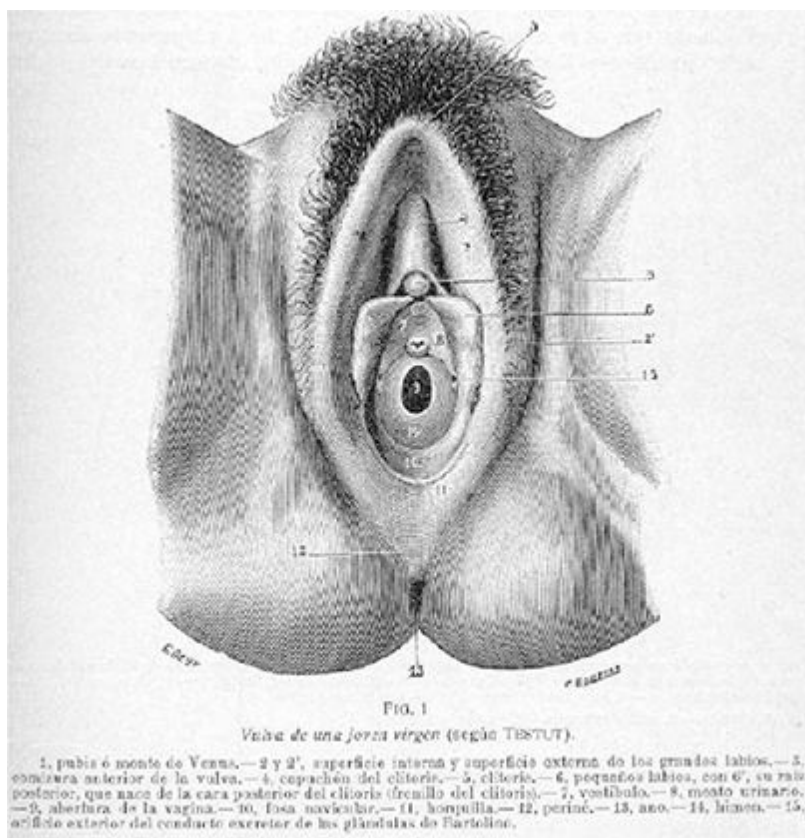
Mon père ne nous a jamais parlé de sexe. Ma mère, bien que plus disposée à aborder les sujets délicats avec ses fils, ne l’a pas fait non plus quand nous sommes devenus des adultes. Je n’ai pas le souvenir que pendant notre enfance l’un ou l’autre ait mentionné le mot « sexe » – excepté dans son acception la plus neutre –, pas plus, d’ailleurs, qu’aucun mot lié aux parties génitales féminines ou masculines. Et moins encore à rien d’explicite ou d’implicite sur la copulation. À la maison, grossièretés ou paroles déplacées étaient proscrites – ni mon frère ni moi n’aurions eu l’idée de les utiliser – et il était impensable que qui que ce soit puisse sous notre toit parler de « baiser » ou recourir à un équivalent plus prosaïque. Les termes cliniques étaient également interdits : le silence, sur ce chapitre, était absolu et impénétrable. Je ne crois pas que mes parents aient été particulièrement pudibonds, du moins vis-à-vis des gens de leur âge : la sexualité était quelque chose qui ne pouvait être évoqué en famille,

voilà tout. Le fait que mon père fût médecin, qu'il n'eût pas seulement étudié le fonctionnement de chaque organe mais aussi les risques associés à l'adolescence, les maladies vénériennes ou les grossesses accidentelles ne l'a aucunement incité à nous donner le moindre conseil sur les plaisirs charnels. Ce n'était tout simplement pas à lui de faire notre éducation sexuelle, à cause d'une sorte de pudeur qu'il qualifiait avec une certaine fierté de « victorienne ». De son point de vue, cette partie de notre formation revenait à l'école ou, plus probablement, à la vie. Je dois reconnaître que je n'ai jamais osé l'interroger sur ce sujet. J'admettais que la sexualité était un domaine interdit ou honteux qu'il fallait explorer par ses propres moyens. Ce qu'il y avait de pire dans ce silence, c'était qu'il semblait recouvrir un substrat sale et répugnant. Même si j'essaie de comprendre ce qu'étaient les courants et les peurs de cette époque, son attitude ne m'en paraît pas moins incohérente. Pourquoi cacher un des moteurs les plus puissants de nos actes, éluder l'un des pivots de l'existence et en faire ainsi une source de craintes, d'angoisses, de frustrations et de préjugés ? Qu'elles sont donc étranges, ces cultures qui croient que la sexualité peut rester occulte dès lors qu'on n'en parle pas et qu'on ne la montre pas en public, et ce alors même qu'elle est un secret de polichinelle ; en effet, comme je l'ai raconté, un des principaux divertissements de mon père consistait à peindre des figures de plomb féminines, ses « petites pépées ». Fier de sa collection, il l'exhibait dans une grande vitrine de notre salon, à la vue de tous. J'aimais ces petits corps qui, pendant mon adolescence, m'excitaient, avec leurs seins et leurs mamelons soigneusement modelés ; fidèles aux statues gréco-romaines, elles étaient dépourvues du moindre voile pubien et s'offraient au regard avec tant de naturel qu'il ne m'est jamais venu à l'idée de chercher à en savoir plus. J'ai été beaucoup plus perturbé en découvrant sur les rayons inférieurs de sa table de nuit quelques livres dont la couverture était masquée par du papier d'emballage et le titre seulement visible sur les premières pages. Il y avait là, entre autres, *Justine* et *Histoire d'O*. Je devais avoir douze ou treize ans, et la conscience que je foulais un territoire interdit produisit son effet : ils furent les premiers que je lus par goût, ou plutôt devrais-je dire avec un plaisir coupable. L'œuvre de Sade me rendit plus hardi : je l'apportai à l'école et, fier de ma trouvaille, la montrai à l'un de mes camarades de classe, qui s'en souvient encore. Je ne sais ce que cette

lecture précoce m'a permis de comprendre à deux monuments de la littérature érotique – c'était le moment où l'on nous donnait les premiers cours d'éducation sexuelle, juste avant notre passage dans le secondaire –, mais le Divin Marquis m'enthousiasma d'emblée. Par ces petites ouvertures, je devinai la vie sexuelle cachée de mon père. Sous l'influence de la révolution sexuelle des années soixante-dix, tout se passa différemment pour la génération suivante, comme le raconte Guadalupe Nettel dans son roman autobiographique *Le Corps où je suis née*, mais le monde dans lequel les parents parlaient ouvertement de sexualité avec leurs enfants et faisaient même l'amour devant eux me semblait, comparé au mien, extraterrestre. Mon père s'en est tenu à une recommandation : celle d'avoir plusieurs petites amies, et ne nous a jamais encouragés à venir lui demander conseil ou lui raconter nos fredaines. S'il croyait vraiment que l'école était l'endroit où l'on allait nous enseigner ce qu'il n'était pas prêt à nous apprendre, il se trompait complètement. Les schémas rudimentaires des appareils reproducteurs féminins et masculins des manuels scolaires, tout comme les explications neutres et solennelles de nos enseignants ne faisaient qu'approfondir notre confusion. Mes camarades se servaient d'expressions sexuelles explicites pour se faire passer pour des experts en la matière pourvus d'une expérience amoureuse considérable, mais pas un d'entre eux, je crois, n'aurait été capable d'expliquer en quoi consistait exactement le coït. Être dans une école de garçons – autre aberration catholique – rendait notre apprentissage encore plus difficile : pour nous, les femmes étaient aussi irréelles que les dessins des livres de biologie. Pour suppléer à cette absence, un frère mariste se dit qu'une personne de sexe féminin pourrait nous aider à éclaircir nos doutes. À partir du second semestre de cette année-là, une dame dont je ne peux me rappeler le nom, femme au foyer veuve et fervente catholique, à la peau très blanche et aux cheveux très noirs, vint nous voir une fois par semaine. J'avoue que je l'idolâtrais et peut-être même que j'étais amoureux d'elle, au point que j'ai osé lui offrir l'image d'un Christ que j'avais peint à l'aquarelle. Au cours de ses visites, elle pérorait avec autorité et beaucoup de charme – sur les dogmes de l'Église, auxquels elle mêlait la moralité caractéristique de la classe moyenne mexicaine. De l'avalanche d'aberrations qu'elle déversait sur nous, je garde encore le souvenir cuisant de ce qu'elle nous a dit de la masturbation. J'avais commencé à la pratiquer de très

bonne heure, à six ans, sans savoir ce que je faisais. En ce temps-là, le sport à la mode était le spiribol, qui se pratiquait et se pratique encore autour d'un tube en métal d'environ deux mètres de haut placé à la verticale, l'extrémité inférieure enfoncée dans un bloc de ciment ou, comme dans notre école mariste, planté dans le sol de la cour, où il y en avait plusieurs. À l'extrémité supérieure est attachée une corde qui se termine par une balle de cuir. Les deux joueurs se tiennent face à face de part et d'autre d'un poteau, tapent avec une raquette dans la balle et marquent des points quand l'adversaire ne peut la renvoyer. En dehors des heures réservées à ce sport, pendant les récréations ou à la sortie des classes, un de nos jeux consistait à grimper à ces poteaux pour voir qui arriverait en haut le premier, compétition très populaire. Mon ami Salvador et moi adorions cet exercice, parce que les pressions que la barre exerçait sur notre sexe pendant que nous montions nous procuraient une curieuse sensation de plaisir. Nous ne savions pas exactement ce que nous faisions et, bien entendu, en ces années tendres, nos pantalons n'en étaient pas tachés de sperme, mais nous savions pourtant que c'était une activité *non sancta* parce que nous n'osions jamais en parler entre nous et moins encore à nos parents. Quand notre instructrice en est venue à la masturbation, j'ai prêté une attention toute particulière à ce qu'elle disait. Je ne peux oublier le malaise qui s'est emparé de moi – de nous tous, je crois – quand elle nous a appris que c'était un péché, pas un péché véniel, mais un grave péché, parce que, nous expliqua-t-elle ensuite, chaque spermatozoïde que nous tuions – c'est le terme qu'elle a employé : *tuions* – était une vie en puissance. Du jour au lendemain, la douce dame à qui j'avais offert une aquarelle de Jésus-Christ a fait de nous, garçons de onze et douze ans, des assassins. La sexualité venait d'être liée de la manière la plus horrible à la culpabilité. Malgré les avertissements et l'enfer qui nous attendait sans doute dans l'au-delà, je n'ai jamais pu me retenir de commettre ce péché, et je suppose que mes compagnons non plus. Pendant les trois années qui ont suivi, c'est-à-dire les années cruciales du secondaire, la sexualité allait rester liée au péché et à la religion. Chaque fois que je me masturbais, Dieu était avec moi, me surveillait et me rappelait la gravité de ma faute. Je n'en ai pas moins poussé secrètement plus loin mon exploration sexuelle. Comme un sentiment religieux de fraîche date m'empêchait de me plonger dans les revues pornographiques que s'échangeaient

mes amis, le plus souvent des numéros fatigués de *Playboy* soustraits à leurs frères aînés ou à leur père, j'ai décidé de poursuivre mes recherches dans les livres d'anatomie du mien, comme si les planches du *Testut* allaient me révéler les véritables secrets scientifiquement certifiés de la sexualité.



L. Testut et A. Latarjet, *Traité d'anatomie humaine*.

Planche anatomique portant le titre suggestif de « Vulve d'une jeune vierge ».

Je ne me rappelle pas m'être un jour masturbé devant une image clinique, mais je suis sûr que l'étude de ces planches anatomiques ne m'a pas beaucoup aidé quand il m'a fallu mettre en pratique les connaissances ainsi acquises. Je me souviens de mon secondaire comme d'une étape confuse pendant laquelle j'ai été libéré de l'asthme

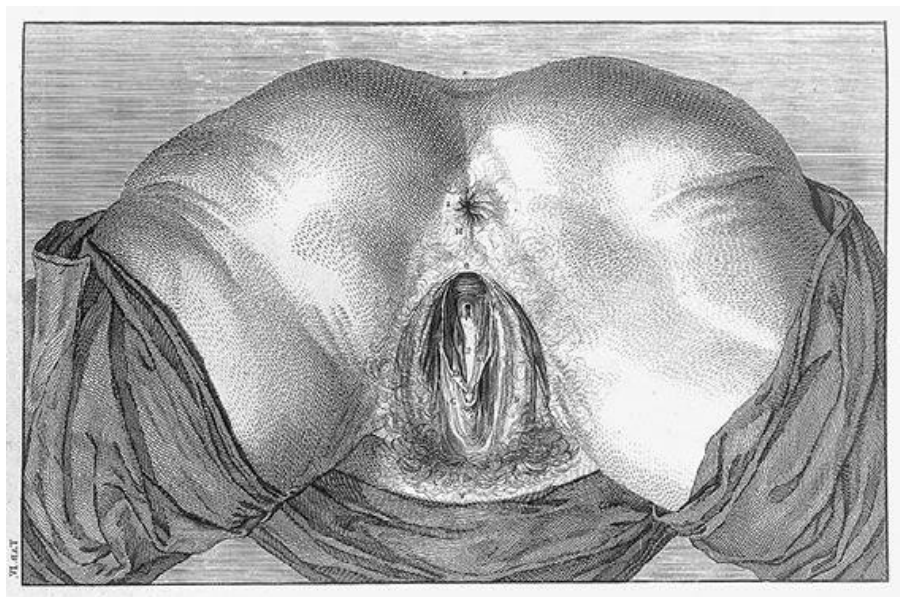
dont j'avais souffert depuis mon enfance et je me suis découvert quelques-uns des goûts qui devaient former mon caractère, comme ceux de la musique, de l'histoire ou de la philosophie, alors même que le poids de la religion – plus particulièrement la notion de faute judéo-chrétienne –, joint à ma timidité, m'a rendu aussi névrotique qu'inadapté. Certes, je fermais les yeux devant la profusion de seins nus que l'on montrait beaucoup plus qu'à présent dans les films « pour adolescents et adultes » que j'allais voir avec mes parents – je revois encore Julie Andrews, une de mes héroïnes d'enfant, se promener poitrine découverte –, ce qui ne m'empêchait pas, la nuit venue, de me dénuder sous le drap et de me masturber en pensant aux scènes que je voyais très bien malgré ou grâce à mes yeux fermés. Mon premier film pornographique, je l'ai vu, pendant quelques minutes, à côté de ma mère. Elle nous emmenait souvent, mon frère et moi, dans l'ancien Cine Estadio, une salle par la suite devenue le Teatro Silvia Pinal, et qui est aujourd'hui un temple chrétien. Cet après-midi-là, la pellicule avait commencé à brûler, et le projectionniste n'eut pas de meilleure idée, en attendant d'avoir recollé les morceaux, que de lancer un film X. Au bout de quelques minutes d'extrême tension, ma mère nous a pris par la main – mon frère devait avoir neuf ans, moi dix – et nous a tirés vers la sortie sans nous fournir la moindre explication. Le déchirement odieux entre le désir et la faute s'est mis à changer de nature au bout de trois ans d'études secondaires grâce à la conjonction de celui qui était en ce temps-là mon meilleur ami, Luis García Vallarta, et d'un très jeune professeur de physique, Luis Gabriel. Le vendredi, celui-ci refusait de parler de matrices et de machines simples et lançait un dialogue sur les deux seuls sujets qui à cette époque nous intéressaient vraiment et qui reflètent bien ce qu'étaient alors notre éducation sentimentale et notre grande peur, les femmes et Dieu. Que Luis Gabriel, fier de ses bonnes fortunes, nous donnât des conseils sur les meilleurs moyens de les séduire, et qu'il étalât sans retenue son athéisme quand on parlait religion ne manquait pas de sel. Son attitude nous parut d'abord sympathique, mais, peu à peu, nous avons commencé, Luis et moi, à nous sentir assez mal à l'aise en présence d'un professeur qui, dans l'école catholique où nous envoyaient nos parents, se moquait de Jésus, des saints et même de la Vierge. Toujours plus remontés, mon ami et moi avons vécu quelques mois de ferveur religieuse : tout d'abord, nous sommes allés à la messe

et avons communiqué, souvent – mon père n’entraît avec nous dans une église qu’une fois l’an, le 31 décembre ; puis, sur mon initiative, nous avons lu et étudié *La Somme théologique* de saint Thomas d’Aquin. L’idée était de disposer de suffisamment d’éléments rationnels pour tenir tête aux critiques débridées de notre professeur. Je suppose qu’il a dû être déconcerté, ou amusé, quand nous lui avons récité les cinq voies thomistes et nous sommes efforcés de lui présenter les arguments scolastiques pour démontrer l’existence du Premier Moteur ou de la Trinité. La discussion dialectique entre le jeune professeur de physique que nous taxions d’apostat et ses disciples illuminés a ce jour-là duré tout le cours, au grand ennui de nos camarades, qui étaient largement plus intéressés par les récits de ses aventures galantes. À la fin de l’année scolaire, Luis et moi avons pris deux décisions importantes : engager un professeur de latin, avec l’absurde projet de lire non pas Catulle ou Virgile, mais saint Thomas, saint Augustin, saint Bonaventure et les autres Pères de l’Église, et lire avec la plus grande attention tous les détracteurs de la religion qui nous tomberaient sous la main afin de leur livrer un combat imaginaire, prolongement de nos disputes avec Luis Gabriel. J’ai donc vu défiler Voltaire, Marx, Sartre et le Bertrand Russell de *Pourquoi je ne suis pas chrétien*, sans que ma foi en soit ébranlée. Mais un beau jour se sont présentés à moi *Ecce homo*, *Humain, trop humain* et *Ainsi parlait Zarathoustra*, dans d’horribles éditions de poche, et j’ai fait mon chemin de Damas en sens inverse. Du jour au lendemain, les croyances que je m’étais acharné à défendre se sont écroulées – ou je me suis rendu compte qu’elles n’avaient été qu’un château de cartes –, et il m’a bien fallu assumer que tout ce en quoi je croyais ou voulais croire était faux, Dieu, la Trinité, la divinité du Christ et la résurrection, pour m’en tenir là, ce qui a été pour moi une perte douloureuse qui m’a accablé pendant des semaines. Le deuil n’a pas duré trop longtemps ; depuis lors, je me considère comme athée, et ce n’est qu’en plaisantant que je me présente parfois comme un *athée militant*, sans toutefois laisser passer une occasion de lancer les critiques les plus acerbes non seulement contre les Églises, mais contre toutes les religions, qui me font l’effet, en cette deuxième décennie du *xxi^e* siècle, d’être les fléaux majeurs ou les tares héréditaires de l’humanité. Aujourd’hui, je pense que le plus important dans cette conversion radicale ou cette découverte de la raison comme instrument essentiel pour comprendre

le cosmos a été de me permettre de prendre le dessus dans ma lutte contre la culpabilité, cette culpabilité judéo-chrétienne dénoncée avec tant d'acrimonie par Nietzsche et qui caractérisait mon rapport à la sexualité. S'il m'a fallu attendre encore longtemps, du moins en comparaison de l'expérience de mes amis et camarades, pour me lancer dans ma première relation sexuelle – et amoureuse –, à vingt-deux ans, ma libération s'est amorcée dès ce moment-là, quand j'ai cessé de considérer que la sexualité était inévitablement sombre et peccamineuse. La lutte contre la culpabilité est le thème central d'un de mes premiers romans, qui commence par cette phrase attribuée au protagoniste : « À quoi bon châtier, puisque nous avons la culpabilité ? » Je ne veux pas dire que je ne reconnais plus désormais la voix de mon père – qui n'est pas celle de Dieu – quand elle débite à mon oreille une litanie de remords et d'avertissements, mais que Nietzsche m'a appris à la reconnaître et à la combattre de toutes mes forces. Je l'ai dit, ma terminale s'est aussi passée dans l'école de garçons mariste, mais les rencontres avec les sœurs de mes amis m'ont mis pour la première fois en contact avec l'univers féminin ; et je le répète : l'idée d'éduquer séparément les deux sexes est aberrante, pour les garçons, elle fait des filles des êtres inconnus, étranges, qui ne peuvent leur être comparés et qu'ils redoutent tout autant qu'ils désirent. Cette méthode éducative n'a fait que renforcer les préjugés machistes de l'époque : à défaut de pouvoir se confronter à elles, ni dans le jeu ni dans l'excellence comme ils le font entre eux, les garçons se croient forcés de les adorer ou de les mépriser, selon la réputation qui auréole celle qu'ils ont en vue. Avec ce critère quasi jungien, les filles ne pouvaient devenir dans l'imaginaire des garçons de ma génération, comme l'a illustré Jean Eustache, que des mères ou des putains, des fiancées qu'il nous fallait respecter jusqu'au mariage ou des filles légères à éviter pour ne pas tomber sous leur charme. Nous parlions d'elles à longueur de journée, et même si parmi mes amis peu nombreux étaient ceux qui pouvaient se vanter d'avoir réellement eu une amourette, notre langage regorgeait de termes crus qui se rapportaient à la sexualité, lourds de sous-entendus qui, à la mexicaine, occultaient l'emprise de la domination. Ces vantardises furent la cause de multiples querelles, et l'un de nos amis, dont la sœur nous semblait sans pareille, refusa de nous adresser la parole pendant des mois à la suite d'une de nos plaisanteries de mauvais

goût. Le pire aspect de cette balourde éducation sentimentale était qu'elle se déroulait dans un territoire imaginaire, parce que pas un seul d'entre nous n'osait, je ne dirais pas coucher mais embrasser une de ces filles que l'on retrouvait dans les fêtes, les sorties anodines. C'est à cette époque-là que j'ai fait la connaissance d'Eloy Urroz, qui en plus de m'orienter vers le monde de la littérature m'a aussi guidé vers celui des femmes. À la différence de mes autres amis, Eloy n'était pas vierge – comme il le raconte dans un de ses romans, il était d'un milieu où rien n'était plus naturel que d'être dépucelé par une prostituée – et il allait d'aventure en aventure tout en s'adonnant à l'une de ses grandes passions, la pornographie. Incapable d'imiter ses exploits, je me contentais d'admirer son don de sortir avec plusieurs filles à la fois ; il avait alors une énergie peu commune, un magnétisme et un manque de pudeur ou un toupet qui lui permettaient d'atteindre presque à coup sûr ses objectifs. Au cours des années suivantes, Eloy n'a cessé d'affiner ses tactiques en même temps qu'il faisait partager, aussi bien à moi qu'à un ami commun, Ignacio Padilla, sa passion des films pornographiques. Avec lui, nous avons découvert bouges, cinémas porno, *burlesques** (boîtes où se produisent des femmes en tenue légère qui miment des numéros de cirque), *tables** (où des femmes court vêtues exécutent des danses suggestives, accrochées ou pas à une barre) et bordels dans lesquels, contrairement à lui, nous restions plantés, bouche bée, comme des piquets. Naturellement, nous n'étions pas les seuls à nous lancer dans cette exploration de la vie nocturne, de notre corps et de celui de l'autre. Il était devenu clair, pour moi, que les humains investissent la plus grande partie de leur temps – ce temps, mental et subjectif, que chacun perçoit – à penser au sexe. Des années plus tard, la première fois que nous étions présents à la Feria del Libro de Guadalajara, en 1996, Pedro Ángel Palou – un autre de mes amis écrivains – et moi nous sommes rendus au stand de l'éditeur Patria pour une séance de signatures. Pendant deux heures, et lui et moi n'avons signé – chacun – qu'un seul exemplaire, bien entendu à une amie qui passait par là et nous a pris en pitié, et nous en avons profité pour feuilleter tous les livres qui se trouvaient à notre portée. C'est ainsi que je suis tombé sur un essai de psychologie évolutionniste publié par Alianza Editorial dont j'ai malheureusement oublié le titre et le nom de l'auteur, mais pas le contenu. La thèse en est la suivante : notre esprit

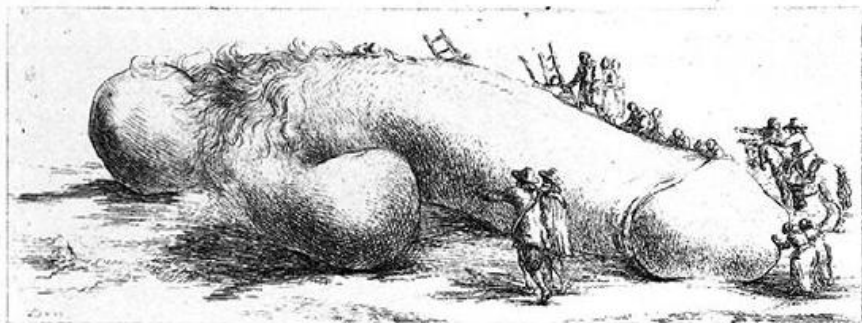
n'a pas réussi à s'adapter aux changements vertigineux qu'a connus notre civilisation au cours des derniers dix mille ans, et nous sommes en définitive restés des cavernicoles. À partir de cette idée présentée comme scientifiquement fondée, ce petit livre relatait fidèlement tous les préjugés de notre jeunesse et, au terme d'une analyse des résultats de multiples enquêtes, l'auteur démontrait que les convictions et les comportements de l'étudiant moyen nord-américain de la fin du xx^e siècle étaient semblables à ceux de leurs ancêtres de l'âge de pierre. Par exemple, la seule chose qui intéressait ces jeunes gens c'était de séduire autant de femmes que possible, de préférence pourvues d'une poitrine et de hanches plantureuses, afin de distribuer leurs gènes dans d'innombrables mères potentielles, sans tenir compte de leur intelligence ou de leur vie intérieure ; de leur côté, les femmes préféraient les hommes intelligents à ceux qui sont physiquement attrayants, pas parce qu'ils pouvaient être plus malins ou plus délicats, mais parce que l'intelligence s'était substituée à la force comme garantie de l'aisance dans laquelle elles désiraient vivre. Dans ce schéma, le mariage et la monogamie étaient présentés comme des inventions féminines visant à assurer cette aisance matérielle.



William Smellie, *Planches anatomiques* (1754).

L'auteur montrait aussi que les techniques de séduction découlaient de ce même principe : l'homme doit prouver à la femme, avec des cadeaux, des fleurs, des chocolats ou des invitations à déjeuner, dîner, ou à aller boire en verre, que dans l'avenir il sera capable de l'entretenir et d'assurer le bien-être de leurs enfants, alors qu'elle n'a d'autre ressource que de se faire désirer et de le persuader que leurs enfants porteront bien ses gènes et pas ceux d'un rival. Pedro, Eloy et moi avons passé des semaines à gloser sur ces thèmes comme s'il s'agissait d'un guide de développement personnel. Nous ignorions tout des critiques et des condamnations que le milieu universitaire, et plus particulièrement féministe, faisait pleuvoir sur la psychologie évolutionniste. Aussi fantastiques et réductionnistes que de tels arguments puissent paraître aujourd'hui, je ne peux nier que j'en trouvais quotidiennement la confirmation dans notre entourage conservateur et bigot. Quand nous voyions faire nos compagnons – Eloy en premier lieu –, le petit livre d'Alianza Editorial nous semblait donner une explication du machisme mexicain ordinaire plus évidente que ne le faisaient les divagations philosophiques et sociologiques d'Octavio Paz dans son très célèbre *Labyrinthe de la solitude*. Quand j'ai quitté le Mexique pour aller faire mon doctorat à Salamanque, je me suis rendu compte que ma société d'origine était indubitablement plus hypocrite que d'autres. Si les *Leyes de Reforma* du ^{xix}^e siècle avaient limité le pouvoir politique et économique de l'Église (à la différence de ce que j'ai découvert en Espagne, où les parlementaires continuent de jurer sur la Bible et où la religion catholique est enseignée dans les écoles publiques), son influence morale reste toujours très forte, surtout hors de la ville de Mexico. La conséquence majeure est la double morale qui prime dans nos comportements sociaux et notre vie publique. Nous ne poussons pas aux extrêmes comme les puritains des États-Unis, mais nous n'en croulons pas moins sous une lourde charge de préjugés. Comme dans le reste du monde latin, les Mexicains se vantent de leurs conquêtes et de leurs infidélités, mais ils ne permettent aucune incartade aux femmes, a fortiori si elles sont mariées. Je suis toujours surpris d'entendre mes étudiants, à l'université, employer encore des termes comme « salope », « pute », « traînée » pour ravalier celles qui ne cachent pas leur liberté sexuelle. Plus sinistre encore est le mot « pédé » : il n'y a pas pire insulte au Mexique. Pendant la Coupe du monde de football de 2012, les

supporteurs mexicains n'ont pas trouvé de meilleure idée que de scander « pédé, pédé, pédé » (refrain d'une odieuse beuglante du groupe Molotov) chaque fois que le goal de l'équipe adverse saisisait le ballon entre ses mains. La polémique soulevée par la question de savoir s'il fallait interdire ou punir de telles conduites a envahi les journaux et les discussions. Alors que les uns défendaient la liberté d'expression, les autres considéraient que ce nouvel hymne était une manifestation de haine qui devait être sanctionnée. Je partage l'avis des seconds : encourager des milliers de personnes à vociférer une rengaine avilissante pour insulter un adversaire est aussi infantile qu'aberrant. Il ne devrait pas non plus être permis aux supporters de comparer les joueurs noirs à des singes, comme cela est arrivé en Europe, et il n'est pas davantage admissible d'employer des mots qui ont déjà fait tant de mal lors d'un événement public doté de ses règles de conduite. Chaque époque est incapable de faire face à ses préjugés : s'il nous paraît aujourd'hui inconcevable de soutenir que telle race est supérieure à telle autre, nous devrions avoir honte de penser que la préférence sexuelle de quelqu'un doit le rendre inférieur à nous devant la loi. Et c'est pourtant justement ce qui se passe avec la querelle sur le mariage pour tous et l'adoption par des couples homosexuels : leur interdiction est un acte de discrimination brutale. Il faut reconnaître que l'opinion publique largement tolérante sur ce sujet est l'un des grands progrès sociaux accomplis au cours des dernières décennies : il n'y a pas si longtemps encore, qui aurait cru que ces deux pratiques seraient admises comme elles l'ont été, par exemple, dans la ville de Mexico ? Bien que la Cour suprême du Mexique ait décrété illégale toute restriction à l'égalité devant la loi concernant le mariage – quelques jours avant que celle des États-Unis fasse de même – et que le président Peña Nieto ait présenté une proposition de loi allant dans le même sens, l'opposition à ces pratiques est toujours majoritaire dans le reste du pays. Les résistances les plus acharnées viennent, comme on pouvait s'y attendre, de l'Église catholique et de ses alliés qui, en dépit des timides paroles d'adhésion du pape François, ont appelé à manifester et à protester dans une moitié du monde – de la très laïque France à la très calotine Guadalajara, non pour défendre un droit ou se prononcer en faveur de la famille traditionnelle, mais pour exiger purement et simplement que l'on prive de droits d'autres citoyens.



Dominique Vivant Denon, *Œuvre priapique* (vers 1790).

Ah, l'Église ! Revenir à la formule voltairienne : « Écrasez l'infâme ! » s'impose. Dans mon école mariste, le bruit courait que frères et curés étaient des homosexuels furtifs – rien à redire jusque-là –, qui profitaient de leur position pour tripoter les garçons les plus beaux ou les plus athlétiques. En terminale, on racontait qu'un professeur venait d'être renvoyé pour avoir été trouvé nu avec l'un des élèves dans la salle de projection ; je n'ai aucune preuve que l'accusation était justifiée. Ce que je sais avec certitude, par les récits de mes amis, c'est que notre directeur, que nous aimions tous et admirions pour sa vaste culture, sa bonhomie et son bon sens, avait l'habitude de venir faire quelques pas dans la cour de l'école pour y chercher un élève, de préférence attrayant, qu'il conduisait dans son bureau. Là, il lui posait des questions en lesquelles nous avons vu, plus tard, de la perversion – quasi délictueuse. Les témoignages recueillis mettent en évidence qu'il n'a jamais osé les toucher. Son harcèlement n'était que verbal. Comme s'il se souciait de la santé ou de l'hygiène du garçon, il lui posait d'abord des questions d'ordre général, avant d'en venir à sa vie sexuelle. Apparemment, il se souciait surtout de masturbation, voulait savoir combien de fois par jour et à quelle heure sa victime s'en délectait, en demandant toujours plus de précisions, ce qui ne semblait pas être grand-chose, en comparaison de ce que l'on sait, grâce à d'innombrables témoignages, des abus auxquels peuvent se livrer les prêtres des paroisses et les enseignants des écoles catholiques dans le monde entier, mais n'en demeurait pas moins accablant. Des années plus tard, j'ai pu lire que d'autres frères maristes que j'avais connus de près ou de loin avaient été renvoyés et

certains inculpés et emprisonnés pour abus sexuels. Plus tard encore sont venues à mes oreilles des histoires qui couraient sur la vie de Marcial Maciel, le fondateur de la Congrégation des Légionnaires du Christ. Je me suis aperçu que figurait parmi ses premières victimes (l'un des neuf braves guidés par le vaillant José Barba qui en 1977 osèrent le dénoncer) mon maître de quatrième année du primaire, Saúl Barrales, dont je gardais un souvenir attachant, en dépit du fait qu'il m'obligeait à jouer au football. Comme Barba et d'autres, il avait été séminariste chez les Légionnaires du Christ et objet de la concupiscence de leur fondateur – un des pires scélérats, sinon l'un des hommes les plus infâmes de notre histoire. Après avoir écouté les aveux de ce personnage et ceux de ses complices, j'ai envisagé d'écrire un livre sur Maciel et j'ai pu rencontrer Barrales et interviewer José Barba, qui m'a reçu avec une rare courtoisie. Finalement, je n'en ai rien fait, peut-être parce que je n'ai pas pu déterminer si l'histoire devait conduire à un roman – le seul moyen qui pouvait me permettre d'entrer dans la tête du violeur – ou à un reportage, et je résume ici mes réflexions de ces années-là. Maciel se distingue des milliers de prêtres qui se sont servis de leur prestige ou de leur pouvoir pour harceler et violer des jeunes garçons et des adolescents en ce qu'il ne s'est pas contenté de cacher sa scélératesse et son secret, mais parce qu'il s'est créé des vies parallèles pareilles aux feuilles charnues de l'oignon, afin de déguiser ses multiples délits. Il fut en même temps un insatiable prédateur sexuel, un chef de famille, le fondateur de l'une des congrégations les plus riches et les plus influentes de l'Église catholique, un proche de Jean-Paul II, un véritable meneur à la vie exemplaire aux yeux de ses successeurs et, pour beaucoup, un saint. Peu d'hommes réussissent à tromper autant de gens pendant si longtemps, réussite due à l'astuce, sans doute, mais aussi à la complicité d'une institution qui, en dépit des dénonciations et des accusations lancées contre lui, l'a protégé jusqu'au moment où le scandale est devenu si retentissant qu'il a menacé le Saint-Siège. Maciel était un grand séducteur capable, pour parvenir à ses fins, de recourir à toutes les stratégies concevables, de la manipulation à la violence, de la corruption à la subornation, et peu lui importait que ce fût pour abuser d'innombrables gamins afin d'assouvir ses désirs ou une pléiade d'admirateurs dans les plus hautes sphères de la société mexicaine et du Vatican, un don Juan doublement pervers qui, bien

plus que le pauvre diable de Tirso de Molina ou de Mozart, méritait d'être précipité en enfer, un séducteur sans scrupule dont l'obsession insatiable a fait un monstre, métaphore parfaite de l'Église qui le protégeait et du pays qui l'a vu naître. Le pire côté de l'hypocrisie mexicaine et la duplicité morale catholique s'étaient unis pour accoucher d'un maître du mensonge habile à se parer de respectabilité, de pureté et d'abnégation en menant sa vie criminelle sous une double dépendance : la drogue et l'abus sexuel de jeunes garçons et d'adolescents. C'était une combinaison de Josemaría Escrivá de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei canonisé – son rival et sa Némésis –, et d'un libertin du marquis de Sade. Mais, j'insiste, cet insolite et exaspérant amalgame ne pouvait voir le jour que dans le contexte d'un pays et d'une foi qui poussent à la nécessité d'avoir au moins deux visages, de penser une chose et d'en dire une autre, de jeter la première pierre et de cacher la main qui l'a lancée, d'intriguer en montrant patte blanche et conscience tranquille. Du Mexique, et en particulier de l'ouest du pays, une région connue autant pour son conservatisme que pour sa religiosité extrême – le Jalisco, le Michoacán et la région de Los Altos, régions-clefs de la guerre Cristera² –, Maciel a appris que seules comptent les apparences : se donner dans le monde pour un personnage vertueux et obtenir ainsi les appuis d'une aristocratie aigrie qui, sous d'autres couleurs, l'aurait méprisé. S'il n'avait pas été séminariste, on aurait bien vu cet homme dans les rangs du PRI, où il n'aurait sans doute pas tardé de toucher aux sommets, devenir gouverneur de son État natal, par exemple. Il avait tout pour réussir : une rhétorique brillante et accrocheuse, peu différente de celle de ses homologues laïques – autrement dit, ce parler du Mexique profond si bien imité par le comédien Mario Moreno quand il interprète le rôle de Cantinflas, parler dans lequel seule importe l'éloquence, même si l'on n'a rien à dire ou s'il s'agit justement de beaucoup parler pour ne rien dire –, et une sibylline facilité à s'acointer, pistonner et se faire pistonner, ces talents chez nous indispensables quand on entreprend d'escalader la pyramide sociale en adulant les puissants – plus précisément, en les caressant dans le sens du poil, pour rester poli – en vue d'obtenir leur protection et leurs faveurs, être reçu à leur cour et faire son chemin en se servant d'eux comme marchepieds jusqu'au jour où, parvenu assez haut, on s'empresse de les trahir (ce que Maciel fit avec son oncle, Rafael

Guízar y Valencia – évêque béatifié par Jean-Paul II et canonisé par Benoît XVI). Rien ne l'arrêtait quand il fallait gagner la confiance des élites ; en metteur en scène averti, il montait des spectacles destinés à délier les cordons de la bourse des figures influentes de l'oligarchie et, si ce n'était pas suffisant, il n'hésitait pas à séduire ou à suborner les veuves et les grandes dames qui finissaient par devenir ses bienfaitrices et ses mécènes, comme Flora Barragán de Garza, qui lui donna des millions et le présenta aux puissants industriels de Monterrey, qu'il ponctionna abondamment pendant les décennies suivantes. Il put ainsi s'immiscer dans ces cercles fortunés et catholiques, qui s'étaient toujours défiés du régime révolutionnaire institutionnalisé, en leur offrant ce qu'ils désiraient plus que tout : pourvoir leurs héritiers d'une solide éducation chrétienne, à savoir un composé infect de l'interprétation la plus réactionnaire de la pensée éducative de l'Église, d'un esprit affairiste tel qu'on le trouve dans les manuels de développement personnel et d'un anticommunisme agressif. Le résultat de cette combinaison fut la fondation des écoles des Légionnaires du Christ, qui poussèrent comme des champignons dans tout le Mexique, en Espagne et d'autres pays, grâce à une franchise qui garantissait aux fils des familles les plus aisées une formation inspirée aussi bien de saint Augustin que de Dale Carnegie, calquée sur le modèle couronné de succès d'Escrivá de Balaguer, à savoir l'Opus Dei. Mais Maciel ne prospéra pas seulement en suivant cette stratégie – sœur jumelle de notre politique mexicaine –, mais aussi en épousant la mouvance néoconservatrice qui commençait alors à gagner du terrain au sein de la communauté catholique. Si les années soixante et soixante-dix avaient été caractérisées en Amérique latine par l'essor de la théologie de la libération suivi d'un mouvement sociopolitique favorable aux pauvres, l'Opus Dei et les Légionnaires du Christ apparurent alors comme la frange la plus dure de la réaction face à l'aile gauche de l'Église ; ces deux mouvements provenaient des contrées dans lesquelles le national-catholicisme était le plus profondément enraciné : l'Espagne de Franco, l'ouest du Mexique et le Bajío (qui s'étend sur une partie des États d'Aguascalientes, du Guanajuato, du Jalisco, du Querétaro, du Michoacán et de San Luis Potosí). Bien engagé dans cette voie, Maciel s'inspira, pour choisir le nom de sa congrégation – la « Légion du Christ » –, de l'aphorisme de José Antonio Primo de Rivera, le fondateur de la Phalange espagnole

antirépublicaine, qui se présentait comme un « soldat du Christ » avant la Guerre civile, étiquette que Franco revendiqua à son tour. Face aux tendances progressistes de Jean XXIII et du Concile Vatican II, l'Opus Dei et les Légionnaires représentaient une réaction qui, bien que minoritaire, allait devenir prédominante pendant le pontificat de Jean-Paul II. Connu pour son anticommunisme bilieux et son opposition à tout changement – camouflés sous une feinte bonhomie –, le pape polonais ne tarda pas à compter Maciel parmi ses principaux alliés. Dans ce contexte, l'intrigant mexicain n'était pas une anomalie ou une aberration au sein de l'Église comme d'aucuns ont voulu le croire ou le faire croire, mais un des piliers de la révolution néoconservatrice conduite par Karol Józef Wojtyła. Les deux hommes se sont reconnus : loups revêtus de la peau de l'agneau, passés maîtres dans l'art de la dissimulation, ils ont trouvé l'un dans l'autre un indispensable allié. Ce qui ne veut pas dire que Jean-Paul II n'ait rien su de l'aspect le plus ténébreux de son sbire ; il ne s'est simplement pas trop soucié d'aller chercher plus loin, convaincu que les services que l'homme pouvait rendre à l'Église prévalaient sur sa moralité. Tous deux se considéraient effectivement comme des guerriers dans la bataille qu'ils livraient de front contre leur plus grand ennemi – le communisme pour Wojtyła, la vérité pour Maciel – et ils étaient prêts à faire feu de tout bois pour s'assurer la victoire. C'est ce qui explique que Maciel ait pu occulter pendant des décennies ses vies parallèles : grâce aux moyens mis en œuvre pour se rapprocher des élites mexicaines – tout d'abord dans le monde des affaires, par la suite dans celui de la politique – aussi bien que des élites espagnoles – qui l'ont reçu à bras ouverts – et à sa manière très efficace de se présenter comme un levier indispensable pour mener à bien la politique néoconservatrice de son allié du Vatican, il a réussi à faire passer sous silence ses activités criminelles et à étouffer les voix de ceux qui le critiquaient. Après ce qu'ont révélé les témoignages de José Barba, de Saúl Barrales et de leurs compagnons, témoignages ensuite confirmés par des dizaines d'anciennes victimes, il est difficile d'imaginer pire scélératesse que la sienne, et cette scélératesse ne peut être éclaircie que si l'on tient compte des spécificités du milieu catholique dans lequel il évoluait. Alors, elle se revêt de couleurs bibliques. Maciel ne s'est pas contenté d'être un malfaiteur de peu d'envergure, pas plus qu'il ne s'est contenté d'être un simple prêtre ; il lui fallait être, en

même temps qu'un suppôt de Satan, un émule d'Ignace de Loyola. Cette duplicité le définit. Contrairement à ceux qui doutent qu'il ait jamais été croyant, j'admets l'authenticité d'une foi qui, en lui présentant comme indubitable la bataille multimillénaire entre Dieu et Satan, l'a conduit à se glisser dans les deux camps comme agent double. Si, comme le remarquait Nietzsche, la morale catholique repose sur l'idée de la rémission des péchés – par le truchement de la confession de ses fautes à un de ses semblables auquel est accordé ipso facto un pouvoir surnaturel, aberration qui relève de l'insulte –, ce criminel était l'émanation toujours fidèle à elle-même de cette foi qui permet au premier venu de supposer qu'en accomplissant quelques « bonnes actions » – fonder une école, contribuer à l'effondrement du communisme – on peut effacer ses péchés, se faire pardonner ses « faiblesses » ; or Maciel savait, ne pouvait manquer de savoir qu'abuser sexuellement de gamins comme il le faisait était indéniablement pervers. Un tempérament aussi névrotique que le sien, né de son éducation manichéenne, devait sans doute le pousser à se repentir de ses très grandes fautes, et je l'imagine sans peine prier pendant des heures et battre sa coulpe chaque fois qu'il avait violé ou molesté un enfant, tout en sachant bien, au fond de lui, qu'il ne cesserait jamais de le faire. Son péché était alors transfiguré en une myriade d'actes de piété et une contribution à la croisade de Wojtyła. J'insiste : ce criminel ne doit pas être considéré comme une exception épouvantable ou une anomalie, mais comme le reflet le plus pur et le plus fidèle du Mexique et de l'Église catholique. Il fut un homme politique qui, comme tous ceux de son pays, n'affichait une honnêteté de façade que pour cacher un sale fond ; un pécheur repent, à la fois démon et saint, et une métaphore parfaite d'un endroit du monde et de croyances qui privilégient et encouragent ces doubles ou triples vies sur les assises de leur système éthique. Comment comprendre, sinon, qu'il ait fallu attendre 1998 pour que quelqu'un ose le dénoncer au pape – et pas à la justice civile – et que, malgré tout, l'Église et le pouvoir politique l'aient protégé jusqu'à son dernier jour ? Qu'il n'ait jamais payé pour ses crimes et n'ait été écarté qu'in extremis des offices de prêtrise ? Qu'après son décès le Vatican se soit contenté de « réformer » l'Ordre au lieu de le dissoudre ? Comment tolérer que les écoles des Légionnaires soient encore en train de « former » de nouvelles élites au Mexique et ailleurs, dans la moitié du monde ?

Qu'une institution fondée par l'un des plus grands délinquants de l'histoire continue d'assurer l'éducation d'enfants et d'adolescents ? L'argument objecté par l'Église et les Légionnaires du Christ a de quoi scandaliser : il reprend l'idée scolastique que les desseins de Dieu sont impénétrables et que parfois le Créateur agit pour le bien des hommes en empruntant des voies tortueuses, ou, pour reprendre le proverbe portugais, que « Dieu écrit droit avec des lignes courbes ». Comme s'il s'agissait d'un roi du Moyen Âge, on le présente doté d'un « double corps » (l'un terrestre et mortel, l'autre communautaire et immortel), d'un côté l'homme qui a commis des fautes impardonnables (ce que l'Église a été forcée d'admettre), de l'autre l'illuminé auquel Dieu a inspiré l'idée de fonder son anachronique ordre de chevalerie. Permettre aux Légionnaires de poursuivre leur enseignement, c'est refuser de comprendre que l'institution a été créée à l'image et à la ressemblance de son fondateur, plus comme une secte que comme un ordre, plus comme un élevage de victimes potentielles que comme une école. Tout, dans les Légionnaires, reflète la personnalité de Maciel, de la préférence pour les riches à l'obéissance sans restriction à l'autorité du chef, de la primauté du dogme et de la révélation au plus important : le secret. Ces procédés élitifs et suspects, dont les véritables objectifs sont de ceux qui ne peuvent pas dire leur nom, caractérisent le comportement des membres de la congrégation, pour lesquels le secret est élevé en règle suprême, ce secret mis en œuvre par Maciel pour se protéger des attaques et des enquêtes diligentées contre lui, et qui lui garantissait la plus grande impunité, lui permettant ainsi de poursuivre sans être ennuyé ses activités de prédateur. Il n'est pas vrai que la mission des Légionnaires était de former des croyants éclairés et des chefs d'entreprise catholiques. Leur structure était et reste faite pour former des complices. Dans toute religion, le secret le mieux gardé, c'est qu'il n'y a pas de secret, que Dieu n'existe pas, qu'il ne s'est pas révélé aux hommes, qu'il ne guide pas leurs actes, qu'il ne les observe pas sans cesse, ne les domine point et ne les attend pas davantage au tournant. Voilà le grand secret sur la préservation duquel veillait Maciel, pour que nul ne puisse s'aviser qu'il n'était ni vertueux ni pur, mais seulement un pauvre diable devenu, grâce à son intelligence et à la coopération d'innombrables ingénus, une personnalité quasi toute-puissante, capable de dominer, de surveiller et d'exploiter ses disciples, ceux qui lui rendaient un

culte comme s'il était un démiurge, ses émules et ses mécènes. Le secret le mieux gardé de l'Ordre est que son fondateur ne l'a pas créé pour servir Dieu ou son prochain, mais lui-même. Le vaste réseau corporatif avec ses filiales, la respectabilité que lui confèrent le pape ou les piliers des sociétés dans lesquelles il s'est immiscé, et la structure labyrinthique de la Légion ont été créés dans le seul but de lui fournir un apport de victimes qui jamais n'oseraient lui demander des comptes – comment pouvoir refuser d'aider le père Maciel à soulager ses attaques inguinales, afin de lui permettre d'expulser le sperme qui tourmentait ses testicules ? –, demeureraient soumises à ses exigences et à ses ordres, qui jamais ne l'accuseraient et qui, si elles s'y risquaient, ne seraient pas soutenues par leurs camarades et finiraient par être réduites au silence grâce aux structures de l'Église et à l'intervention de politiciens affiliés à sa cause. Grâce à ce réseau, Maciel a pu commettre le crime parfait – mieux encore, une succession de crimes parfaits – et s'en tirer indemne pendant des décennies. Rappelons, par exemple, qu'un consortium d'entrepreneurs a orchestré une campagne pour ruiner l'ancienne chaîne de télévision Canal 40, qui la première avait osé publier les dénonciations à son encontre. Même Joseph Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, le grand inquisiteur qui allait devenir Benoît XVI, devait l'avouer à demi-mot : sous le pontificat de Jean-Paul II, même lui, son chien de garde implacable, n'avait pas pu enquêter sur le fondateur des Légionnaires du Christ. Seule la ténacité des premiers dénonciateurs guidés par José Barba, auxquels de nombreux autres emboîtèrent le pas, permit à la vérité de se faire jour, bien qu'elle n'ait pas encore entraîné la disparition des Légionnaires et de leurs écoles. En dépit de la prétendue énergie avec laquelle Joseph Ratzinger et ensuite Jorge Mario Bergoglio – le pape François – se seraient prononcés contre les pédérastes au sein de l'Église, ni l'un ni l'autre n'a osé renoncer à la richesse et à l'influence qui leur viennent de Maciel. On a préféré simuler une réforme, feindre que l'Ordre n'est pas vicié d'origine, que ce n'est pas une organisation criminelle comme la mafia, qu'il ne prolonge pas, n'adapte pas aux temps présents les vices de son ancien maître. Maciel n'est cependant que le plus remarquable, le plus brillant et le plus pervers des prêtres qui depuis des siècles ont abusé de leurs fidèles ; ils sont innombrables et, encore une fois, on ne saurait attribuer le fait à des égarements ou des erreurs, mais à une

culture inscrite dans l'essence même du catholicisme. La foi et l'obéissance sont à l'origine des vices des évêques, des prêtres, des moines et laïques consacrés qui se répètent depuis des siècles : la première oblige les fidèles à admettre des théories absurdes, opposées à la raison, et la seconde à obéir aux ordres de leurs supérieurs sans les mettre en question et à perdre tout sens critique. Par ailleurs, le vœu de chasteté, irréalisable, pousse à exorciser le désir par des pratiques immanquablement occultes : en interdisant aux prêtres et autres religieux de s'ouvrir comme le reste des mortels à la sexualité consensuelle ou au mariage. Il ne faut pas chercher la raison pour laquelle un tel nombre d'enfants et de jeunes gens ont été abusés et violés par des ecclésiastiques catholiques ailleurs que dans leur doctrine, dans cet assujettissement à la servitude et au secret. Ce qui ne pourra changer aussi longtemps que n'auront été anéantis les fondements doctrinaux de l'Église. Peu d'institutions ont causé autant de dommages à autant d'êtres humains, surtout dans leur sexualité et leurs désirs, que les religions, le christianisme et l'islam plus encore, c'est l'évidence même. L'un et l'autre ont en commun l'horreur de la liberté sexuelle, c'est-à-dire l'horreur de la liberté individuelle, que la plus grande partie de leurs normes et de leurs préceptes – presque tous liés à leur morale ou à leur éthique – est destinée à abolir ou à limiter. De là vient leur caractère pernicieux, asocial, inhumain. Les sociétés civilisées devraient interdire que les religions puissent mettre la main sur l'éducation des enfants et des jeunes gens, et ce, pour limiter non la liberté religieuse, mais l'empire des religieux, et éviter ainsi que les idées obscurantistes sur la sexualité, la reproduction, la famille et la liberté puissent continuer de se répandre. Rien n'empêche les parents de transmettre à leurs enfants leurs préjugés et leurs haines, mais l'État devrait pouvoir garantir que de semblables idées ne puissent être imposées dans les écoles publiques et privées. De la même manière que l'on interdit d'enseigner la haine envers d'autres races ou croyances que la nôtre, on devrait proscrire une idéologie qui fait de la sexualité un péché et des homosexuels et transsexuels une abomination. Si les méthodes pédagogiques qui culpabilisent et rendent des milliers de gens honteux de leurs désirs ou de leurs pratiques sont à rejeter, celles mises en œuvre pour imposer ses désirs et ses pratiques aux autres, comme dans les écoles des Légionnaires du Christ, sont à éradiquer. Toutefois, la nécessité de juger les

délinquants sexuels et de dénoncer les institutions qui couvrent les activités de pédérastes a donné lieu à une véritable paranoïa, et les parents se sont mis à considérer comme suspect tout adulte qui s'approchait de leurs enfants. En 1983, Judy Johnson s'est présentée à la police pour déclarer que son fils de deux ans et demi avait été sodomisé par son ex-mari et par Ray Buckey, vingt-cinq ans, un des éducateurs du jardin d'enfants fondé par la famille McMartin à Manhattan Beach, en Californie. Après les premières investigations, Buckey a été entendu sans qu'aucune preuve ait pu être retenue contre lui. La police a alors envoyé une circulaire aux parents des gamins de la crèche-école, en les incitant à révéler aux autorités tout comportement suspect de leurs enfants, qui ont bientôt été interrogés par un groupe d'enquêteurs du Children's Institute International de Los Angeles, et l'on a conclu que leurs surveillants et pédagogues avaient abusé sexuellement de trois cent soixante d'entre eux. Les accusations contre les éducateurs se sont multipliées, le public a été informé qu'aux actes de pédérastie il fallait désormais ajouter des pratiques sexuelles avec des animaux, l'enregistrement de films pornographiques, et même des rites sataniques et sadomasochistes qui ont fait du jardin d'enfants des McMartin un des cercles de l'enfer. Bien que les enfants aient déclaré que des sorcières qui volaient sur des manches à balai participaient aux rites, qu'ils étaient torturés dans des souterrains, des tunnels, et même jetés dans les toilettes, Virginia et Peggy McMartin, Ray Buckey et sa sœur Peggy, ainsi que les institutrices Mary Ann Jackson, Betty Raidor et Babette Spitler ont en 1984 comparu en justice sous trois cent vingt chefs d'inculpation qui impliquaient quarante-huit enfants. C'est seulement en 1990 que ces charges délirantes se sont soldées par un non-lieu, à défaut de preuves recevables et d'accord entre les jurés. Avec le temps, il est apparu que l'enquête avait dès le départ été biaisée : Judith Johnson, la première mère à porter les accusations, déjà reconnue atteinte de schizophrénie paranoïde aiguë au moment des faits, a été retrouvée morte de coma éthylique à son domicile. Par ailleurs, l'un des témoins à charge de Ray Buckey, son compagnon de cellule – l'éducateur, entre-temps condamné, fit en définitive cinq ans de prison –, a avoué avoir menti en déclarant que celui-ci s'était en sa présence reconnu coupable. Enfin, il fut démontré que les tactiques d'interrogatoire du Children's Institute International et de la police, tout comme les déclarations des

journalistes chargés de couvrir l'affaire et d'un écrivain qui relata les événements dans le plus pur style sensationnaliste, avaient poussé les enfants à broder sur le sujet et à raconter de « faux souvenirs ». De tels cas nous amènent à nous demander pourquoi la sexualité a dû être aussi étroitement encadrée, au point de devenir une source de perturbation et de malheur. Le plaisir lié à l'acte sexuel n'est qu'un moyen établi par l'évolution en vue de nous inciter à le renouveler, le répéter à loisir avec un désir extrême, fonction première de nos gènes en principe chargés de se reproduire pour se perpétuer. Pourquoi a-t-il fallu que ce désir soit reconnu coupable ? Le besoin que certains éprouvent de dominer les autres nous a-t-il induits à faire de la sexualité le principal instrument de contrôle et de sélection de l'homme par l'homme, comme le suppose Michel Foucault dans son *Histoire de la sexualité* ? Ou y a-t-il d'autres raisons, plus dévoyées, de mettre la sexualité sous clef, l'occulter, la bâillonner ? Comment se peut-il que nous en soyons encore à croire que la contemplation de la nudité puisse être pernicieuse, comme le font entendre les lois qui dans le monde occidental interdisent aux enfants de voir un corps dévêtu au cinéma et à la télévision, ou, dans le monde islamique, ne permettant que de deviner le visage ou, dans les cas les plus extrêmes, les yeux des femmes ? Pourquoi a-t-il fallu que Freud découvre en ses patients victoriens et névrotiques qu'il n'y avait pas d'impression plus profonde et plus déstabilisante que celle de voir – ou seulement d'imaginer – le coït de nos parents, moment primordial d'où nous provenons tous ? Je suis incapable d'imaginer mes parents en train de faire l'amour, l'idée seule me révolte, mais je dois admettre que le silence de mon père, ses insinuations, ses préjugés, et même sa vie secrète, combinée à l'exhibition de ses « petites pépées », cette pléiade de nus féminins nanisés qu'il exposait à nos yeux, ont indéniablement contribué à modeler mon éducation sentimentale en orientant mes désirs et mes fantasmes ultérieurs. Que cela nous plaise ou pas, notre espèce et notre culture accordent à l'imaginaire sexuel – dans l'art, le divertissement, la fantaisie solitaire ou à deux – une importance, une énergie et un temps incommensurables qui dépassent de loin ceux que nous consacrons à la reproduction. Lacan l'a exprimé ainsi dans une de ses meilleures *boutades** : « *Il n'y a pas de rapport sexuel**. » Disons, avec un peu plus d'optimisme, qu'il n'existe que dans nos esprits.

1.

Je vous donnerai des preuves de ma virilité, infâme Aurelius, et toi, débauché Furius, vous qui, pour quelques vers un peu libres, m'accusez de libertinage. Sans doute il doit être chaste dans sa vie, le pieux amant des Muses ; mais dans ses vers, peu importe ; ils ne sont piquants et enjoués que lorsqu'ils peuvent exciter le prurit du désir, je ne dis pas chez l'adolescent, mais chez ces vieillards velus qui ne peuvent plus mouvoir leurs reins engourdis. Vous avez lu ces vers où je parle de plusieurs milliers de baisers, et vous me croyez, comme vous, lâche, efféminé ; mais je vous donnerai des preuves de ma virilité.

Catulle, « Carmina XVI », in *Poésie de C.V. Catulle*, trad. Ch. Héguin de Guerle, C.L.F. Panckoucke, Paris, 1837.

2.

Rappelons que, de 1926 à 1929, la réaction armée catholique contre la politique de nationalisation des biens de l'Église et de poursuite du clergé voulue par le gouvernement révolutionnaire (qui n'avait encore rien d'institutionnel) a plongé le Mexique dans un bain de sang, en particulier dans les régions mentionnées.

LEÇON 8

LA PEAU, OU DES AUTRES





André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Livre II, planche 1.

*Your skin like dawn.
Mine like musk.*

*One paints the beginning
of a certain end.*

*The other, the end
of a sure beginning.*

MAYA ANGELOU, *Passing Time*¹

Mon père avait une peau mate, des yeux marron sombre, des cheveux et une moustache très noirs (du moins dans sa jeunesse). Ma grand-mère – sa mère – avait un teint foncé, comme le montrent les photos que j'ai pu voir d'elle (je l'ai dit précédemment : de même que mes autres grands-parents, elle est morte avant ma naissance). Paradoxalement, ma mère, purement mexicaine, avait des cheveux châtain clair, des yeux verts, une peau blanche. J'ai de lui un teint mat, peut-être un peu moins que le sien, la couleur de ses yeux et de ses cheveux. Il s'est toujours considéré comme blanc, et même comme un Européen qui par une malheureuse circonstance ou une erreur d'aiguillage cosmique s'est trouvé piégé au Mexique, cette « terre indienne ». Mon aïeul paternel, né à Carrare en 1901, est arrivé au Mexique à l'âge de trois ou quatre ans en compagnie de son père et de son oncle. Les deux frères, qui arboraient les prénoms ronflants de Cesare Augusto et d'Augusto Cesare Volpi, étaient tous deux marbriers et sculpteurs toscans. Ils avaient profité de l'élan donné aux arts par Porfirio Díaz à l'occasion du centenaire de l'indépendance du Mexique pour monter une petite entreprise à Mexico et réaliser des projets ambitieux, comme le Palacio de Comunicaciones – devenu depuis le Museo Nacional de Arte, dont les sols et les escaliers sont de leur

main –, le monument en hémicycle à Benito Juárez, les premières parties du Palacio de Bellas Artes ou encore le buste de Garibaldi dressé dans un coin discret de la petite place située devant la station de métro Salto del Agua. Mon père affirmait fièrement que mon grand-père Guillermo – Guglielmo en italien – ressemblait trait pour trait à Gregory Peck ; sur les rares photos qui me restent de lui, coiffé d'un Borsalino dont il ne se séparait apparemment jamais, il a un visage dur, nettement découpé, une moustache bien de son époque et un regard sévère, un peu dédaigneux. Bien qu'il ne soit pas facile de le deviner sur ces images aux tons sépia pâlis, je suppose que sa peau devait être « blanche », c'est-à-dire avoir cette nuance dite « dorée », jamais très pâle, des Européens méridionaux. Ma grand-mère Matilde, en revanche, appartenait à l'une des familles aristocratiques ou prétendues telles ruinées par la révolution libérale. J'ai réussi à débrouiller un récit à partir de ce que me disait mon père, peu enclin à s'étendre sur le sujet : elle aurait été « adoptée » par sa sœur aînée, qui avait dû être une force de la nature : grande et vigoureuse, veuve de cinq maris, fière et autoritaire, dilapidatrice – mon père racontait que pour le baptême de sa sœur Martha elle avait offert à tous les invités une pièce d'or (le *centenario* mexicain) et laissé par la suite à l'Église tout ce qui restait de la fortune familiale. Toutefois, dans son cas, la richesse ou la folie des grandeurs n'était pas associée à la peau claire qu'étaient supposées avoir les élites de ces années-là – rappelons que Porfirio Díaz, don Porfirio, fils d'une indigène zapotèque, avait miraculeusement blanchi avec les années –, mais à une peau mate, résultat évident d'un métissage mexicain qui avait fait jaser. Ma grand-mère et mon père se considéraient comme à peine colorés (*apiñonados*, couleur de pignon de pin), contrairement au reste des autochtones, qui étaient bruns de peau – *prietos* –, terme très méprisant en ces années-là, alors que leur teint était pareil à celui de la multitude qu'ils dédaignaient. D'après les lois civiles de l'époque, en épousant un Italien, ma grand-mère avait perdu sa nationalité d'origine et était devenue une étrangère, ce qui, ajouté à l'image que se faisait d'elle-même cette aristocrate décadente porfirienne, et à la « culture » qu'elle s'attribuait avait suffi pour qu'elle et ensuite mon père se croient blancs et européens, ou en tout cas *différents* des Mexicains qui les environnaient. Ce sentiment d'étrangeté, de vivre dans un endroit qui n'était pas le sien ou du moins qui ne lui

correspondait pas, d'être à part, est resté gravé dans l'esprit de mon père jusqu'à la fin de ses jours et, inévitablement, il en a transmis quelque chose à mon frère et moi. Par exemple, bien que ma mère fût mexicaine, nous n'avons jamais mangé à la maison de piment, ni de nopal, ni de haricots rouges ; « Jamais, même pas dans la misère », lançait mon père, et les tacos et les en-cas traditionnels nous étaient interdits, considérés comme insalubres et dangereux. Il n'avait également que dédain pour tout ce qui était indigène : vêtements et parures régionaux, fêtes nationales et monde indien. Il pouvait réciter de mémoire la liste exhaustive des empereurs romains ou des rois de France, et se vantait de ne rien savoir des Aztèques ni des Mayas. Son conservatisme catholique le prédisposait contre les héros et les moments forts de l'histoire officielle, il estimait que tous les caudillos révolutionnaires – sauf peut-être Pancho Villa, qui aurait compté mon grand-père italien parmi les membres de son escorte personnelle (les « dorados ») dont la loyauté et le courage sont devenus légendaires – n'avaient été que des fripouilles et, bien entendu, il détestait le PRI de tout son cœur et de toutes ses forces. Des grands personnages mexicains, seuls Agustín de Iturbide, le père de l'indépendance, et Porfirio Díaz lui inspiraient un certain respect. Lecteur vorace qui, comme je l'ai dit, ne s'intéressait ni à la littérature espagnole ni à celle d'Amérique latine, il accepta de lire, sur mon insistance, *Cent ans de solitude*, mais en italien. Quand il trouvait quelqu'un impoli ou impertinent, un chauffeur qui essayait de le doubler à droite, par exemple, il ne se dominait plus. « ¡Indio ! » lui criait-il. Cet « Indien ! » était pour lui une terrible insulte, qui évoquait aussi bien le manque de culture que la grossièreté, pour ne rien dire de la couleur de la peau de l'individu en question. Il ne s'identifiait pourtant pas davantage avec les Espagnols ou leurs descendants, qu'il détestait encore plus que les indigènes, parce qu'il les jugeait responsables de tous les malheurs qui accablaient le Mexique depuis la Conquête, et il nous répétait inlassablement : « L'Afrique commence aux Pyrénées. » Son racisme était sélectif, autant il aimait l'Inde « notre mère », autant il ne cachait pas son aversion envers les Juifs, « les assassins de Jésus », et son mépris des peaux brunes. Malgré sa germanophilie, il n'est jamais allé jusqu'à manifester de sympathie pour Hitler, mais il ne se souvenait pas sans fierté que pendant la Seconde Guerre mondiale mon grand-père brandissait un drapeau italien aux armes de

la Maison de Savoie et encensait les premières années de Mussolini. En évoquant ces « autres », tous ces indigènes déguenillés ou – autre formule honteuse de ces années-là, ces « va-nu-pieds » –, ces Espagnols « invivables », ces Juifs « maléfiques » ou ces « peaux brunes à demi sauvages », mon père avait un geste leste des doigts de la main droite, qui lui venait de sa mère, comme s'il chassait une mouche ou un moustique. Après analyse, je crois pouvoir dire que dans son idéologie prédominaient le dédain traditionnel des élites mexicaines envers les indigènes, l'héritage antisémite du christianisme et l'impression d'être un exilé ou un déraciné dans une ville et un monde qui n'étaient pas les siens et lui donnaient le sentiment d'être cerné d'aborigènes hostiles. Ces facteurs conflictuels l'ont conduit à nous inciter à nous croire supérieurs, mon frère et moi, aux autres, position qui nous rendait plus vulnérables, nous exposait aux manifestations agressives de leur jalousie. Notre meilleur moyen de défense, face à ces barbares, devait être la culture. Il se peut aussi que ce soit à cause de son adhésion à l'aristocratie porfirienne déchue que l'argent n'ait jamais primé pour lui, et que ses attaques verbales contre les riches aient été encore plus sévères que celles qu'il réservait aux pauvres « privés de la possibilité d'aller à l'école ». Il croyait appartenir à une petite communauté de sages, groupuscule toujours plus réduit de défenseurs de la civilisation, de la rectitude, de l'éducation et des bonnes manières. Sans chercher à justifier son racisme ancestral et intempestif, je dirais pourtant qu'il reflétait le Mexique dans lequel il a vécu et tel qu'il est encore aujourd'hui, un pays qui n'a pas réussi à surmonter ses contradictions et où la discrimination, surtout celle fondée sur la couleur de la peau, est toujours aussi violente qu'elle l'était naguère, dans sa jeunesse et son âge mûr. Le mythe du métissage, l'une des fictions qui alimente notre identité révolutionnaire, nous aveugle. Comme pour la justice et les droits de l'homme, il y a un abîme entre les idées que nous nous faisons de nous et la réalité. Nous demeurons convaincus que le métissage nous rapproche, sans vouloir reconnaître que les élites continuent de déprécier les indigènes et tous ceux qui ont une couleur de peau un peu mate. Au Mexique, le racisme a été moins violent que dans d'autres pays du continent, comme les États-Unis et l'Argentine, où les indigènes ont été écrasés, ou encore les pays andins et l'Amérique centrale, mais cela ne fait pas de nous les champions du *melting pot*,

loin de là ; il s'agit d'une construction imaginaire plutôt que d'une pratique courante. Ce mythe nous a permis d'élaborer pendant des décennies une identité nationale capable d'assimiler aussi bien les éléments espagnols issus de la Conquête que ceux provenant de l'univers précolombien. Nos écrivains libéraux ont essayé de faire la démonstration que l'expansion du métissage finirait par effacer les différences raciales entre les diverses couches de la population mexicaine et aboutirait à une société plus homogène. Ce que ces sommités ont à peine osé insinuer, dans ce spectre littéraire qui allait de *La querella de México* (1915) de Martín Luis Guzmán à *La raza cósmica* (1925) de José Vasconcelos, c'est que leur défense du métissage ne visait pas à nous différencier du monde européen et de celui des États-Unis et à nous rendre fiers de notre couleur de peau, mais à biffer d'un trait de plume toute survivance purement indigène qui pouvait subsister parmi nous. Dans le fond, ils n'étaient pas très loin des envolées créoles de l'Argentine de Domingo Faustino Sarmiento, même s'ils semblaient vouloir revendiquer dans notre cas un rattachement à une mythique « race de bronze » ; en présentant les Mexicains comme l'addition de l'Espagnol et de l'indigène, des fils de Cortés et de la Malinche (la belle Indienne nahua de Veracruz dont on dit qu'elle ouvrit le chemin au Conquistador), ils nous ont poussés à essayer en vain d'effacer les nuances qui nous différenciaient et sur lesquelles les puissants se fondent encore aujourd'hui pour continuer d'asservir les dépossédés. Cette vocation universaliste du « Mexicain » a toujours été brutalement démentie par la rancune historique indienne transmise de génération en génération envers les Espagnols et la méfiance inextinguible de ces derniers envers les indigènes. Triste métissage constitué de haine réciproque entre les deux groupes qui en théorie nous modèlent. Dans notre histoire officielle, celle qui figure dans les manuels scolaires, nous avons été conquis, dépouillés et humiliés par les conquistadores. Nous avons appris à nous considérer comme des victimes, des enfants de la Malinche qui, dans l'interprétation psychanalytique de Samuel Ramos et d'Octavio Paz, détestent le père violeur sans s'apitoyer sur la mère violée. Cette version des faits a eu un retentissant succès *culturel*. Contrairement à ce qui se passe au Pérou ou en Bolivie, même les Mexicains blancs et blonds aux yeux bleus s'identifient davantage avec la grandeur aztèque ou maya qu'avec la culture de la péninsule ibérique, et il est

toujours inconcevable qu'une statue de Cortés – parangon de la vilenie – orne nos places publiques, ce qui n'empêche pas lesdits Mexicains blancs et blonds aux yeux bleus et même d'autres beaucoup plus basanés de qualifier de « peaux brunes », d'« Indiens » et dernièrement de « panachés » leurs compatriotes en raison de la couleur de leur peau. Comme l'a remarqué le commandant Marcos en 1994, les Mexicains adorent les indigènes morts – Moctezuma, Cuauhtémoc, Nezahualcōyotl – et tolèrent difficilement les vivants, qui constituent la population la plus pauvre et la plus illettrée du pays. Alors que plus de vingt ans ont passé depuis le soulèvement zapatiste du Chiapas, les indigènes sont toujours « les derniers parmi les derniers », les « sans-voix ». Nous ne les entendons toujours pas, et bien que divers instituts s'efforcent de préserver et de promouvoir leurs langues et même leur littérature en nahuatl, en otomi, en zapotèque, en plusieurs variantes du maya, et généralement en toutes leurs langues, celles-ci demeurent étrangères aux « Mexicains », ne sont pas enseignées dans les écoles publiques et restent considérées comme des résidus d'un passé qui, ainsi que le voulait Martín Luis Guzmán dans les premières années du xx^e siècle, devraient disparaître au plus vite. S'il y a eu métissage, il s'est évanoui depuis des décennies : les douze millions d'indigènes qui vivent au Mexique sont des étrangers sur leur propre sol, pas plus maîtres de leur destin qu'ils ne l'étaient quand les conquistadores et les missionnaires tâchaient de déterminer s'ils avaient une âme. J'ai maintes fois entendu mes compatriotes dire que ce n'est pas l'appartenance raciale mais la classe sociale qui divise le Mexique, comme si la discrimination reposait sur la culture et le statut économique et pas sur la couleur de la peau. Je le conteste. La composante raciale joue toujours un rôle, même quand elle est atténuée par l'aisance matérielle, et encore : bien que la plupart d'entre nous aient la peau mate, nous restons captivés par nos élites blanches telles qu'on nous les présente dans les magazines people ou les rubriques mondaines des journaux, toujours plus nombreuses ; presque tous les acteurs et actrices des séries télévisées sont blancs, ou du moins beaucoup plus blancs que la moyenne de la population, alors que les rôles de domestiques ou de méchants sont immanquablement réservés à ceux qui ont des traits indiens marqués. Ce qui précède ne veut pas dire que quelqu'un qui a la peau mate soit empêché d'accéder à un poste important, ni de s'élever dans l'échelle

sociale et économique, mais implique tout de même qu'il sera surnommé, raillé ou vilipendé et surtout tartiné de surnoms tels que « le Basané », « le Noir », ou « l'Indien ». L'un des exemples les plus parlants est celui du système rétrograde qui régit les employés de maison, héritage du passé colonial. Des milliers de jeunes femmes continuent d'être « engagées » par des familles aisées ou de classe moyenne, qui les font travailler pour des salaires rachitiques, sans la moindre faveur, les nourrissent et les confinent dans des chambres de service. Il en allait habituellement ainsi chez mes parents, et je me rappelle trois d'entre elles, avec lesquelles j'ai passé une partie de mon enfance et de mon adolescence : Mary, une jeune boulotte qui fut renvoyée, il me semble bien, parce qu'elle n'était bonne à rien ; Elvira, une femme trapue et sévère dont l'humeur roque et les insolences mettaient mes parents hors d'eux, et Alejandra, une indigène douce et souriante qui arriva de Veracruz ou d'Oaxaca pour travailler chez eux quand elle avait vingt-cinq ans et qui aide aujourd'hui encore ma mère sans jamais que celle-ci ait pu voir en elle une amie. De même que de nombreuses femmes de son milieu social, ma mère s'est toujours vantée de bien traiter ses servantes, de leur réserver une part de ce qu'elle préparait pour nourrir sa famille, de leur parler gentiment et même avec affection ; toutefois, il était impossible de ne pas deviner sous cette courtoisie une certaine supériorité, la distance infranchissable qu'elle mettait entre elle et ceux qui ne pouvaient être considérés comme ses égaux. Dans *Hilda*, le film d'Andrés Clariond (2015) tiré de la pièce de théâtre homonyme de Marie N'Diaye, un des films qui décrivent le mieux la relation compliquée entre les familles mexicaines et leurs domestiques, la protagoniste, Mme Le Marchand, ancienne étudiante qui pâtit de la répression de 1968 et finit par épouser un millionnaire, engage une nouvelle bonne. Seule et triste, elle fait de Hilda une confidente forcée, essaie de l'endoctriner en lui resservant le marxisme de sa jeunesse, sans pouvoir cacher la méfiance que la jeune fille lui inspire, et qui s'exprime par une avalanche d'ordres absurdes auxquels Hilda doit obéir. Puis elle réduit la bonne en esclavage, lui interdit de sortir de la maison et lui impose de rester en sa compagnie du matin au soir. Dans le personnage de cette déséquilibrée qui aime aussi fort sa servante qu'elle la hait, on peut reconnaître l'ambiguïté typique du traitement généralement réservé dans les classes supérieure et moyenne mexicaines aux

domestiques d'origine indienne. La peau est notre frontière avec le monde, elle nous sépare de ce qui est extérieur à nous et nous permet en même temps d'être en contact avec les autres. Une grande partie de notre vie est occupée par le spectacle que nous offrent les peaux, aux textures, couleurs et parfums les plus divers – peaux douces et fermes des enfants ; peaux grêlées d'acné des adolescents ; peaux parfaites des jeunes des deux sexes ; peaux tirées et bouffies des adultes ; peaux sèches, flasques ou ridées des vieux ; peaux abîmées olivâtres ou citrines, affligées d'érythèmes et de squames des malades –, comme si nous n'étions pas autre chose que ce tissu qui couvre nos os, cette barrière qui nous protège, nous isole et, ici et là, s'ouvre sur ce que renferme l'enveloppe. Rien ne prouve qu'il y ait dans ce tissu une conscience pareille à la nôtre ; comme le soutient une thèse neuroscientifique, pour chacun d'entre nous le reste de l'humanité est inclus dans la catégorie des « zombies philosophiques », répliques fonctionnelles des êtres humains, qui se comportent comme si une âme, un esprit ou une intelligence les animait de l'intérieur. L'évolution a fait de nous les plus alertes observateurs de nos semblables : le cerveau humain est conçu pour capter jusqu'aux moindres changements du visage des autres ; c'est le seul moyen dont nous disposons pour deviner si ceux qui nous entourent sont des amis ou des ennemis, s'ils vont nous épauler ou nous trahir, si nous pouvons leur accorder notre confiance ou s'ils vont nous planter un poignard dans le dos. Comme je l'ai écrit dans un autre livre, nous lisons l'esprit des autres, bien que nous soyons incapables de pouvoir l'observer directement : nous lisons leur corps et leur peau, leurs gestes et leurs expressions. De là vient la tyrannie de la beauté et de la jeunesse, ces indicateurs biologiques qui révèlent une bonne santé, la possession de gènes en état de se reproduire, l'éveil du désir ou, pour mieux dire, la tyrannie de la puissance évolutive et de l'emprise des sens qui nous poussent vers la jeunesse et la beauté et nous écartent de leurs contraires. Est-on responsable de se trouver à une extrémité ou à l'autre de cette échelle, ou méritant d'avoir un visage bien proportionné, un corps svelte ou des formes voluptueuses, un profil fidèle à l'harmonie secrète de la règle d'or, ou encore, au contraire, démeritant de présenter aux regards des malformations héréditaires, une dermatite, des os trop longs ou trop courts, des cartilages trop saillants, des formes contrefaites ? Pourtant, qu'il est donc difficile de

résister à l'élan qui nous porte vers les êtres jeunes et beaux et nous fait éviter les vieux et les laids ! Nos gènes ont inscrit en nous le désir irréprouvable de nous toucher, de nous caresser, et même s'il y a eu des cultures comme celle de l'époque victorienne qui ont voulu imposer au coït d'absurdes règles : ne pas montrer le corps des amants – on connaît le légendaire drap percé d'un trou –, les peaux se cherchent. Rien n'est plus érotique que le vaste tissu qui nous couvre, nous ressentons le besoin de le toucher, de l'embrasser, de le lécher, de le pénétrer avec la conviction que l'on ne peut parvenir à l'impossible union de deux personnes que par cet enlacement effréné. Les parties les plus érotiques du corps sont celles où le vêtement dévoile la peau. Il y a eu des époques où cette frontière se situait aux chevilles et au cou, comme en témoignent des milliers de lettres et de poèmes ; d'autres où c'était aux mollets et aux épaules ; ou aux genoux et même aux cuisses et, aujourd'hui, notre imagination érotique est centrée sur les hanches et le nombril – dans son dernier roman, *La Fête de l'insignifiance*, Milan Kundera s'amuse de ces morceaux choisis que les jeunes Européens et Américains laissent exposés au premier rayon de soleil. Il n'est pas interdit de croire que même dans le monde islamique cette marge d'érotisme doit se trouver entre le voile et les cheveux ou entre le voile et le visage qui se laisse à peine deviner. La nudité totale est moins excitante que le dépouillement progressif des vêtements ou des voiles, ce qu'illustrent la danse de Salomé ou le strip-tease. La beauté, en tout cas la beauté physique par laquelle nous nous sentons attirés, semble nous pousser à nous emparer d'elle et à la dévorer, comme s'il s'agissait là de la seule façon d'assouvir notre appétit ou notre luxure : nous sommes tous, dans ce sens, cannibales. La laideur, en revanche, nous repousse, tout en nous fascinant d'une certaine manière (comme dans *Passion d'amour*, le film d'Ettore Scola tiré du roman *Fosca* d'Ugo Tarchetti), et les monstres nous captivent. Serions-nous ces Cyclopes, Lestrygons ou encore cette malheureuse créature morte-vivante créée par le docteur Frankenstein avec des fragments de dépouilles humaines ? Le monstre nous effraie et nous émeut, il nous confronte à notre peur naturelle d'être repoussés, à notre inévitable dégénérescence. Nos corps s'affaibliront, perdront leurs facultés et nos peaux, les douces peaux de notre jeunesse finiront couvertes de taches, de rides et d'excroissances jusqu'à nous faire ressembler à des sorciers, des sorcières ou des créatures

mythologiques. Au Moyen Âge proliféraient les bestiaires qui mêlaient des centaines de créatures fantastiques issues de divers mythes et traditions à des individus affligés de difformités congénitales, méthode portée à l'extrême par la subtilité littéraire d'un Borges ou d'un Cortázar. En 1573, Ambroise Paré publiait son traité *Des monstres et prodiges* dans lequel il classifiait toutes sortes de monstruosités, en commençant par ces mots : « Monstres sont choses qui apparaissent outre le cours de Nature (et sont le plus souvent signe de quelque malheur à advenir) comme un enfant qui naît avec un seul bras, un autre qui aura deux têtes, et autres membres outre l'ordinaire », avant de considérer les diverses causes qui les font apparaître :

La première est la gloire de Dieu.

La seconde, son ire.

La troisième, la trop grande quantité de semence.

La quatrième, la trop petite quantité [de semence].

La cinquième, l'imagination.

La sixième, l'angustie ou petitesse de la matrice.

La septième, l'assiette indécente de la mère comme, étant grosse, s'est tenue trop longuement assise, les cuisses croisées, ou serrées contre le ventre.

La huitième, par chute, ou coups donnés contre le ventre de la mère étant grosse d'enfant.

La neuvième, par maladies héréditaires ou accidentelles.

La dixième, par pourriture ou corruption de la semence.

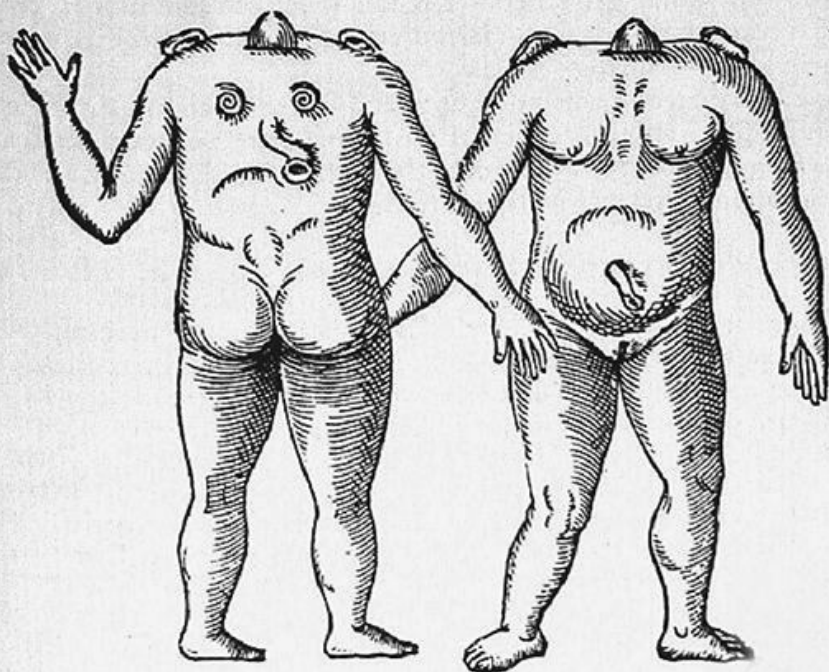
L'onzième, par mixtion et mélange de semence.

La douzième, par l'artifice des méchants bélîtres de l'ostière²

La treizième, par les Démones ou Diables.

À la fin de cette classification, Paré ajoute une parenthèse : « Il y a d'autres causes que je laisse pour le présent, parce qu'outre toutes les raisons humaines, on n'en peut donner de suffisantes et probables : comme, pourquoi sont faits ceux qui n'ont qu'un seul œil au milieu du front, ou le nombril, ou une corne à la tête, ou le foie sens dessus dessous : autres naissent ayant pieds de griffon, comme les oiseaux et certains monstres qui s'engendrent dans la mer ; bref, une infinité d'autres qui seraient trop longs à décrire. »

Figure d'un Monstre femelle sans teste.



Ambroise Paré, *Des monstres et prodiges* (1573).

Figure d'un monstre féminin sans tête.

Le chirurgien consacre les chapitres suivants à décrire et illustrer les effets de chacune de ces causes. Il est extraordinaire de voir comment, dans sa classification, le stupéfiant esprit de la Renaissance a combiné la science et la supercherie, les premiers pas de l'analyse critique et de la démonstration par l'exemple aux légendes et aux consignes religieuses. Il serait injuste d'exiger de Paré qu'il ne croie ni à la grâce ni à la colère divine et pas davantage à l'intervention de diables et de démons dans l'apparition des monstres et l'avènement des prodiges. La cinquième de ses causes est surprenante : l'imagination. D'après lui, si la mère contemple une image troublante au moment de la conception – c'est-à-dire dans les semaines qui

suivent la fécondation –, cette impression forte peut provoquer des anomalies du fœtus. Pour l'éviter, il recommande aux futures mères, durant la gestation, de s'abstenir de regarder et d'imaginer des animaux ou des avortons pendant trente à quarante jours. *Voir des monstres produit des monstres*. Chaque époque engendre les siens. Si en *Frankenstein* sont condensées les peurs qu'inspirait l'amorce de la révolution industrielle dans l'Angleterre du XIX^e siècle, dans les vampires se logent les ennemis de l'intérieur ou les membres d'une cinquième colonne prêts à capter et à contrôler les volontés de leurs victimes ; de la même manière, les extraterrestres du siècle passé abritaient des agents communistes ou capitalistes infiltrés, et les zombies qui règnent à présent sur nos peurs illustrent la crainte d'une invasion de migrants ou de djihadistes. Il est toujours bon d'avoir un monstre – ou un barbare – à sa porte : plus les citoyens sont terrorisés, plus ils sont aisément manipulés, comme le démontrent les déclarations xénophobes des partisans de l'extrême droite ou les anathèmes de Donald Trump contre les Mexicains et les musulmans. L'effigie du monstre sauvage dépourvu d'humanité et de sentiments – la bête capable de déverser dans un endroit public des douzaines de têtes coupées ou de pendre des cadavres aux ponts, comme le firent les mercenaires du crime colombiens et les cartels de la drogue au Mexique – est du meilleur profit. Les pires monstres sont ceux qui *ne se montrent pas*, par exemple les reptiles intersidéraux déguisés en humains, cachés sous des peaux semblables aux nôtres, qui font de nous tous des suspects : n'importe qui peut être un ennemi, et mieux vaut se méfier de ses amis et de ses voisins.

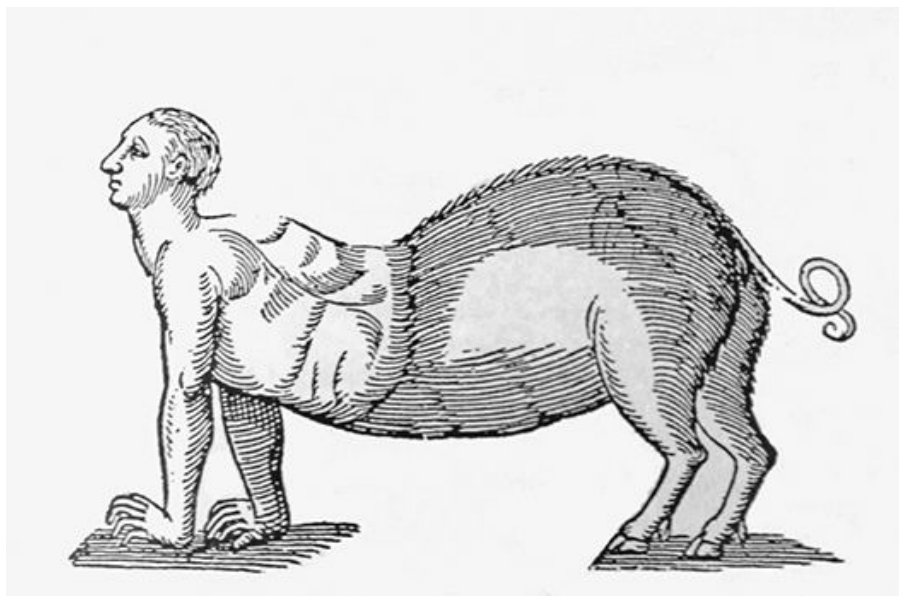
La peau nous abrite, nous protège, nous sert de frontière – une frontière évidemment poreuse – et nous alerte sur ce qui se produit dans notre entourage. C'est l'organe le plus étendu de notre corps, et le plus fragile ; une fine membrane qui pèse environ trois kilos et demi, a une surface d'à peu près deux mètres carrés et une épaisseur de deux à trois millimètres. Elle peut facilement être égratignée, coupée, brûlée et, comble de l'atrocité, arrachée : c'était là une torture infligée par les Assyriens, les Chinois et les Aztèques, et elle est arrivée jusqu'à nous dans la violence extrême qui nous environne, comme le montre le cas de Julio César Mondragón, un des étudiants de l'École normale d'Ayotzinapa, dont le visage a été écorché sans que l'on ait encore pu comprendre les raisons d'un semblable châtimement. Une

autre mort atroce est celle infligée par le feu, quand la peau est brûlée comme sur les bûchers du Moyen Âge ou lors des incendies, tel celui survenu le 5 juin 2009, provoqué par une défaillance du système de climatisation d'un dépôt loué par le ministère des Finances de l'État de Sonora pour y conserver les archives du contrôle routier ; les flammes n'ont pas tardé à gagner l'immeuble voisin, dans lequel était installée une garderie, et ont dévoré le toit du local, qui s'est effondré sur les enfants et les employés alors présents. Quand les pompiers ont enfin réussi à maîtriser le feu, une trentaine de fillettes et de garçonnets étaient morts brûlés et asphyxiés ; dix-huit devaient encore décéder dans les jours qui suivirent. Plus de quarante autres ont été hospitalisés dans un état plus ou moins grave. Voici les noms des enfants victimes de cet incendie : Ana Paula Acosta Jiménez ; Andrés Alonso García Duarte ; Andrea Nicole Figueroa ; Aquiles Dreneth Hernández Márquez ; Ariadna Aragón Valenzuela ; Axel Abraham Angulo Cazares ; Bryan Alexander Méndez García ; Camila Fuentes Cervera ; Carlos Alán Santos Martínez ; Dafne Yesenia Blanco Losoya ; Daher Omar Valenzuela Contreras ; Daniel Alberto Goyzueta Cabanillas ; Daniel Rafael Navarro Valenzuela ; Daniela Guadalupe Reyes Carretas ; Denisse Alejandra Figueroa Ortiz ; Emilia Fraijo Navarro ; Emily Guadalupe Cevallos Badilla ; Fátima Sofia Moreno Escalante ; Germán Paúl León Vázquez ; Ian Issac Martínez Valle ; Javier Ángel Merancio Valdez ; Jesús Antonio Chambert López ; Jesús Julián Valdez Rivera ; Jonatan De Jesús De Los Reyes Luna ; Jorge Sebastián Carrillo González ; Juan Israel Fernández Lara ; Juan Carlos Rascón Holguín ; Juan Carlos Rodríguez Othón ; Julio César Márquez Báez ; Lucía Guadalupe Carrillo Campos ; Luis Denzel Durazo López ; María Magdalena Millán García ; María Fernanda Miranda Hugues ; Marian Ximena Hugues Mendoza ; Martín Raymundo De La Cruz Armenta ; Monzerrat Granados Pérez ; Nayeli Estefania González Daniel ; Pauleth Daniela Coronado Padilla ; Ruth Nahomi Madrid Pacheco ; Santiago Corona Carranza ; Santiago De Jesús Zavala Lemas ; Sofía Martínez Robles ; Valeria Muñoz Ramos ; Ximena Álvarez Cota ; Ximena Yanez Madrid ; Xiunelth Emmanuel Rodríguez García ; Jazmín Pamela Tapia Ruiz ; Yeceli Nahomi Bacelis Meza et Yoselín Valentina Tamayo Trujillo. On pourrait croire que ce qui s'est produit dans cette garderie a été le résultat d'un « tragique accident » – lieu commun alors rabâché par la presse – ou l'un de ces

« Acts of God », nom insensé donné en Amérique du Nord aux cas de force majeure, mais quand les résultats de l'enquête ont été publiés, ils ont dévoilé d'innombrables irrégularités administratives et politiques. Le dépôt d'archives et de plaques d'immatriculation ne disposait ni d'extincteur ni de système anti-incendie. Quant à la garderie – qui, comme des centaines d'autres, avait été concédée par l'administration du président Felipe Calderón à divers particuliers, parmi lesquels des parents de son épouse et du gouverneur de Sonora –, elle avait été inspectée quelques semaines auparavant par les services de sécurité, et l'on avait alors consigné que les fenêtres étaient trop hautes, qu'il n'y avait qu'une sortie de secours (la seconde refusait de s'ouvrir) et que les dispositifs de protection contre l'incendie ne fonctionnaient pas correctement. Depuis 2005, la commission sécuritaire recommandait aux propriétaires de modifier certaines structures pour éviter les accidents, mais ses interlocuteurs n'en avaient jamais tenu compte. Le directeur de l'Institut mexicain de sécurité sociale (l'IMSS), de qui dépendaient la surveillance et la concession des garderies, s'est contenté de congédier les fonctionnaires liés à l'affaire. Réunis en deux associations, les parents des victimes ont demandé à la Cour suprême d'ouvrir une enquête indépendamment du ministère public du district de Sonora. Les recherches ont révélé une opacité complète de l'attribution des concessions, réparties entre les amis et les contacts politiques du gouverneur, un élu du PAN – apparemment, les garderies sont des affaires rentables –, mais les autorités ont estimé qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre. Plusieurs parents ont alors organisé des manifestations, émis d'autres protestations, demandé l'assistance d'organisations des droits de l'homme – se sont parfois fait gruger par quelques avocats sans scrupule – et ont même organisé deux procès au civil, au cours desquels un groupe d'activistes et d'universitaires a estimé divers fonctionnaires fédéraux et régionaux responsables du drame. La condamnation symbolique n'a provoqué qu'un bref frémissement médiatique. La conclusion du ministre de la Justice, Arturo Zaldívar, qui a jugé politiquement responsables de la tragédie deux directeurs de l'IMSS, Juan Molinar Horcasitas et Daniel Karam, est aussi rapidement tombée dans l'oubli. Le 12 août 2015, six ans après les faits, les services du procureur général de la République ont demandé à un juge fédéral de placer en détention provisoire vingt-deux employés de la garderie, accusés de n'avoir pas aidé les enfants,

ce qui est en contradiction avec la plupart des témoignages recueillis après le drame (le fils d'une des inculpées est mort pendant l'incendie), mais le juge a renvoyé la demande. Finalement, le 14 mai 2016, un juge fédéral de Sonora a condamné dix personnes, fonctionnaires, gestionnaires de l'IMSS, de la mairie d'Hermosillo et du bureau du gouverneur du district, mais ni leurs chefs ni les propriétaires de la garderie. Plus que discutable et injuste, cette décision de justice met en évidence la propension de l'État mexicain à ne punir que les plus faibles : les employés qui ont essayé de sauver leur vie et celle d'autant d'enfants que possible. Comme dans de si nombreux autres cas où l'on a cherché à dissimuler la responsabilité de l'État – de celui de Tlatelolco à celui d'Ayotzinapa en passant par le massacre des paysans désarmés qui, le Jeudi saint de l'année 1995 à Aguas Blancas, réclamaient plus de justice sociale –, nous faisons face non à de l'impéritie, mais à un système conçu avant tout pour protéger les puissants. Les supposés errements et défauts de la justice ne sont en fait que des modes opératoires parfaitement huilés, planifiés et entretenus par les diverses forces politiques en vue de garantir leur impunité. À ce jour, il n'existe pas au Mexique un seul exemple de politicien condamné (sinon par un autre parti que le sien, qui cherche à se venger). Ceux qui pensent que l'incapacité d'établir la vérité des faits et de punir les coupables est due à un cadre réglementaire déficient ou à un ministère de la Justice corrompu et inefficace se trompent : tout au contraire, cette inefficacité et cette corruption supposées sont les symptômes d'une anomalie plus grave : celle d'un pouvoir financier et politique déterminé à protéger la vie, les décisions, l'argent et les propriétés de quelques-uns afin d'empêcher que leurs privilèges ne leur soient soustraits. Reste à espérer que les peaux brûlées des enfants de cette garderie puissent au minimum servir à mettre en évidence l'extrême minceur et la fragilité de la peau de la démocratie mexicaine, susceptible d'être calcinée et déchirée moins par des agressions ou des dangers extérieurs, comme on cherche immanquablement à nous le faire croire, que par ce montage destiné à protéger quelques individus qui n'ont qu'indifférence pour les autres. On dit que l'on est en accord avec sa vie quand on se sent bien dans sa peau. Je crois que mon père n'aurait jamais pu émettre pareil propos. Toujours quelque chose l'incommodait, ce qui était dû au fait qu'il avait la peau très fine : il ne

tolérait pas la corruption, la laideur, l'injustice et la pauvreté autour de lui. Chaque fois que je compose ou me résigne, je me souviens que son intransigeance, son incommodité, sa non-conformité sont la seule attitude digne face aux misères du monde.



Ambroise Paré, *Des monstres et prodiges* (1573).

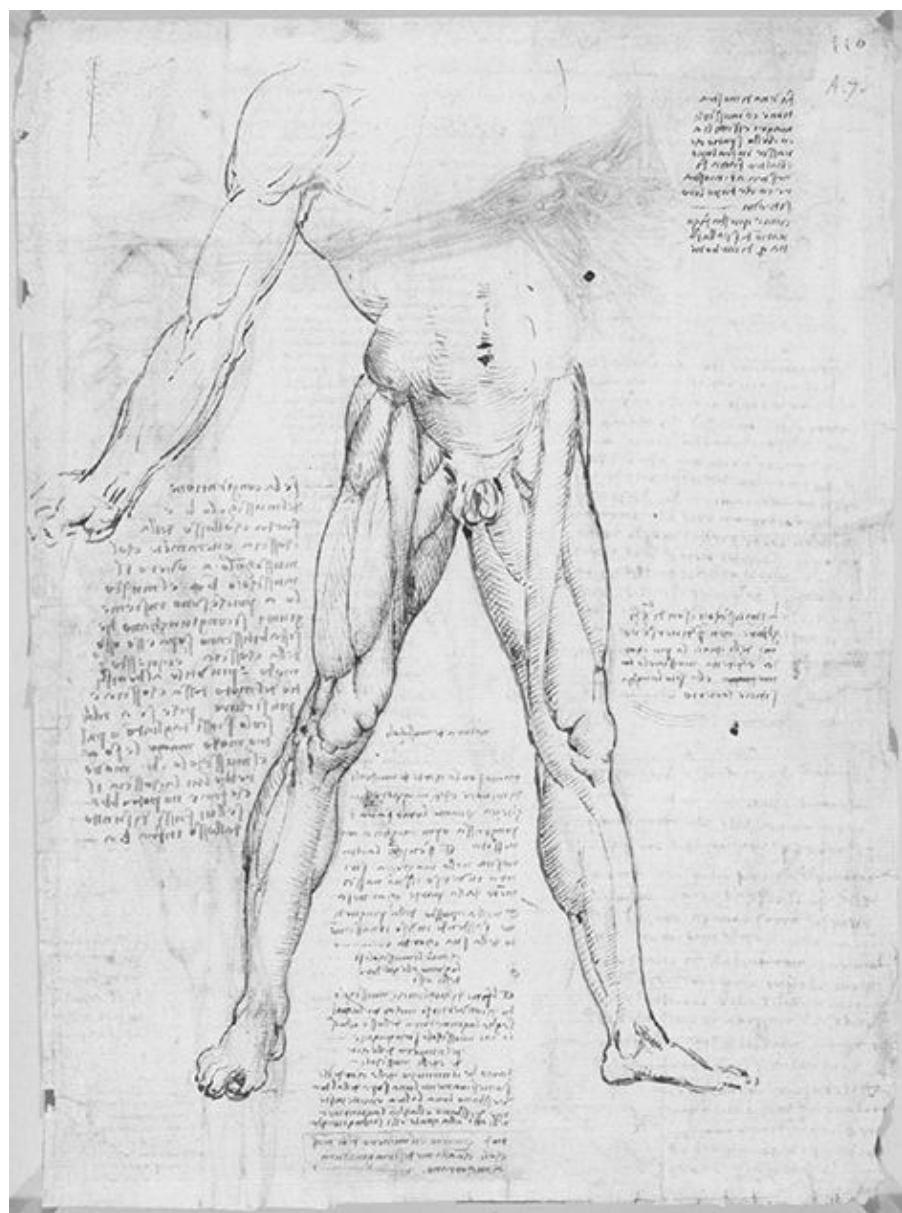
Figure d'un monstre mi-homme mi-porc.

-
1. Ta peau couleur d'aurore / La mienne de musc. // L'un peint le commencement / D'une certaine fin. // L'autre, la fin / D'un indéniable commencement.
 2. Gueux qui vont de porte en porte.

LEÇON 9

LES JAMBES, OU DES MARCHEURS





Léonard de Vinci, *Muscles des jambes*.

*El mundo no es el mismo
desde que no he podido conversar
(en paz) contigo,
desde que no consigo dibujarte
en mi memoria estéril, prolongar
tu voz, los ademanes, tu sonrisa
mientras me cobijabas
y me decías algo, lo que fuera,
que me aliviaba, padre.*

ELOY URROZ, *Espectro*¹

« Mes jambes. Mes jambes. » Chaque fois que j’arrivais chez lui, sonnais à la porte, attendais que ma mère vienne m’ouvrir, traversais le vestibule – plantes dans la pénombre, affaires que mon frère laissait traîner partout, cadre en bois avec l’image familière du renard et de l’aigle de la fable d’Ésope accroché au mur –, ouvrais la lourde porte de bois, entrais dans le salon où il se tenait dans son fauteuil et me penchais pour poser un baiser sur son front et lui demander des nouvelles de sa santé, mon père répondait invariablement par ces mots, qui sortaient de sa bouche comme une douce plainte : « Mes jambes. Mes jambes. » Avant qu’un cumul de maladies bénignes soit venu s’ajouter à la dépression qui l’a harcelé pendant les dernières années de sa vie, l’arthrose qui s’était incrustée à demeure dans ses genoux et ses jambes était devenue son plus grand tourment. La douleur était apparemment intolérable, et aucun médicament n’avait pu l’atténuer, c’était du moins ce qu’il nous affirmait. « C’est la loi de la vie », murmurait-il avec l’orgueil qui lui permettait de dénigrer toute innovation clinique et de refuser de se soumettre à un nouveau traitement. J’ai toujours été surpris qu’un médecin aussi éloquent, informé et imaginaire que lui pût s’enfermer à double tour dans la

caverne mentale qu'il s'était construite, comme s'il pensait que la douleur ou la somme des douleurs qui l'accablaient était une décision sans appel du destin, une épreuve qu'il devait endurer avec résignation, sinon avec héroïsme, un *fatum* qui pesait sur lui pour une faute ou un péché dont nul ne sut jamais rien. Ou peut-être, dans le désordre mental qu'entraînaient ces épreuves, la moindre nouveauté ou tout changement d'habitude lui était encore plus pénible que la souffrance à laquelle il avait fini par s'habituer. Dans sa jeunesse, mon père s'était distingué comme athlète, et il se vantait volontiers que son équipe de basket, qui allait de victoire en victoire, avait renoncé aux compétitions après sa première défaite, comme les joueurs s'en étaient fait la promesse sous la pression de leur leader ; en terminale, il avait remporté de nombreuses médailles – qu'il exposait fièrement dans une autre vitrine du salon que celle de ses statuettes peintes – pour ses exploits au quatre cents mètres plat, et celui au relais quatre fois quatre cents mètres haies, qui l'avait rendu célèbre parmi ses compagnons (je me plais à l'imaginer jeune et svelte, en short et maillot, avec les cheveux longs bouclés que je ne lui ai jamais vus, filant comme le vent dans l'un des couloirs, le témoin à la main, rapide et libre, infatigable). Son abandon du sport, aussi brusque que celui des autres activités qu'il laissa de côté, coïncida avec son engouement pour une autre discipline dans laquelle, d'après ses amis de l'époque, il excella également : la danse. Un coureur de vitesse médaillé et un danseur consommé ? Mon frère et moi avons toujours eu beaucoup de mal à admettre que mon père, sédentaire invétéré, ait pu avoir une telle propension à se remuer, à sillonner le revêtement des pistes avec ses chaussures vernies en un va-et-vient dicté par la valse, le fox-trot ou le cha-cha-cha ; mais ma mère, sa cavalière, nous le confirma avec un étonnement aussi grand que le nôtre. Qu'est-ce qui peut bien décider quelqu'un habité par l'agilité et le rythme – talents qui m'ont toujours été refusés – à devenir statique ? À la différence des pères de mes amis qui n'hésitaient pas à taper dans le ballon rond, à s'affronter à la pelote ou au basket sans peur du ridicule, je ne me souviens pas que mon père se soit un jour compromis à mettre les pieds sur un terrain de sport, et je ne peux tout simplement pas l'imaginer chaussé de tennis. Il me semble que, sur d'anciennes photos prises quand j'avais trois ou quatre ans, il figure en maillot de bain. Je n'ai pas eu l'occasion de pouvoir

apprécier ses qualités de danseur. S'il nous est arrivé de passer des fêtes de fin d'année au Rafaello où l'on dansait sur une piste improvisée, il n'y a jamais fait plus de deux ou trois pas avec ma mère, et encore par obligation. C'était comme s'il avait associé le mouvement – et la sueur qui s'ensuit – à une étape de la jeunesse qu'il faut laisser derrière soi une fois la maturité atteinte. Perdre son élégance dans une partie de foot ou de basket-ball ou sa prestance au cours d'un danzón ou d'un pasodoble devait représenter à ses yeux une calamité indigne du chirurgien et père de famille qu'il était devenu. Il aimait suivre les matchs de foot ou de football américain à la télévision, mais oser pratiquer l'un ou l'autre de ces sports à ses trente ou quarante ans aurait été pour lui une ineptie. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il s'irritait que ma mère fût une sportive-née : elle s'était distinguée au volley-ball pendant son enfance et son adolescence et, en arrivant à la trentaine, elle découvrit la passion de sa vie, le tennis, qu'elle pratiqua deux fois par semaine jusqu'à ce qu'un infarctus triomphe de ses forces. Cette passion a été l'une des grandes sources de conflit entre eux : mon père ne pouvait souffrir qu'elle préférât le tennis à toute autre activité – comme cuisiner, ce qu'elle détestait faire, je l'ai dit, ou passer retirer de l'argent à la banque –, et il ne comprenait pas non plus qu'elle puisse se rendre à son club quand elle était enrhumée ou, pire, quand mon frère ou moi n'étions pas encore remis d'un refroidissement ou d'une autre maladie. Le tennis est devenu la bête noire de mon père, à laquelle il attribuait chaque erreur ou inattention de ma mère, comme s'il s'agissait d'un amant dont il se devait d'être jaloux. Ma mère décida que l'unique bataille qu'elle lui livrerait – et remporterait – serait de continuer à jouer en dépit de ses ordres clairs ou implicites d'arrêter, de ses insinuations et de ses reproches, et elle n'a jamais rendu les armes. Le tennis était la mesure de sa liberté : les terrains du Club Asturiano étaient son refuge, l'unique espace où il ne la contrôlait pas, où elle était à l'abri de ses critiques, et où elle respirait librement hors de la réclusion qu'il lui imposait. S'il n'avait tenu qu'à lui, ma mère aurait dû rester en sa compagnie, soumise à ses caprices et à ses exigences – comme lui-même l'aurait fait dans le cas contraire –, ce qu'il a d'ailleurs en grande partie obtenu, excepté les deux matinées qu'elle se réservait comme une médecine qui la sauvait du désespoir ou de la folie. Il est vrai que mon père s'est consacré entièrement à elle – et à

nous ; mais il exigeait en contrepartie une dévotion équivalente : toute activité qui ne s'inscrivait pas dans le cadre familial ou plus précisément dans celui de leur couple était considérée comme une trahison. Après une enfance et une longue adolescence passées dans leur ombre, j'ai pris à vingt-trois ans la décision de les quitter définitivement, ou du moins de fuir ce modèle dépassé qu'ils nous présentaient comme idéal. Je crois que les symptômes de sa répugnance à bouger se sont laissé deviner dès sa jeunesse, et que ma mère les a reconnus à temps. Elle, en revanche, a toujours adoré se déplacer : elle faisait assez d'économies pour pouvoir s'offrir une fois par an un voyage aux États-Unis avec ses amies, et ce n'est qu'un an avant leur mariage, quand elle était sur le point de réaliser son grand désir d'aller faire le tour de l'Europe, que mon père l'a convaincue de rester à Mexico en lui promettant qu'ils iraient ensemble, une fois mariés, arpenter les rues de Rome et de Paris. Puis il a trouvé toutes sortes d'excuses pour remettre à plus tard la traversée de l'Atlantique, comme il l'avait fait à l'occasion de leur lune de miel, qu'ils allèrent finalement passer à Acapulco, l'endroit le plus lointain où il ait jamais pu accepter de se rendre. Si je récapitule les voyages que j'ai faits avec lui, je retrouve seulement deux séjours à Acapulco – dont je ne me serais pas souvenu sans les instantanés qui en témoignent –, quelques week-ends à Ixtapan de la Sal ou à Cocoyoc, une étape à Taxco, deux visites chez mes oncles dans le Querétaro, et deux excursions aux États-Unis à l'occasion de congrès médicaux à Tijuana : la première à San Diego – de vagues images du Sea World me reviennent à l'esprit –, la seconde à Los Angeles, où j'ai raté une sortie aux studios Universal à cause d'une crise d'asthme, mais pas celle à Disneyland. J'avais alors treize ans, et par la suite nous n'avons plus voyagé ensemble, jusqu'au jour où je l'ai obligé à assister à la présentation d'un de mes livres à Puebla. Plus significatif et plus décevant fut son renoncement à me rejoindre à Barcelone pour la remise de mon prix Biblioteca Breve : je lui avais envoyé un billet d'avion, comme à ma mère et à mon frère, mais il a prétexté au dernier moment une bronchite ou je ne sais quoi d'autre et a refusé de venir, façon de déclarer clairement sa volonté de ne pas traverser l'Atlantique, de ne pas quitter Mexico ni sa maison, de bouger le moins possible. Si pendant ses années d'exercice de la chirurgie il lui avait bien fallu se rendre à l'hôpital de San Pedro de los Pinos, ainsi que dans les nombreuses écoles où il allait remplir sa

mission d'inspecteur de la Dirección de Higiene Escolar, aussitôt à la retraite, il réduisit le périmètre de ses sorties : tout d'abord, il cessa de se rendre à Ciudad Satélite, grand ensemble situé au nord-est de la ville de Mexico, où nous allions tous les ans fêter Noël avec mes oncles et tantes ; puis il traça une frontière autour des quartiers de Narvarte, Del Valle, Doctores et Álamos ; plus tard, il dut faire de gros efforts pour aller dans quelques salles de cinéma – dernière distraction qu'il partagea avec ma mère –, celles de Las Américas et du Continental, jusqu'à ce qu'elles ferment l'une et l'autre avec l'explosion des multiplexes des années quatre-vingt-dix, et enfin, pendant sa longue dépression, c'était à peine s'il se rendait au Sanborns à l'angle de l'avenue Xola et de la rue du Doctor Barragán, son « second foyer », où il se plaisait à discuter avec quelques habitués, et ce fut, d'accords en désaccords, sa dernière tentative de se montrer sociable. Avec la pléiade d'amis qu'il s'était faits dans sa jeunesse, et même avec mon oncle César, il se conduisit à peu près de la même manière : quand il eut délimité les frontières de son monde, il refusa d'aller jusqu'aux lointains quartiers de la ville et perdit peu à peu tout contact avec eux. Même quand ses frères furent à l'agonie, il ne voulut pas sortir de son refuge pour aller les voir, se rendre à la veillée funèbre ou à leurs obsèques (excepté pour ma tante Luz María, « Tía Güera », qu'il allait régulièrement voir une fois par semaine à l'asile de Tlalpan, qui fut le dernier séjour de la pauvre femme). Sa maison, et plus tard seulement le salon, la salle à manger, la salle de bains et sa chambre à coucher, les pièces qu'il occupait selon un horaire invariable, ont constitué peu à peu son seul univers, rien qu'à lui, une prison ou un bunker face à l'indéfinissable danger extérieur qui lui donnait le frisson. Le reste de la capitale et même son quartier furent dès lors pour lui étrangers, dangereux et, très vite, la seule idée de devoir sortir l'exaspéra. J'aimerais croire que cette immobilité recelait une certaine vocation mystique, une variante du quétisme ou une spiritualité zen, un renoncement voulu à une vie moderne frénétique et folle, et il en était peut-être allé ainsi pendant sa maturité, quand il préférerait s'adonner entièrement à la peinture de son harem miniature, lire un roman au Sanborns ou regarder un match de football dans son salon plutôt que de se soumettre à la torture de devoir explorer de nouveaux terrains, mais ce désir de réclusion a fini par devenir le degré zéro de la vie, une hibernation qui lui permettait seulement de se concentrer sur ses

jambes immobilisées. Qui pourrait dire si mon amour des voyages, le plaisir que je trouve à n'être jamais au même endroit, à être tout sauf casanier, à découvrir autant de continents, de pays et de villes que possible, et cette volonté de ne pas m'installer à demeure en tel lieu et dans telle habitation ne consisteraient pas à prendre le contre-pied de ces habitudes paternelles ? Alors qu'il se sentait italien, mon père n'a pas souhaité connaître la terre de ses ancêtres, et ce moins parce qu'il n'aimait pas se déplacer en avion que parce qu'il détestait les inconvénients de tout voyage. En revanche, il a toujours été un « voyageur immobile » qui, jusqu'aux premiers temps de sa dépression, est allé d'un bout à l'autre de la Terre en imagination et par la lecture. Il connaissait par cœur la topographie de villes entières, telles que Paris ou Rome, et quand je les ai découvertes pour la première fois, il m'a recommandé certains parcours, telles places, telles rues, sûr du plan qu'il avait en tête et dont il ne devait jamais se servir pour lui-même. Les récits qu'il nous fit sur la Rome impériale, la France révolutionnaire, l'Inde ou l'Afrique du Sud m'ont incité à aller en contempler les cadres réels de mes yeux en me berçant de la pensée que mon père voyageait à travers moi. À douze ans, j'effectuais en imagination des voyages interplanétaires, à quinze ans, j'explorais avec mes amis jusqu'au moindre coin de la ville de Mexico, en dépassant les limites qu'il m'avait fixées, et, depuis que j'ai commencé à travailler et à économiser, à vingt et un ans, je n'ai plus arrêté d'errer, de passer quelques années en Espagne, aux États-Unis, en France et en Italie, sans m'ancrer nulle part, et aujourd'hui encore je ne puis m'imaginer autrement qu'en voyage. Rien ne me plaît autant que m'en aller et, chaque fois que je reviens à l'endroit que je considère alors comme mes pénates, je rêve de repartir. M'imaginer reclus comme mon père dans quelques mètres carrés ou même dans le périmètre d'une seule ville me plonge dans un vague malaise : dominé par une obsession ou une maladie inverse de la sienne, je voudrais avoir les moyens et la force de ne jamais rester en place. Le mouvement s'impose à moi comme synonyme de la curiosité intellectuelle, ce grand legs que mon père m'a fait et dont je lui saurai toujours gré. Il se peut que, à partir d'un certain moment – et je serais heureux de découvrir lequel, et pour quel motif, sentiment du devoir, angoisse ou peur –, mon père ait décidé de limiter ses déplacements, et il se peut même que la dépression ait accentué cette disposition,

mais je demeure étonné qu'un jeune Mexicain de la classe moyenne, né dans les années trente du siècle passé, et issu d'une famille qui n'avait rien d'intellectuel, pût avoir une curiosité telle que la sienne. Malgré le caractère pompier de la métaphore, je dirais que je me figure le cours de sa vie comme un univers en expansion à partir du Big Bang de l'enfance – et le déploiement de l'adolescence – qui aurait commencé à se rétracter à la maturité pour retourner, avec l'âge, au néant dont il a surgi. Il ne s'est pas contenté de son seul quartier et de sa profession, mais s'est aventuré dans l'exploration d'autres milieux et d'autres mondes auxquels ses amis, ses connaissances, ses familiers avaient à peine accès et, peut-être, après cet effort héroïque – héroïque pour quelqu'un d'aussi hermétique que lui –, s'est-il tout simplement lassé, ou avisé que ce chemin n'était pas fait pour lui, ou a-t-il constaté que le destin du voyageur n'est autre que de n'atteindre jamais son but. J'aimerais le considérer comme un Ulysse qui, *nel mezzo del cammin della sua vita*, renonce à affronter davantage d'épreuves et d'odyssées et cherche à retourner chez lui, auprès de son épouse et de ses enfants, pour y trouver ce repos du guerrier que sa mère – l'inquiétude personnifiée – n'a jamais pu lui accorder tout à fait. Quel gaspillage, quelle angoisse, quelle perte de temps ! a-t-il dû se dire en arrivant à la quarantaine et en voyant dans quelle précipitation se lançaient son entourage, sa ville, son époque. Il m'est impossible de le juger. Si le Mexico de son enfance et de son adolescence fut probablement un endroit paisible et provincial, avec ses tramways, ses rares véhicules, où l'on pouvait faire de longues promenades sur les boulevards et les avenues – il vivait dans la Colonia Roma, quartier aux trottoirs arborés et aux architectures porfiriennes décadentes –, le Mexico qui commença à surgir pendant les années soixante-dix et quatre-vingt du siècle dernier, avec ses désirs fous de modernité, ses grands ensembles, ses multitudes, sa hâte et sa rage, dut lui sortir par les yeux. La ville grandit comme une cellule cancéreuse, se remplit de voitures et d'autobus, de crasse et de vacarme, perdit sa physionomie ancienne, ravagée par de nouvelles avenues, des périphériques et des voies rapides qui tronçonnaient, perçaient, démolissaient les vieux quartiers. Cette transformation de la capitale dut être pour lui la preuve flagrante que l'époque de sa jeunesse « était le bon vieux temps », parce que dans le processus d'expansion accélérée auquel la ville a été soumise elle s'est perdue en

chemin, détruite par les politiciens, les gouverneurs et les ministres en même temps que par l'apathie et l'indifférence de ses citoyens incultes, irresponsables et mus par une cupidité frénétique. Comment ne pas détester cette précipitation quand la rue dans laquelle il vivait, autrefois à double sens et à faible circulation, enclavée dans un quartier de la classe moyenne peu fréquenté, est devenue le vertigineux grand axe est-ouest de la ville tentaculaire ? Et comment ne pas voir un signe de décadence dans la destruction de l'avenue Xola, qui se distinguait par son terre-plein central planté de ces magnifiques petits palmiers qui lui donnaient son nom, les *xolas*, remplacée par un gigantesque axe à quatre voies, sur ordre du gouverneur Carlos Hank González ? D'autant que ce qui se passait dans le microcosme de son quartier n'était rien, comparé à ce qui arrivait au reste de la capitale, fourmilière conçue pour la circulation des motocyclettes, des voitures et des camions. Mon père voyait juste : à cause de l'insécurité croissante et de cette nouvelle urbanisation grotesque, la ville de Mexico, comme tant d'autres de par le monde, a cessé d'être un espace adéquat pour les piétons, désormais considérés comme une espèce en voie de disparition, et s'est rendue à l'industrie automobile, maintenant maîtresse des rues. Qui aurait pris le risque, dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, de se promener sur ce territoire hostile et de mettre sa vie en danger pour traverser un des grands axes, les avenues telles que Revolución, Cuauhtémoc ou Popocatepetl, de s'engager dans les rues toujours plus dangereuses des quartiers d'Iztapalapa, de Tepito, d'Irrigación, de Lindavista et de la Colonia de los Doctores – où mon père, en se rendant au Centro Médico dans lequel il exerçait, faillit être tué en résistant à un agresseur qui lui arrachait sa montre à un feu rouge ? Si quelqu'un s'aventurait à pied dans ces zones, c'était parce qu'il ne pouvait faire autrement, qu'il s'était perdu ou qu'il cherchait un autobus, un taxi ou une station de métro qui l'aiderait à se tirer de là et à le conduire à destination. En Espagne, à Salamanque, mes compagnons de l'université se moquaient de mon tic qui consistait, quand je marchais avec eux en ville, à me retourner toutes les quelques minutes pour m'assurer que personne n'allait nous agresser, peur d'être suivi et attaqué qui caractérisait alors le *Chilango* – l'habitant de Mexico. Le *flâneur**, ce passant distrait qui se perd volontiers dans le labyrinthe des rues et des quartiers qu'il ne connaît pas dans son désir de

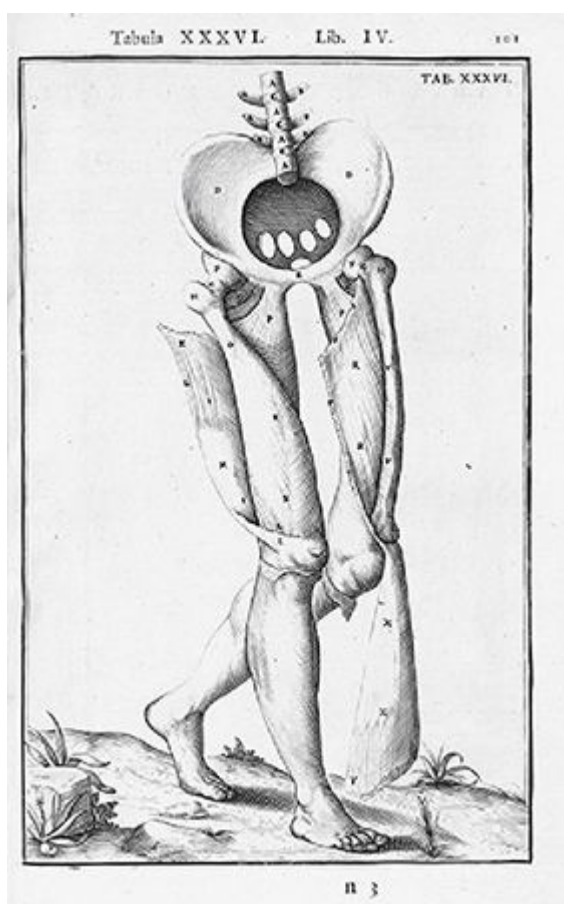
découverte due au hasard, a été chassé de ma ville. Une phrase définit les politiques d'urbanisme menées depuis les années soixante : Mexico est devenu la ville des voitures. En dépit des tentatives faites pour rendre aux piétons quelques îlots – le centre de la ville ou le Paseo de la Reforma – nos gouverneurs ne peuvent envisager une agglomération qui ne soit pas au service du transport motorisé, et quand ils promettent des grands travaux publics, ils ne prévoient jamais que de toujours plus larges et plus perfectionnées nouvelles voies « rapides », euphémisme dans une ville où l'on ne peut en fait rouler à plus de dix kilomètres à l'heure. Cette succession ininterrompue de travaux de voirie urbaine montre seulement que nous sommes arrivés au point de rupture : aucun pont, tunnel, deuxième, troisième ou quatrième voie, périphérique, passage souterrain ou aérien ne pourra contenir le flot de véhicules en circulation, qui se multiplient encore et toujours, changeant en réalité la prophétie de Julio Cortázar dans *L'Autoroute du Sud*, nouvelle parodiée dans le film *Mecánica nacional* de Luis Alcoriza : jour après jour, la ville de Mexico se transforme en un gigantesque parking où des centaines de marchands profitent de la lenteur de la progression des véhicules pour vendre toutes sortes de petits-déjeuners et de déjeuners, de jouets, de gadgets, de sucreries, d'en-cas, de fritures, et où les conducteurs ne cessent de répondre à des textos ou des messages électroniques, de lire les nouvelles sur leur mobile, tandis que leurs compagnes se font les ongles, se maquillent, ou se livrent à quelque autre activité pour ne perdre ni patience ni raison. Parce que se déplacer à Mexico peut prendre, sans exagérer, des heures. On s'habitue à tout et les Chilangos que nous sommes savent que pour aller d'un quartier à un autre ils doivent compter au moins trois quarts d'heure de trajet et le double le jeudi et le vendredi soir, ce qui nous conduit, en moyenne, à 4 heures par jour, soit 28 heures par semaine, c'est-à-dire 5 jours et 5 nuits par mois, ou 10 journées entières, passés à l'intérieur de nos scarabées de métal ou dans la fournaise des transports publics ! Étranges créatures que ces habitants de la capitale allégrement soumis à cette réclusion inhumaine de par leur propre volonté. J'ai vécu à Mexico jusqu'à mes vingt-six ans, et depuis j'y séjourne de temps à autre, et il n'est rien que je déteste autant que ses embouteillages – plus, même, que l'insécurité ou la pollution, si ce n'est la pauvreté et l'inefficacité de ses transports publics – et l'idée de

me gâcher la vie en avançant à une allure d'escargot tandis que la crainte grandit d'arriver en retard à mon rendez-vous. Conduire à Mexico fait de moi une créature stressée et furieuse, un monstre qui ne peut souffrir d'être soumis un instant de plus au tintamarre des avertisseurs et des insultes, une victime et un bourreau de plus dans cet enfer pétrifié que devient ma ville chaque matin. Au xx^e siècle, l'automobile a été le symbole de la modernité, supplantée aujourd'hui par l'ordinateur et les téléphones « intelligents » qui nous assurent des voyages immédiats dès lors que nous nous sommes résignés à vivre collés à leur écran. Le flux d'informations est vertigineusement plus rapide que naguère, des millions et des millions de bits circulent en quelques secondes d'un bout à l'autre de la Terre et nous permettent d'apprendre en un instant ce qui se passe à Monterrey, Lagos ou Djakarta, de communiquer instantanément avec nos amis, nos parents ou des inconnus, de télécharger de la musique, des livres, des vidéos et des films, d'avoir accès à une grande partie des connaissances humaines en un clic ; une Terre où marchandises et données voyagent à toute vitesse, mais cette image utopique d'un monde ouvert et transparent que reproduit la réalité virtuelle n'est qu'une illusion, un leurre idéologique, parce qu'il n'existe que pour une infime partie des populations humaines de la planète. Des millions de gens ont un accès immédiat à des informations et des divertissements, mais plus nombreux sont ceux qui n'ont accès ni à Internet, ni à une éducation suffisante pour pouvoir en profiter. En outre, les contraintes n'ont évidemment pas disparu, comme le démontrent les restrictions imposées par divers gouvernements ou par les compagnies qui proposent ces services. Comme au début du xx^e siècle, la vitesse est notre plus grande aspiration et notre principale drogue : nous nous efforçons de disposer des connexions les plus rapides et, quand nous ne les obtenons pas, quand nous ne pouvons télécharger en quelques instants une page ou un film, une photo ou un message, nous voilà plongés dans l'anxiété et le désespoir. Pourquoi ? Pourquoi exigeons-nous des ordinateurs et des processeurs toujours plus rapides un débit de bande passante plus élevé, des connexions plus efficaces ? À quoi tient notre hâte ? Nous ressemblons à ces rats de laboratoire qui courent et courent dans une roue jusqu'à épuisement. En donnant aux faits et aux nouvelles une vie si brève que n'importe quel événement ne compte qu'un instant avant d'être remplacé par un autre, cette

passion de la vitesse soustrait à la réalité son poids et sa substance. Jamais je n'ai été nostalgique comme le fut mon père, et jamais je n'ai cru au bon vieux temps, mais je regrette pourtant une certaine lenteur – ce beau mot que Kundera a choisi pour titre d'un de ses romans –, celle où l'on prend le temps de réfléchir dans le calme, de méditer, de se laisser porter par le cours de ses pensées, parce qu'il est évident que la rapidité et l'approfondissement de la connaissance sont le plus souvent incompatibles ; si l'on peut percevoir l'essentiel de tel ou tel panorama en une fraction de seconde, passer aussi vite d'une scène à une autre ne nous permet pas d'apprécier toutes les combinaisons en jeu, les subtilités révélatrices, d'établir des rapprochements clairs, de déchiffrer avec justesse les contextes. Le désir de faire vite fait paradoxalement de nous des êtres poussifs physiquement diminués qui croient aller avec leurs mobiles à des allures vertigineuses quand ils n'ont en réalité parcouru que quelques mètres. Voilà peut-être pourquoi les monstres qui définissent notre époque sont les zombies. Dans *The Walking Dead*, la série télévisée qui a battu tous les records d'audience, n'importe qui peut devenir un de ces « rôdeurs », morts qui marchent, ne savent qu'avancer sans trêve, droit devant eux, en quête perpétuelle d'êtres humains dont ils vont faire leur nourriture et du même coup leurs semblables. Citoyens du monde numérique, nous sommes peut-être tels que l'on nous décrit dans un de ces « mêmes Internet », ces images prétendues drôles qui circulent sur les réseaux sociaux : l'« apocalypse zombie » a eu lieu, et il suffit, pour en avoir la preuve, de regarder marcher des centaines de passants penchés sur leur téléphone et qui sans même lever les yeux titubent dans les rues, immergés dans leur écran, perdus dans un univers qui n'a pas grand-chose à voir avec la réalité dans laquelle ils évoluent. Hormis la parole et notre conscience spécifique, ce qui nous distingue des autres primates et des autres mammifères – excepté le sympathique kangourou –, c'est notre caractère bipède. Il y a sept ou six millions d'années, nos ancêtres ont commencé à développer une ossature et une musculature qui, sans encore leur ôter la capacité de grimper aux arbres, leur ont permis de parcourir des distances toujours plus grandes. Les experts ne s'accordent pas sur les raisons de ce saut évolutif. Son origine peut être due à un brusque changement climatique qui aurait desséché les forêts et provoqué l'extension des plaines et plateaux, ou à la nécessité de regarder par-dessus ses

congénères, ou encore à la possibilité d'avoir les mains libres pour pouvoir transporter outils, armes et progéniture. Le *Sahelanthropus*, qui possédait autant de traits simiesques que de traits humains, combinait son habileté arboricole à la capacité de marcher sur ses deux jambes, le torse légèrement dressé. Un peu plus tard, l'*Orrorin tugenensis* avait une inclinaison de l'angle du fémur plus prononcée que celle de ses prédécesseurs, ce qui lui permettait de mieux faire reposer le poids de son corps sur ses jambes. Deux millions d'années après, l'*Australopithecus anamensis* disposait de genoux assez larges pour pouvoir se tenir sur une seule jambe, ainsi que d'une colonne vertébrale plus cambrée que celle de ses précurseurs, deux avantages qui l'amenèrent à se déplacer presque debout, prouesse que devait parachever, au bout de deux autres millions d'années, l'*Australopithecus africanus*. L'*Homo erectus*, notre ancêtre immédiat, doté de hanches larges et d'un pelvis aérodynamique, a fait de la faculté de marcher debout son plus grand avantage évolutif : nous eûmes enfin nos jambes, qui nous conduisirent de la petite région d'Afrique qui nous avait vus naître jusqu'aux endroits les plus reculés de la planète. Les humains sont des marcheurs par excellence, des êtres qui n'ont cessé un seul instant d'aller de l'avant, ont traversé des déserts et des toundras, des chaînes de montagnes et des vallées, dans une marche qui nous mènera peut-être jusqu'à d'autres galaxies. Pour paraphraser Juan Goytisolo, nous ne sommes pas comme les arbres, qui ont des racines, l'évolution nous a dotés de jambes longues et agiles, bien tournées et résistantes, capables de nous conduire dans beaucoup plus d'endroits que ne le peuvent celles de tout autre mammifère terrestre en quête de meilleures conditions de vie. Nous sommes sortis d'Afrique et avons conquis tous les continents (jusqu'à, depuis peu, l'Antarctique) parce que, en même temps que notre cortex cérébral devenait plus grand et la conscience de nous-mêmes plus approfondie, nous avons appris à partir en quête de nos imaginations, de ces mondes meilleurs, plus chauds, plus prospères et plus accueillants, que nous projetions toujours plus loin au-devant de nous. Nous sommes, à l'occasion, vaguement sédentaires, nous nous installons pour un temps dans des régions qui nous paraissent sûres et confortables, mais si les conditions changent, si nous devons endurer inondations ou sécheresses, caprices d'un tyran sanguinaire ou destructions et calamités de la guerre, nous n'hésitons pas à nous

déplacer, résolu à explorer – à piller ou à conquérir – de nouveaux territoires, et ce des grandes migrations de l'âge de pierre aux déplacements d'Asie en Amérique par le détroit de Béring, des invasions barbares qui ont détruit l'Empire romain et modelé le Moyen Âge aux flux de missionnaires, soldats et travailleurs qui pendant quatre siècles ont quitté l'Europe pour « faire les Amériques ». Le passage de migrants du Mexique, de l'Amérique centrale et du Sud en direction des États-Unis et l'afflux des réfugiés qui aujourd'hui fuient le chaos de l'Afrique et du Moyen-Orient nous le démontrent : les hommes ont toujours été prêts à quitter leur pays, leur maison, leur ville et même leurs parents et grands-parents pour courir après l'illusion – ou le délire – qui les pousse à imaginer qu'ailleurs l'herbe sera plus verte et la vie meilleure. Comment des frontières pourraient-elles les retenir ? Si la muraille de Chine et les limes romains n'ont pu arrêter les Mongols et les barbares, comment les murs et les palissades que nous dressons entre les pays riches et les pays pauvres, entre ceux qui sont en paix et ceux dévastés par la guerre, entre le Mexique et les États-Unis, la Palestine et Israël, la Grèce et la Turquie pourraient-ils retenir les marcheurs qui feront tout pour passer de *l'autre côté* ? Comment des milliers et des milliers de policiers ou de gardes-frontières pourront-ils interdire l'entrée de tous ces marcheurs prêts à s'enfoncer dans les déserts, à franchir cordillères et crevasses, à traverser à la nage des fleuves au courant torrentueux et des mers dans des embarcations de fortune pour passer cette limite artificielle imposée par d'autres ?



Adriaan van de Spiegel et Giulio Cesare Casseri, *De humani corporis fabrica*,
Livre IV, planche XXXVI.

Dans mon recueil d'essais, *Mentiras contagiosas*, je rappelais la légende de la fondation de Rome : dès que Romulus, après consultation des auspices, obtient que la ville que lui et son frère ont décidé de fonder porte son nom, il s'empresse de tracer le sillon sacré qui la délimitera et rend le décret suivant : qui osera franchir cette ligne tracée dans le sol du bout d'un bâton sera aussitôt puni de mort. Fâché d'avoir été évincé, Remus dédaigne l'avertissement de son frère, fait fi de la limite imposée et il est tué par Romulus, transporté de fureur. Le malheureux Remus est ainsi devenu la victime emblématique des frontières, châtié pour avoir osé passer outre l'interdiction. Des millions d'humains ont suivi son exemple, et si nombre d'entre eux ont réussi à se jouer des fossés, des barbelés et des

murailles en trompant la vigilance des gardes, il y en a eu tout autant qui se sont vus forcés de regagner leur lieu d'origine, ont été emprisonnés, ou tués lors de leur tentative. Est-il si difficile de concevoir que naître d'un côté ou de l'autre d'une frontière n'a rien que d'accidentel, est un simple effet du hasard et n'a rien à voir avec un quelconque droit acquis par le travail ou l'effort ? Mais ceux qui se trouvent du « bon » côté d'une frontière sont convaincus qu'ils méritent d'être là, qu'un passeport ou une carte d'identité les distingue des misérables qui souffrent ou sont maltraités de l'autre côté. Pourquoi ces autres, ces étrangers, ces *aliens*, comme on les appelle en Angleterre, devraient-ils bénéficier de ce que nous avons construit ? vocifèrent les adeptes du mur. Deux des grandes plaies de notre temps, la discrimination et la xénophobie, dérivent de ce malentendu utilisé par des leaders sans scrupule, prompts à « nous » séparer de « ces gens-là », à différencier ceux d'« ici » de ceux de « là-bas », les « civilisés » des « barbares » et les « bons » des « mauvais ». Aucun argument plus efficace pour souder un groupe humain autour d'une cause – ou d'une identité – que l'exaltation de la langue, de la couleur de la peau, de la religion qui nous distinguent de nos voisins. Cette tare nous afflige toujours, il suffit pour s'en convaincre d'écouter les politicards qui triomphent en Europe et en Amérique, en Afrique et en Asie – large spectre qui va de Marine Le Pen à Donald Trump – et s'efforcent de convaincre leurs compatriotes que les immigrants sont la principale menace qui pèse sur leur sécurité et leur tranquillité d'esprit. Ce n'est pas grâce à la solidité des parpaings ou à l'efficacité de la police que les frontières résistent bien, mais à l'instrumentalisation de la panique ancestrale qui nous pousse à voir dans les autres des ennemis qui cherchent à détruire nos valeurs, s'emparer de nos richesses, violer nos femmes, occuper nos villes, abolir nos institutions et nous soumettre à leurs coutumes sauvages et exotiques. Telles sont les raisons avancées pour nous faire considérer nos voisins avec suspicion, contrôler inlassablement leurs papiers et nous assurer de leurs intentions, parce que, dans le fond, ils sont fourbes, sournois et obscurs. Mille cinq cents ans après la chute de Rome et cinq cents ans après celle de Constantinople, les barbares nous terrorisent encore, comme l'ont si bien vu Constantin Cavafy et J.M. Coetzee. Le modèle est reproduit non seulement dans les discours des politiciens xénophobes mais dans les institutions et les

déclarations de nos démocraties libérales chaque jour plus réceptives aux idées de l'extrême droite. *Jus solis* et *jus sanguini*, le droit du sol et le droit du sang, divisent le monde entre privilégiés et laissés-pour-compte. Incapables de créer des sociétés intégrationnistes ou multiculturelles et d'obtenir d'adéquates répartitions du pouvoir, nous préférons nous renfermer, rester entre nous avec ceux qui nous ressemblent, solution la plus simple qui est la preuve la plus flagrante de l'échec de l'humanisme. En ces vingt premières années du ^{xxi}^e siècle, nous voyons encore et toujours les images, nous entendons encore et toujours les discours qui ont rendu le ^{xx}^e siècle abominable : camps de réfugiés palestiniens, syriens et africains qui ne se distinguent guère que par leur nom des camps de concentration d'hier ; centres de détention aux États-Unis, au Mexique, en Hongrie, en Croatie, en Espagne, en Italie ou en Chine qui ne sont que des prisons ; discours haineux contre les immigrés illégaux aux États-Unis, en Suède, au Danemark ou en Finlande, calqués sur ceux tristement célèbres du nazisme et du fascisme. N'avons-nous rien appris ? Comment se peut-il qu'un candidat à la présidence des États-Unis, la plus ancienne démocratie de la Terre, puisse déclarer publiquement que les Mexicains qui arrivent sans papiers dans son pays sont des violeurs et des malfaiteurs sans que sa trajectoire en subisse le contrecoup ? Comment peut-on être témoin des traitements réservés aux immigrants syriens en Hongrie sans réagir le moins du monde ? Ou apprendre que dans le nord du Mexique des migrants d'Amérique centrale et du Sud sont quotidiennement assassinés sans nous soulever contre ceux qui le permettent ? Ou voir des cadavres de femmes, d'enfants ou de vieillards noyés sur les plages de Grèce, d'Espagne ou d'Italie et nous obstiner à leur interdire l'entrée sur nos territoires nationaux ? Contrairement à ce que disent Trump et ses pareils, ces gens qui quittent patrie, famille et maison ne sont ni des délinquants ni des criminels, ils sont nos semblables, qui ont le cran d'entreprendre de longs voyages, le courage de quitter leurs proches et tout ce qu'ils possèdent, et la liberté d'esprit suffisante pour croire qu'ils trouveront ailleurs une vie meilleure. Je pense aux jeunes gens du film *Rêves d'or* de Diego Quemada-Díez, dont les protagonistes sont indubitablement les meilleurs d'entre nous, les plus courageux, les plus téméraires. Juan, Sara et Samuel, trois adolescents guatémaltèques, sortis depuis peu de l'enfance, auxquels se joint

Chauk, un Indien du Chiapas, représentent quatre des quarante-sept mille mineurs qui, d'après le secrétaire à la Sécurité intérieure des États-Unis, ont pris le risque d'entreprendre un long voyage vers le Nord entre juin 2013 et octobre 2014, sans être accompagnés d'un adulte. Quatre jeunes, parmi les milliers qui ont été enlevés, tabassés, outragés – ou abattus – au Mexique, sans que nous ayons rien fait pour les sauver. Sans même que nous les ayons vus. En compagnie de Juan, son amoureux, de Samuel et de l'indigène maya Chauk, Sara pénètre dans le cœur des ténèbres qu'est devenu le Mexique pour les Centraméricains qui le parcourent du sud au nord. Nous ne savons pas d'où ils viennent, nous n'avons aucune information sur leurs familles quand nous les découvrons sur le point de franchir la frontière sans barrière qui s'étend entre le Guatemala et l'État du Chiapas. Auparavant, dans une des scènes les plus saisissantes du film, nous avons vu Sara se couper les cheveux et se bander le torse pour se faire passer pour un garçon. C'est peut-être une rêveuse, mais privée d'innocence, qui prévoit les dangers auxquels peut être exposée une belle jeune fille nubile comme elle. Depuis des années, nous nous étions faits à l'idée que la frontière entre le Mexique et les États-Unis était une entaille ou une blessure de deux mille kilomètres – image élaborée par Carlos Fuentes dans *La Frontière de verre* –, mais il faut aujourd'hui reconsidérer cette métaphore. Le trajet de *La Bestia*, le train que prennent d'assaut des milliers de Guatémaltèques, Salvadoriens, Honduriens et Nicaraguayens, a converti tout le pays en un territoire frontalier, et plus particulièrement maintenant que la réforme migratoire est une nouvelle fois paralysée par la droite américaine. Appliquant à sa manière le principe qu'il vaut mieux prévenir que guérir, Jeh Johnson, le secrétaire à la Sécurité intérieure des États-Unis dans l'administration du président Barack Obama, a exigé des Mexicains et des Centraméricains qu'ils cessent d'envoyer leurs enfants passer la frontière parce qu'ils n'auront plus aucune chance d'être « légalisés ». C'est là le nœud de l'affaire : l'idée qu'il existe des personnes « illégales », comme les douze millions d'illégaux qui vivent actuellement aux États-Unis. Ou les dizaines de milliers d'illégaux centraméricains qui se trouvent au Mexique. Les étiqueter ainsi permet de disposer du meilleur des prétextes pour pratiquer une des plus abjectes discriminations de l'histoire. Avant d'être complètement immobilisé, hôte permanent de son fauteuil élimé et du

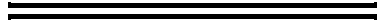
lit de sa chambre que mon frère et moi appelions « la chambre rouge » à cause de la couleur de ses rideaux, alors qu'il préférerait l'appeler « ma pièce », mon père s'efforçait d'exercer ses jambes endolories. Comme il ne supportait pas de mettre le nez dehors, il faisait de longues allées et venues dans le couloir au sol carrelé, avec ses tapis et son plafond blanc, qui reliait la salle de bains aux autres pièces de la maison. Pour mesurer la distance qu'il couvrait, il avait acheté un compteur électronique, petit appareil qu'il accrochait à sa ceinture, à côté de la chaîne en or de son trousseau de clefs. Il savait ainsi combien de pas il faisait par jour. Au milieu de la matinée et de l'après-midi, on pouvait le voir aller et venir jusqu'à ce qu'il atteigne le nombre qu'il s'était fixé. L'idée me séduisit qu'évoluer de cette manière sur cette piste improvisée lui en rappelait une autre, plus large, celle du quatre fois quatre cents mètres haies qu'il avait suivie à toute allure dans sa jeunesse. En le revoyant en train de s'évertuer à effectuer ce parcours quotidien dans sa maison, je m'avise que je l'ai peut-être jugé avec trop de sévérité : il se pourrait que mon père n'ait jamais été un homme sédentaire ou statique, dominé par la peur ou par l'anxiété, mais quelqu'un resté jusqu'à son dernier jour conscient de ses limites – ces frontières mentales qu'il s'était tracées, comme Romulus, sans plus pouvoir les franchir, pour cette raison même –, ce qui ne l'a pas empêché d'explorer l'univers qu'elles circonscrivaient, les mystères de la vie et de la mort qu'il sondait dans son bloc opératoire ou le sens et le non-sens de la vie qu'il devait méditer en s'évertuant, dans une ultime démonstration de force et d'héroïsme, à faire encore un pas, un pas de plus sur le circuit du couloir.

1.

Le monde n'est plus le même / depuis que je ne puis plus discuter / (en paix) avec toi, / Depuis que je n'arrive plus à te retrouver / dans ma mémoire stérile, prolonger / ta voix, tes gestes, ton sourire / pendant que tu m'accueillais / et me disais quelque chose, quoi que ce fût / qui me soulageait, père.

LEÇON 10

LE FOIE,
OU DE LA MÉLANCOLIE





Albrecht Dürer, *La Melencolia* (1510-1511).

*She dwells with Beauty – Beauty that must die ;
And Joy, whose hand is ever at his lips
Bidding adieu ; and aching Pleasure nigh,
Turning to poison while the bee-mouth sips :
Ay, in the very temple of Delight
Veil'd Melancholy has her sovran shrine,
Though seen of none save him whose strenuous tongue
Can burst Joy's grape against his palate fine ;
His soul shalt taste the sadness of her might,
And be among her cloudy trophies hung.*

JOHN KEATS, *Ode to Melancholia*¹

J'allais commencer ce chapitre, le dernier d'*Examen de mon père*, lorsqu'une maladie du foie a été diagnostiquée chez ma mère. Elle avait toujours joui d'une santé inébranlable : alors que mon père glissait d'une affection réelle ou imaginaire à une autre – mal de dos, mal aux genoux, saignement récurrent du nez qui lui faisait croire qu'une hémorragie fatale allait bientôt l'emporter, hémorroïdes, arthrose, gastrite chronique, céphalées et migraines, toux et éternuements incessants –, que j'avais des attaques d'asthme ou des bronchites et que mon frère passait de crises de goutte à des infections rénales qui l'ont conduit plus d'une fois au service des urgences, je ne me souviens pas de l'avoir entendue se plaindre de l'estomac ni du moindre refroidissement. Petite et fine, elle résistait aux attaques des germes comme le fameux roseau aux souffles du vent ; sportive consommée, elle ne s'est jamais démis ou luxé gravement une articulation. Quelques semaines après le premier anniversaire de la mort de mon père, ce parangon de santé a été victime d'un infarctus. Elle était montée dans le véhicule qui devait la transporter à Cuautla pour participer à un tournoi de tennis quand elle a perdu

connaissance. L'évanouissement n'a duré que quelques secondes, mais ses amis ont insisté pour la faire descendre de l'autocar et l'ont confiée aux soins de l'infirmière du club, qui s'est contentée de lui prendre la tension et de l'inciter à se reposer. Le médecin qui l'a auscultée quelques heures plus tard a confirmé la poussée de tension et lui a recommandé de bien suivre le traitement qui lui avait été prescrit. Deux jours après l'incident, c'était un dimanche après-midi, elle se sentait toujours mal, aussi mon frère a-t-il insisté pour qu'elle consulte un autre médecin. L'homme qui s'est présenté, avec sa barbe et sa moustache du plus beau blanc, faisait penser aux vieux praticiens du temps jadis ; il nous a conseillé de la conduire au plus vite à l'hôpital. Là, les premiers examens ont révélé un infarctus qui, depuis le vendredi, avait été freiné par miracle. Durant ces derniers jours, nous a confié un interne, sa vie avait été sérieusement menacée. L'angioplastie pratiquée le mardi a eu le résultat espéré et, après quatre nuits passées dans le service de cardiologie de l'Hospital 20 de Novembre, on l'a laissée sortir. En nous quittant, le cardiologue lui a promis qu'en moins de deux mois elle serait de retour sur les courts de tennis. Il n'en a pas été ainsi. Au lieu d'aller mieux, ma mère a accusé une fatigue extrême, perdu l'appétit et maigri de sept kilos, ce que le gériatre qui a commencé à la suivre a d'abord attribué à une grave dépression, mais sa fatigue dépassait le cadre purement psychologique. Un jaune intense a coloré ses yeux, ses gencives, la peau de ses mains et de son ventre, tandis que le manque d'appétit et les nausées s'accroissaient. De nouvelles analyses n'ont pas tardé à confirmer une hépatite A, sans doute contractée à l'hôpital. Le plus étrange – plus pour elle que pour moi – a été que pendant ces quelques semaines d'incertitude, quand on ne savait pas encore de quoi elle souffrait, ma mère a dévoilé des côtés sombres, désenchantés et fragiles caractéristiques du tempérament de mon père, comme s'il l'avait contaminée ou infectée post mortem, pas avec la souche de l'hépatite A, mais avec le virus mental de la dépression. Une fois le diagnostic confirmé, elle s'est calmée et sa frayeur de devoir être soumise à une prescription d'antidépresseurs et d'anxiolytiques, qu'elle rendait responsables de la dévastation de mon père, a disparu. La subite attaque de tristesse et de désolation, tout à fait normale chez les sujets qui ont subi un anévrisme, n'a plus été qu'une anomalie ou un raptus anxieux passager. Pendant que j'écris ces lignes, elle se

remet peu à peu ; elle n'a pas recouvré du jour au lendemain son esprit jovial, mais il n'y a plus trace en elle de la grisaille qui hantait mon père. J'ai aujourd'hui l'impression que toute mon enfance et mon éducation sentimentale et morale ont été marquées par le contraste de leurs tempéraments, sorte d'univers binaire qui, par moments, a atteint un vif degré de tension et menacé l'équilibre entre l'optimisme de l'une et le pessimisme de l'autre, ou plutôt entre l'extrême facilité de ma mère et l'extrême difficulté de mon père à trouver le bonheur. Je la revois toujours souriante, même s'il lui arrivait parfois de piquer des crises de colère retentissantes, alors que mon père est pour moi abîmé dans sa nostalgie. Ma mère se distingue, en définitive, par son *easy-going* : elle est toujours prête à voir le bon côté des choses et sait avec élégance oublier sans tarder les petits désagréments – tout cela tempéré, sans doute, par ses craintes et ses peurs, aussi constantes que sa bonhomie. Je crois avoir décrit avec assez de clarté mon père dans ces pages : sa lucidité, sa causticité, sa bonté et son désir d'être utile aux autres étaient chez lui nuancés par ce que j'appellerais en définitive *la mélancolie*. Deux exemples à l'appui de ces éléments : même après la mort de son mari, ma mère a eu assez de détermination pour prendre un nouveau chemin, aller s'installer dans la maison où elle avait vécu dès ses quinze ans – dont mon père, en se mariant, avait acheté la moitié à ma tante Olga –, en laissant derrière elle une infinité de souvenirs et la commodité de toute une vie. Quant à mon père, il pouvait être la personne la plus amusante du monde ; lorsqu'il était décidé, il enchaînait plaisanteries et anecdotes – il adorait se ressouvenir des tours qu'il jouait à ses instituteurs et professeurs, à l'école ou au collège, où il avait dû être l'émule de Denis la Malice –, taquinait ses amis et les membres de sa famille – il faisait toutes sortes de blagues à ma tante Chata, nous suggérait de farcir ses marbrés au chocolat de mayonnaise et de moutarde, ou lui tendait un verre baveux –, et pourtant on ne le voyait jamais rire aux éclats, comme si, même dans ses moments d'euphorie, il lui fallait couvrir ses plaisanteries d'un vernis de retenue. C'est peut-être pour cela que m'obsède le concept de caractère, cette essence ou structure qui soutient nos désirs, nos espoirs, nos craintes et nos défiances ; cette propension presque irrésistible à nous comporter de telle ou telle façon ; cette armature mentale de laquelle dépendent nos faiblesses et nos satisfactions, ainsi que notre façon de nous adapter à la réalité et

de nous confronter au monde. Des anciens Grecs à Jung, la possibilité de découvrir et de comprendre ces prédispositions psychiques a occupé les plus grands esprits de notre histoire. La question sous-jacente consiste à déterminer si nous sommes tels que nous sommes à cause de l'éducation que nous avons reçue et des bonnes ou mauvaises décisions que nous avons prises chemin faisant ou, au contraire, parce que prédominent en nous des courants souterrains eux-mêmes issus de certaines combinaisons physiques et chimiques qui nous poussent à nous comporter d'une certaine manière plutôt que d'une autre, à persévérer ou à nous résigner, à rire ou à pleurer devant la même scène d'un film, à être timide ou extroverti, quels que soient nos désirs les plus profonds ou les diktats de la volonté et de la raison. Pour expliquer ces différences, les Grecs anciens s'appuyaient sur la théorie des humeurs, d'après laquelle de quatre substances produites et circulant dans notre organisme dépendent nos changements d'humeur, nos essors et nos chutes, notre rigueur ou notre indiscipline, ainsi qu'une infinité de souffrances et, dans les cas extrêmes, notre prédisposition à la génialité ou à la folie. Si c'est Hippocrate qui a condensé la théorie des quatre tempéraments – le terme latin se réfère en fait au mélange ou *tempera* des quatre humeurs – en les groupant par affinités avec les quatre éléments, Galien est responsable de la diffusion de ce classement pendant les mille ans qui ont suivi. Selon cette classification, la prédominance du sang associé à l'air – chaud et humide – engendrerait le caractère sanguin qui fait des gens ouverts, aimables, chaleureux et optimistes ; celle de la bile jaune donnerait un caractère colérique et bilieux, associé au feu – chaud et sec –, rendrait irascible, impulsif, infatigable et violent ; l'excès de flegme, lié à l'eau – froid et humidité –, caractériserait les individus que nous confondons volontiers avec le poncif du gentleman britannique : paisibles, distants, réflexifs et altiers ; enfin, la surabondance de bile noire ou *atra bilis*, produite par le foie et liée à la terre – froide et sèche –, pousserait les mélancoliques à l'apathie, la résignation et l'abattement, en les conduisant parfois à la maniaquerie ou à l'euphorie. Il est inquiétant de se dire que de quelques substances chimiques dépendent notre façon d'être, notre aptitude à nouer des relations et à nous adapter à notre environnement. Si les Grecs se sont fourvoyés quand il s'est agi de localiser les humeurs dans le foie, le pancréas ou le cœur, ils ont en revanche prédit l'action des

neurotransmetteurs : de leur carence ou de leur surabondance dérivent les troubles de la personnalité qu'ils cherchaient à éclaircir. Nous avons substitué au sang et au flegme, à la bile jaune et à la bile noire l'ocytocine, la sérotonine, la noradrénaline et la dopamine, et les modes de traitement adoptés par les psychiatres modernes pour les produire ou les contrôler à partir de substances chimiques qui ne sont pas toujours inoffensives ne se différencient guère, du point de vue conceptuel, des recettes suivies par les médecins de l'Antiquité pour équilibrer les humeurs classiques. Bien que la théorie des tempéraments nous fasse l'effet d'une relique, aussi peu rigoureuse que l'astrologie ou l'alchimie – et tout aussi cohérente dans son harmonie interne –, son retentissement n'a rien perdu de sa puissance première, au point qu'il est impossible de ne pas se laisser guider par ses descriptions, de refuser de s'inscrire dans sa typologie (sur Internet circulent divers tests permettant à chacun de découvrir son humeur prépondérante) et d'éviter de se reconnaître dans l'une ou l'autre de ces quatre familles avec lesquelles nous partageons forces et faiblesses, défiances et angoisses, anxiétés et paniques. Ce schéma a inspiré d'innombrables œuvres d'art, des miniatures médiévales aux figurations pop ; je pense à la musique du ballet *The Four Temperaments* de Paul Hindemith – dont George Balanchine a assuré la chorégraphie –, ainsi qu'à son adaptation pour piano et cordes, et à la *Deuxième Symphonie* de Carl Nielsen. Il s'en trouve même pour assurer que chaque membre de la famille Simpson correspond à l'un de ces tempéraments : Bart est sanguin, Homer colérique, Marge flegmatique et Lisa, bien entendu, mélancolique.



«Sanguineus»
 Unser complexion sind von lusten vil.
 Darumb seþ wir hochmüdig ons zpl.



«Colericus»
 Unser complexion ist gar von feuer
 Schlahet vñ haegert ist vnser abentueer.



«Plegmaticus»
 Unser complex ist mit wasser mee getun
 Darum wir subtilit mit mügen lan.



«Melencolicus»
 Unser complexion ist von eden reych
 Darub seþ wir schwärmüdigkept gleich

Les Quatre Tempéraments, gravure anonyme (1519).

Avec les siècles, certains des termes associés à la doctrine grecque se sont affaiblis, d'autres pas ; si avoir bon caractère signifie désormais le plus souvent être un joyeux drille un peu simplet (c'est-à-dire un « sanguin »), un coléreux est bien entendu resté quelqu'un d'irascible, de même qu'un « bilieux » – bien qu'il soit alors question de surabondance de bile jaune et pas de bile noire. À notre époque pseudo-scientifique, on ne cesse d'employer des termes techniques pour évoquer les causes de nos mécontentements et changements d'humeur. Parmi les nombreuses classifications en vigueur (souvent devenues une spécialité de Facebook), j'aime celle établie par Michel Tournier dans *Le Vol du vampire*, où il divise les êtres humains en deux catégories, ceux qui considèrent avant tout le passé, et ceux qui s'intéressent davantage à l'avenir ; ceux qui passent leur temps à ruminer ce qu'ils ont fait ou ce que les autres ont fait – comme mon ami Eloy – et ceux qui s'arrêtent à peine sur ces incidents de parcours et se contentent d'imaginer les lendemains. Inutile de dire que je me

range parmi les seconds. Pour en revenir à la doctrine grecque, il me semble évident que ma mère fait partie des sanguins en dépit de sa petite taille et de son aspect frêle qui pourraient la faire entrer dans la catégorie des flegmatiques ; sa propension naturelle à se montrer chaleureuse et optimiste caractérise les « sanguins », même si avec le temps elle est devenue moins sûre d'elle et plus nerveuse, tourmentée par l'inquiétude que lui inspirait mon frère. Quant à mon père, je n'hésite pas non plus : c'était un mélancolique anthologique. Son apparence répondait parfaitement au modèle classique : très svelte, brun, coriace, avec une tendance naturelle à se voûter. Je l'imagine visage baissé, menton calé dans le creux de la main comme le veut l'iconographie canonique. Le physique de mon frère semblait le ranger lui aussi dans la catégorie des sanguins, du moins jusqu'à son adolescence : teint clair, cheveux châtons, joues vermeilles, mais il est aujourd'hui plus maigre que moi et son caractère le situe plutôt parmi les colériques. Curieusement, depuis des années il étudie et classe les autres selon une adaptation moderne, si ce n'est New Age, de la théorie des quatre humeurs qui porte le nom d'ennéagramme, modèle de la structure de la personne humaine conçu par le mystique Georges Gurdjieff incluant neuf comportements fondamentaux, qu'ont développés le Bolivien Óscar Ichazo et le Chilien Claudio Naranjo. Et moi ? Ma complexion relève de celle de mon père : mince, brun et anguleux, je suis de plus enclin à la réflexion et à la divagation et, comme ne cesse de me le faire remarquer mon entourage, à me perdre dans mes élucubrations sans plus tenir compte de ceux qui se trouvent auprès de moi. Depuis que j'ai découvert cette typologie à treize ou quatorze ans, au moment où je rêvais de devenir médiéviste et devorais, avec mon ami Luis dont j'ai parlé, les opuscules des Pères de l'Église (avec pour seul recours le latin macaronique que nous apprenait tous les samedis un professeur allemand semblable à Karl Marx), ainsi que je ne sais combien de traités de magie et d'alchimie, auxquels s'ajoutaient sagas et chroniques, *La Divine Comédie* de Dante, *Le Décaméron* de Boccace et *Le Labyrinthe de Fortune* de Jean Bouchet, je me suis reconnu dans le tempérament mélancolique (ma femme pense que je suis un flegmatique et l'un des tests qui circulent sur Internet m'a classé, à ma surprise et à celle de mes proches, parmi les colériques). Pendant des années, j'ai voulu me sentir plus triste que je ne l'étais en réalité, j'accentuais *spleen* et *blues*, me complaisais à

regarder des films et à lire des livres déprimants, à préférer un *adagio* à n'importe quel *allegro*, à apprendre par cœur des vers, des aphorismes, des phrases de Baudelaire, Pessoa ou Cioran, à me bercer de l'idée du suicide et à souffrir autant que je le pouvais pour chaque échec amoureux entre mes dix-sept et mes vingt-cinq ans. J'étais fier de me prendre pour un poète maudit alors que je n'avais encore écrit que quelques strophes et un sonnet que j'avais intitulé, reprenant l'*omnia vanitas* de l'Ecclésiaste : *Tout est vanité* ; de consacrer des heures et des heures au plaisir de la douleur, à remâcher mes mésaventures et à me plonger à l'envi dans mon film préféré : *Nostalgia* d'Andreï Tarkovski, ou dans *Le Livre de l'intranquillité* de Fernando Pessoa, ou encore dans les mouvements lents des symphonies de Bruckner et de Mahler. Qu'il est doux de ressasser les trahisons, les désillusions et les déboires sentimentaux ! Bien des années plus tard, j'ai compris la justesse du concept de jouissance tel qu'il a été formulé par Lacan : celle-ci augmente à la mesure du dommage qu'elle nous inflige. C'est à cette époque des tourments délectables que je me suis lancé dans ma vie littéraire en écrivant un roman biographique sur « le plus triste des alchimistes », le poète Jorge Cuesta, centré sur sa démence, son émascation et son suicide. Puis j'ai intitulé mon deuxième roman *El temperamento melancólico*, déjà mentionné, où j'épiloguais sur ce thème en campant le personnage d'un vieux cinéaste allemand au bout du rouleau qui tourne son dernier film avec indifférence et ennui, un peu comme l'ange de Dürer ignore les solides pythagoriciens, le paysage qui l'environne ou les instruments qui gisent à ses pieds dans *La Melencolia*, qui est sans doute la gravure la plus inquiétante et la plus belle de l'histoire de cet art. Un des paragraphes de ce roman présentait succinctement ce qu'en pensaient nos pères.

Au II^e siècle, Galien disait des mélancoliques qu'ils sont fermes et résolus ; au IV^e, Elvio Vindiciano les trouvait rusés, pusillanimes, tristes et somnolents ; au VII^e, Isidore de Séville voyait en eux « des hommes qui non seulement répugnent à fréquenter leurs semblables, mais doutent même de leurs amis les plus chers » et, au VIII^e, Bède le Vénérable les estimait stables, sérieux, disciplinés et spécieux.

Mes connaissances sur ce sujet me viennent surtout de *Saturne et la Mélancolie* de Raymond Klibansky, Erwin Panofsky et Fritz Saxl, l'un des livres les plus stimulants que j'avais lus jusqu'alors, et dont l'exemplaire fatigué repose quelque part dans le désordre de ma bibliothèque. Être mélancolique, à l'instar de tant d'écrivains et artistes que j'admirais, dont la plupart choisirent le suicide ou sombrèrent dans la folie – Xavier Villaurrutia, Friedrich Nietzsche, Frédéric Chopin, Hugo Wolf ou Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevsky –, se présentait à moi comme la seule voie à suivre pour vivre une véritable vie d'artiste. Je ne regrette pas d'avoir cherché la noirceur au cours de ces années de jeunesse : c'est à elle que je dois la connaissance de nombreux écrivains et musiciens dont je ne saurais me passer – pas plus que du nihilisme qui m'accompagne aujourd'hui encore. Mais le désenchantement et l'apathie me sont devenus trop familiers, et tous les efforts déployés pour souffrir et pâtir ont fini par me sembler vains. Je me suis avisé que j'avais mieux à faire que de calquer mon destin sur celui de Nietzsche : vivre avec une vitalité égale à la sienne, avec cette vitalité dionysiaque qui s'oppose à l'immobilisme et au désespoir, cherche ardemment à imposer sa volonté – sa volonté de puissance, indubitablement – face aux infortunes et à l'absurdité d'une existence sans dieu ni consolation. J'imagine volontiers qu'à force de vivre en contact étroit avec la mélancolie de mon père, qui sombrait de jour en jour plus profondément dans le désespoir – et les effets secondaires des médicaments qui le combattaient –, celle-ci a dû me paraître moins attirante, si bien que je l'ai combinée au tempérament sanguin de ma mère. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas eu des moments où je me suis senti au bord de l'abîme – une première fois, alors que j'étudiais le droit, quand je suis tombé amoureux d'une femme qui m'a dédaigné ; une autre dans l'hiver désolé de Salamanque, quand Ignacio Padilla et mes autres compagnons furent repartis dans leur pays, et aussi au cours d'un hiver parisien brumeux et froid, à cause d'une déception à laquelle j'aurais dû m'attendre –, mais ces moments de désarroi n'ont jamais duré très longtemps ; toujours, au bout de quelques semaines, j'ai eu le bonheur de découvrir de nouvelles raisons d'espérer, de m'enthousiasmer, ou un regain de joie. Il n'empêche que la mélancolie me fascine encore. Quelque chose de proche du vertige qui s'empare de nous au bord des précipices m'attire vers l'emprise du désespoir. Quel que soit mon

tempérament authentique, ce désir d'être mélancolique m'a fait un don inestimable : la conscience de la mort, qui m'accompagne comme un petit démon familier ou comme un ange qui ne cesserait de me souffler à l'oreille l'approche imminente de la fin. Grâce à ce memento mori, j'ai pu ôter de leur importance à une infinité de difficultés et de conflits quotidiens, couper court à des désaccords et à des rancœurs, oublier jalousies et défiances : quand tout est près du bout du rouleau, on ne se soucie plus guère du reste du monde, et cette sorte d'indifférence qui me caractérise irrite sans doute bien des gens autour de moi. La condition la plus douloureuse de l'existence devient pour les mélancoliques une source de soulagement. Je pense au film de Lars von Trier, *Melancholia* : pour sa protagoniste, Justine, interprétée par Kristen Dunst – comme pour le metteur en scène, peut-être, qui souffre depuis des années d'une dépression chronique –, la planète qui se rapproche et va irrémédiablement détruire la Terre est une calamité insupportable, une source d'angoisse et de désespoir qui imprègne et gâche tout, alors que pour d'autres, parmi lesquels je me compte, savoir que d'un moment à l'autre, du jour au lendemain ou l'année prochaine la Terre que l'on porte en soi aura disparu est en revanche presque un réconfort et octroie à chaque acte une dimension inusitée, radicale. Une des autres causes de la fascination qu'exerce sur moi Dame Mélancolie est son lien avec les arts, comme l'énonce le fameux Problème XXX, 1, que la tradition attribue à Aristote.

Pourquoi tous les hommes qui se sont illustrés en philosophie, en poésie, dans les arts, étaient-ils bilieux, et bilieux à ce point de souffrir de maladies qui viennent de la bile noire, comme par exemple Hercule, que l'on cite parmi les héros² ?

Aux exemples de Lysandre le Lacédémonien, d'Ajax et de Bellérophon évoqués par le supposé Aristote, comme à celui d'Hercule, s'ajoute la longue liste des musiciens, peintres, sculpteurs, écrivains et poètes qui ont glissé dans le désespoir, le suicide ou la folie. Plusieurs de mes amis ont souffert de dépressions plus ou moins graves et je les ai vus lutter contre leurs peurs – avec le rapprochement de la planète destructrice imaginée par von Trier –, se soumettre à une combinaison de thérapies et de traitements médicamenteux, s'en sortir et parfois replonger dans cette *Darkness*

Visible³ dont parle William Styron en présentant l'une des meilleures analyses de cette affection qui aient été faites. Dans mon court roman *El temperamento melancólico*, je m'interrogeais sur cette coïncidence qui lie création et mélancolie.

Quand il considère la vacuité de son œuvre et du savoir, l'artiste mélancolique se lance dans une course futile contre son destin. Il nourrit une conviction parce qu'il ne peut faire autrement, pas plus qu'il ne peut éviter de douter du mensonge de sa tentative. L'art – il le comprend alors, en souffre et y réfléchit – corrompt, n'est qu'un vil substitut, un effort vain, une prison de leurres. C'est, comme l'a dit le sculpteur allemand Otto Bartning, un génie ailé qui ne peut prendre son essor, avec une clef dont il ne se servira pas et une couronne de laurier sans le sourire de la victoire. Ou, comme le signalent Klibansky, Panofsky et Saxl dans leur étude sur ce sujet, le personnage de la gravure de Dürer demeure assis devant son édifice inachevé et, loin de se servir de ses instruments éparés devant lui, il médite tristement sur son incapacité. Parce que tous les mélancoliques, qu'ils soient philosophes, poètes ou artistes, reconnaissent la troublante inanité de leurs efforts.

Quand on se consacre à l'art ou à la littérature, un moment vient inévitablement où l'on se pose la question : à quoi bon tout cela ? Je reviens de la Feria del Libro de Guadalajara, cette foire aux vanités où l'auteur est intronisé comme histrion multimédia, où l'on passe, comme le dit Gabriel Zaid, entre « bien trop de livres », et d'où il est impossible de ne pas ressortir déboussolé. Pourquoi un livre (celui-ci, par exemple) de plus parmi tant d'autres ? Pourquoi un autre film, une autre symphonie, un nouvel opéra, encore une pièce de théâtre, un poème, un nouveau tube pour l'été ? À question posée réponse évidente : pour rien. Il n'y a pas la moindre raison d'ajouter plus d'objets d'art, de partitions, de romans et d'essais sur les rayonnages surchargés, les archives et les musées combles du monde entier. Il n'y a aucune raison de se creuser les méninges pour accoucher d'un chef-d'œuvre : si tout est appelé à disparaître tôt ou tard, la transcendance n'a plus lieu d'être, pas plus que le prestige ou la clinquante célébrité auxquels aspirent les artistes. S'inquiéter du choix de tel ou tel éditeur,

de l'importance du tirage et des ventes, des bonnes et des mauvaises critiques, de la publicité ou du nombre de signatures, du succès remporté par un rival ou, pis encore, par un ami – rappelons-nous le mot de Gore Vidal : « Quand un ami réussit quelque chose meurt en moi » –, tout cela devient futile. Ce qui ne nous empêche pas de continuer, conscients de l'inutilité et de l'échec certain de la tentative. Pourquoi ? Je l'avouerai à mes risques et périls : parce que j'aime vivre les vies d'emprunt qui se multiplient dans mes romans et aussi parce que, même en reconnaissant la vacuité de l'entreprise, je feins ainsi de m'intéresser au monde, aux livres, aux avis de mes amis et de mes ennemis, et surtout des lecteurs potentiels et invisibles qui peuvent prendre du plaisir à me lire, que telle phrase peut inciter à la réflexion, ou auxquels tel livre peut donner du fil à retordre. C'est encore là un leurre évident tissé autour des fictions. Il faut signer avec la vie la même sorte de pacte que celui qui lie le lecteur au roman : faire comme si nos joies et nos souffrances comptaient, comme si nos efforts avaient un sens, ou si l'amour justifiait l'existence et la douleur, ou si nous étions immortels et s'il existait une justice et un ordre surhumains ; s'efforcer de passer le temps sans trop nous ennuyer, nuancer joies et souffrances, triomphes et échecs, absences et reculs, meubler nos heures tandis que se consomment les pages de la vie en attendant que la mort nous rattrape. Une des spécialités de mon père était la chirurgie du foie ou, plus exactement, de la vésicule biliaire – la *vesica fellea* des Latins –, cette petite bourse en forme de poire dans laquelle s'accumulent une cinquantaine de millilitres d'une humeur d'un vert noirâtre en provenance du foie, sur l'une des parois duquel elle est logée. Contrairement à ce que croyaient les Anciens, la bile sert à faciliter l'assimilation des graisses et n'a pas d'autres effets sur le corps – aucun, en tout cas, qui soit lié à la dépression ou à l'aboulie – et nous n'en tenons compte que lorsque la vésicule s'enfle à la suite d'une formation de calculs qui provoquent inflammations et infections graves. Mon père, mélancolique de souche, a dû extirper des centaines de calculs vésiculaires au cours de sa vie, en tachant ses mains – ses gants de latex – de cette substance noire et pâteuse de l'abondance de laquelle dépendait, selon les Anciens, le tempérament. Sans vouloir paraître déterministe, je crois que le caractère de mon père lui est venu de sa difficulté à trouver sa place sur cette Terre et se situer parmi les autres, s'adapter à un milieu hostile et glaner des bribes de

joie. Qu'il est curieux de se dire qu'un caractère, un tempérament, fait de nous ce que nous sommes ! Cela signifie-t-il que notre identité ne tient qu'à ce schéma et qu'en dehors de lui nous n'avons qu'une autonomie réduite ? Suis-je mon caractère et, s'il en est ainsi, quelle marge de manœuvre me reste-t-il pour m'en affranchir et échapper aux conditions requises de la chimie et de la biologie, m'aventurer hors de leur champ d'action et me forger ma personnalité ? Est-ce seulement en cessant d'être moi, ou du moins le moi établi par mon caractère, que je deviens vraiment moi-même ? Pourrais-je accéder à une liberté plus grande en m'efforçant non pas de découvrir qui je suis comme le recommandent tant de thérapies, de religions et de manuels de développement personnel, mais, au contraire, de cesser d'être ce moi conditionné ? Il n'y a guère de termes plus polyvalents et hasardeux que celui d'« identité ». Que de crimes n'a-t-on pas commis en son nom, que l'on se réfère à l'identité de la personne ou à l'identité nationale ! Dans les deux cas, on se retrouve infailliblement corseté et suffoqué. Depuis le début du ^{xix}^e siècle, nous tenons avec acharnement à découvrir – ou à redécouvrir – ce que nous sommes véritablement, comme si nous étions des archéologues chargés de mettre au jour les fondations de notre identité propre ou nationale. Nationalisme et psychologie ne vont pas main dans la main par hasard ; pour l'un comme pour l'autre, l'objectif consiste à s'immerger dans les profondeurs pour découvrir le joyau enseveli qui nous restituerait notre essence. De Johann Gottfried Herder à Sigmund Freud et de Friedrich Schlegel à Carl Gustav Jung, la stratégie finit par apparaître toujours fidèle à elle-même : exhumer le passé – les traumatismes historiques ou familiaux – et en faire l'exposition publique à l'université, à la tribune ou sur le divan afin de le rendre présent, entièrement drapé de science. Ce n'est pas autrement qu'eugénisme et psychanalyse ont connu leur heure de gloire. Il s'agissait d'enquêter, d'interroger et de révéler, comme si notre mission sur Terre consistait à élucider un crime parfait. Le ^{xix}^e siècle n'a pas été, comme on l'a prétendu, le siècle de la raison, mais celui du romantisme poussé à l'extrême, dont les adeptes employaient sans doute une méthode scientifique mais, à la différence des procédures à respecter en physique, en chimie et dans les sciences humaines, celle-ci n'était qu'un prétexte pour étayer l'idée – la fantaisie – que le passé recelait les arcanes qui allaient permettre de comprendre le présent et

l'avenir. Fort de cette conviction, un cénacle d'intellectuels, d'écrivains et d'hommes politiques s'est donné pour devoir de restituer – d'inventer – l'identité de leurs pays, en même temps que dans l'entourage de cette société des chamans, des gourous et des psychanalystes promettaient à leurs adeptes, dévots et patients la révélation de leur véritable personnalité. Le nationalisme militant entraîna une succession de guerres et de carnages sous couvert de défendre quelques spécificités culturelles – langue, religion, coutumes et contextes – supposées différencier tel groupe humain de tel autre et, pendant ce temps, médecins et psychologues tentaient de découvrir la nature du *moi* en ressuscitant avec opiniâtreté les mésaventures de l'enfance. Je ne veux pas dire que les résultats des deux entreprises se valent : tandis que la psychanalyse et ses dérivés poussaient une poignée de tourmentés à dépoussiérer une fois par semaine leurs malheurs, le nationalisme provoquait deux guerres mondiales, quelques génocides et un enchaînement ininterrompu de conflits armés encore irrésolus, qui se déploient de la Palestine à la Catalogne, de l'Irak à l'Ukraine. Tout cela à cause de la sacro-sainte identité qui nous sépare les uns des autres en faisant de chacun de nous un faraud à nul autre pareil. Au Mexique, l'indépendance durement acquise au terme de la lutte contre la domination espagnole a fondu à la chaleur du brasier nationaliste importé d'Europe, et la révolution a cédé place à la fièvre de l'identité. Tandis que nos dirigeants ne défendaient que les valeurs reconnues authentiquement mexicaines, un groupe brillant de philosophes, d'écrivains et d'artistes s'adonnait à la tâche parallèle de ramener à la lumière l'âme nationale. Quelle vacuité maintenant évidente que celle de cette philosophie de la mexicanité qui a bercé nos Frida et nos Diego et qui culmine dans cette extravagante fantaisie qui fait encore partie des lectures obligatoires dans nos écoles, *Le Labyrinthe de la solitude* ! Quel entêtement puéril ou dementiel que de vouloir déterminer et établir ce qui nous rend typiquement mexicains, c'est-à-dire ce qui nous distingue et nous sépare des autres habitants de la Terre ! Que veut donc dire être mexicain, français, malais ou chypriote ? Si nous sommes sincères, pas grand-chose : être né et avoir grandi dans un endroit particulier, montrer tel passeport, avoir été endoctriné en vue de placer certaines idées au-dessus des autres et reproduire, de façon plus ou moins volontaire, les modes de comportement, les coutumes et les préjugés de nos parents et voisins.

Tout, à notre époque, tend à renforcer cette appartenance tribale et primitive, à commencer par les Jeux olympiques, la Coupe du monde de football et l'exaltation de couleurs de la patrie, des drapeaux et des hymnes nationaux. Au lieu de nous attacher à ce qui nous unit aux autres habitants de la Terre, nous, les Mexicains, ne cessons de valoriser ce qui nous différencie d'eux et nous incite à nous estimer supérieurs – ou inférieurs – aux gringos, aux Allemands, aux Guatémaltèques ou aux Chinois, à nous croire meilleurs travailleurs, ou plus faibles, plus méfiants, plus goulus, plus amusants, plus hospitaliers, plus têtus que nos semblables. Inutile d'ajouter pour notre défense que des courants similaires ont partout fait leur apparition. Le renouveau de ces préjugés est aussi dérisoire que les efforts déployés pour classer les individus selon leurs tendances. Dans *La tejedora de sombras*, j'ai tenté de mettre en évidence les égarements auxquels les tentatives d'établir des différenciations psychiques nettes entre les humains ont conduit Jung et après lui Henry Murray, le fondateur de la « personnologie ». Déterminés à découvrir ces tendances psychiques, l'un et l'autre ont si bien exprimé les rêves et les délires de leur amoureuse commune, Christiana Morgan, qu'ils l'ont détruite. Si ces études, examens et tests ont servi à quelque chose, c'est à permettre aux entreprises – et aux armées – de recruter les sujets les plus compétitifs, aguerris ou intrépides. Dans le Mexique de nos années de poudre, la question de l'identité a acquis un caractère urgent et sinistre. En faisant le compte des morts et des disparitions qui se sont succédé ces dernières années, beaucoup se demandent si nous ne sommes pas plus violents et plus sauvages que d'autres peuples, si quelque élément de notre histoire ou de notre essence ne nous prédispose pas à la cruauté et à la barbarie. Pourquoi un pays qui pendant des dizaines d'années a joui d'une paix relative, ou plutôt d'une impression de paix, se précipite-t-il dans une violence incontrôlable ? Comment une société qui a pu se glorifier d'années de sérénité devient-elle un chaos ingouvernable ? D'où vient qu'un endroit où les délits les plus courants étaient le vol ou la violence conjugale soit en proie à un déchaînement de férocité qui a déjà fait cent mille morts et trente mille disparus ? Comment est-il possible que le Mexique d'avant 2006 ait pu apparaître comme une oasis de tranquillité, du moins comparé au reste de l'Amérique latine, et qu'il soit aujourd'hui le théâtre d'une guerre civile déguisée ? On ne sera

pas loin de la vérité si l'on en rend responsable le gouvernement de Felipe Calderón qui, en 2006, a déclaré la guerre aux narcotrafiquants, mais cette inculpation ne suffit pas à expliquer le phénomène. L'intervention de l'armée dans la lutte contre le crime organisé s'est révélée contre-productive, parce qu'elle a ébranlé un système chaotique sans en mesurer les conséquences : les organisations criminelles une fois dissociées n'ont pas tardé à se retourner les unes contre les autres – faisant toujours plus de victimes collatérales – et la stabilité précaire du système jusqu'alors en vigueur, fondé sur un mélange de tolérance, de corruption et d'aventurisme, a volé en éclats. Il convient toutefois, par-delà la malheureuse stratégie de notre gouvernement, d'examiner plus en profondeur cette transformation subite. Tous les humains ont une forte propension à la violence, qui est peut-être, comme le croyait Hobbes, notre condition naturelle, modelée par la réponse évolutive à un entourage hostile, et que seule une trame serrée d'autorité et de matrices culturelles parvient à domestiquer. À Harvard, Stanley Milgram a étudié notre inclination à obéir aux ordres – aussi absurdes, inhumains ou cruels qu'ils puissent être – émanant de n'importe quelle autorité, même celles que nous ne considérons pas comme légitimes : or il apparaît qu'une infime partie des participants au test a eu le courage ou la conscience morale de désobéir pour ne pas blesser ses semblables. Peu après, John Darley et Bibb Latané ont étudié « l'effet du témoin » (plus les témoins sont nombreux, moins on est enclin à porter secours) en prenant pour point de départ l'homicide de Kitty Genovese, mortellement blessée à coups de couteau à cause de l'apparente indifférence de ses voisins, alors qu'elle était agressée à deux reprises sous leurs fenêtres dans un quartier du Queens. Philip Zimbardo a démontré, à partir d'une expérience réalisée à la prison de Stanford, que la seule idée d'incarner l'autorité et d'accéder ainsi à un pouvoir illimité fait de nous des monstres, ce que confirment les tortures infligées aux détenus dans la prison d'Abou Ghraïb, à Bagdad, par des militaires américains et des membres de la Central Intelligence Agency, ou par les gardiens dans n'importe quelle cellule de prison mexicaine. Les méthodes et les expériences susmentionnées ont donné lieu à une polémique, mais leur retentissement n'a fait que grandir avec le temps, comme le démontre la foison de films et de livres qu'elles ont inspirés. Leurs résultats font de nous des êtres versatiles et

influençables. Il suffit que quelqu'un nous accorde un pouvoir sans restrictions strictes – comme celui délégué aux soldats en temps de guerre ou aux sicaires des cartels – pour que nous devenions des bêtes sanguinaires. Au Mexique, nous sommes quotidiennement témoins de cette violence sans merci. Il nous revient de démêler les raisons et les motifs de chaque cas concret, même si l'on sait qu'ils répondent en général à l'absence de toute charpente sociale ou symbolique susceptible de contenir nos pulsions destructrices. Il est impossible d'appliquer un remède unique au chaos qui nous cerne, mais on pourrait commencer par instaurer partout dans les écoles et ailleurs une éducation qui répandrait et renforcerait l'idée – la chimère sociale suprême – que toutes les vies sont précieuses, quelles qu'elles soient, au lieu de quoi l'empathie a été étouffée et bannie par le pouvoir et les puissants : le nombre de crimes est devenu tel, et la connaissance de ces crimes si généralisée, que l'on ne peut désormais plus dégager la moindre histoire personnelle de cette masse. Non, les Mexicains ne sont pas pires que les Allemands ou les Japonais, les Rwandais, les Croates, les Serbes ou les Soudanais ; rien, dans notre identité précaire, ne nous pousse à torturer nos concitoyens ni à les faire disparaître, mais les conditions sociales et politiques que nous avons créées sont responsables des assassinats et des disparitions de ces dernières années. À un régime corrompu, avec un piètre État de droit et un système judiciaire qui garantit l'impunité des criminels et ne peut rien contre la torture, nous avons ajouté une guerre contre les cartels, dans laquelle il nous a fallu affronter les groupes organisés qui produisent et vendent la drogue, afin d'éviter que nos citoyens en soient victimes. Il est scandaleux que la légalisation et la réglementation des stupéfiants – de tous les stupéfiants – ne soit pas une de nos priorités, qu'il n'y ait pas pour la réclamer des milliers de manifestants dans les rues, que le sujet soit à peine effleuré dans les débats publics ou seulement centré sur la marijuana – pour ne rien dire du ridicule de ces discussions qui s'en tiennent immanquablement à des considérations sur leur nature potentiellement pernicieuse – au lieu de s'ouvrir sur la défense et les limites de la liberté individuelle. Les plaidoyers comme celui-ci n'ont pas servi à grand-chose : la guerre contre les trafiquants de drogue a fait du Mexique un cimetière, un charnier de milliers de cadavres sans sépulture, et oubliés. Le pays nécessiterait non pas une mais d'innombrables autopsies, tâche qui

n'attire personne, parce qu'elle est toujours abominable. Qui voudrait qu'un de ses êtres chers soit soumis à un tel dépeçage ? Mieux vaut ignorer les causes d'une mort que les chercher par un moyen aussi cruel, au moins pour ceux qui assistent à l'examen. Grâce à Paré et Vésale, réunis pour la première et la dernière fois en cette occasion, les autopsies sont devenues des moyens indispensables à la recherche de la vérité : le 30 juin 1559, Henri II de France fait organiser un tournoi rue Saint-Antoine pour célébrer le mariage de sa fille Élisabeth et de Philippe II d'Espagne ainsi que celui de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie, scellant ainsi la réconciliation des puissances catholiques d'Europe, et il est blessé d'un coup de lance dans l'œil par le capitaine de sa garde écossaise Gabriel de Lorges, comte de Montgomery. On sait que la tragédie semble confirmer une prédiction de Nostradamus.

*Le lyon jeune le vieux surmontera,
En champ bellique par singulier duelle,
Dans caïge d'or ses yeux luy crevera :
Deux classes une, puis mourir, mort cruelle.*

Le jeune lion serait le dauphin, alors âgé de quinze ans, qui lui succédera sous le nom de François II ; le vieux serait Henri II, et la cage d'or le heaume royal. La reine Catherine fit immédiatement appel aux médecins et chirurgiens de la cour, parmi lesquels Ambroise Paré, et Philippe II fit venir de Bruxelles André Vésale, son chirurgien particulier. Le roi fut conduit dans sa résidence, l'hôtel des Tournelles, situé à l'emplacement de l'actuelle place des Vosges, et Ambroise Paré fut autorisé à reproduire la blessure sur les têtes de condamnés à mort exécutés à cette fin. Certains des médecins fidèles à Galien pensaient que, en l'absence de fracture du crâne, le souverain pourrait se remettre, mais Vésale et Paré réunis conclurent qu'il ne restait pas grand-chose à faire.



Les deux tournois qui furent donnés à Paris, le premier par le duc de Guise, et le second par le duc de Nemours, furent les derniers qui furent donnés en France. Le duc de Guise fut tué à la bataille de Jarnac, et le duc de Nemours fut tué à la bataille de Ivry.

Jean-Jacques Perrissin, *Le tournoi où le roi Henri II fut blessé à mort le dernier de juin 1559.*

Quelle fut la nature de leurs échanges ? Sans doute confrontèrent-ils leurs techniques chirurgicales et leur conception du cerveau. Le roi mourut le 10 juillet 1559. La reine Catherine autorisa l'ouverture du corps du roi post mortem, et si ce ne fut pas la première autopsie de l'histoire, elle resta mémorable, à cause des relations qu'en firent Vésale et Paré. Le Mexique actuel aurait bien besoin d'une autopsie semblable, qui pourrait révéler comment nous avons détruit ce pays au cours de ces dernières décennies. Mais nous préférons l'ignorer ou nous retrancher dans notre indifférence plutôt que de chercher à savoir ce qu'il en est véritablement. Près de deux ans après la tragédie, on se demande encore pourquoi quelqu'un a donné l'ordre de faire disparaître ou d'éliminer les 43 normaliens d'Ayotzinapa. On ne sait toujours pas pour quelle raison on a cherché à effacer toute trace de leurs dépouilles, les plonger dans l'oubli, pas plus que l'on ne sait pourquoi et comment quatre-vingt-dix ou cent mille autres Mexicains ont été assassinés depuis le commencement de la guerre contre les cartels de la drogue. Un décret aussi brutal que celui que Créon imposa à Thèbes nous empêche d'accomplir le rite si profondément lié à notre

humanité : honorer nos morts en leur donnant une sépulture. Le samedi 3 août 2014, ma mère, mon frère, mon meilleur ami, ma femme et moi sommes retournés au funérarium pour y chercher les cendres de mon père, logées dans une urne d'albâtre, qui est restée auprès de nous pendant toute la journée du dimanche. Après avoir rempli les formalités d'usage, nous nous sommes rendus le lundi au Panteón Español. Même nous qui sommes si peu attachés aux cérémonies publiques, nous savions que celle-ci s'imposait : passant outre mon athéisme, j'ai proposé de faire dire une messe. Mon père était catholique et je devais respecter sa foi. Nous n'avons invité que nos plus proches parents et quelques amis. C'était un jour clair et chaud, je m'en souviens. Ma mère, mon frère, ma femme et moi avons emprunté l'allée centrale flanquée de tombeaux et de monuments funéraires des familles d'origine espagnole qui avaient fondé ce cimetière, et nous sommes entrés dans l'église, une construction lourdement gothique aux sculptures et vitraux anodins. Nous avons posé l'urne devant l'autel et sommes ressortis pour aller retrouver nos proches qui s'étaient assis sur les bancs de pierre de l'allée. Nous sommes retournés dans l'église vers midi. Ma mère, mon frère, ma femme et moi étions assis au premier rang. Je n'ai aucun souvenir de la cérémonie : c'était une messe comme tant d'autres, pareille à celles auxquelles j'assistais à l'école mariste de mon enfance. J'ai pris l'urne et, flanqué de mon frère et de ma mère, j'ai parcouru les allées et les avenues du Panteón Español – qui se croisent à angle droit comme celles d'une ville de l'époque du vice-royaume – jusqu'au caveau de famille. Le soleil était devenu éclatant et ses reflets sur les pierres tombales presque aveuglants, c'est du moins ce dont je me souviens. Le sépulcre où gisent les dépouilles, les ossements et les cendres des membres de ma famille paternelle est surmonté d'une sculpture en marbre, celle d'une jeune femme vaguement semblable à la Vierge agenouillée devant un rosier en fleur. D'après la légende, le modèle du sculpteur a été ma grand-mère Matilde Estrada de Volpi, que mon père vénérât. Un des employés du cimetière a ouvert la porte métallique tandis que les assistants se plaçaient autour du monument. Comme je l'ai raconté, j'avais apporté un petit amplificateur, que j'ai connecté à mon mobile, et nous avons écouté la *canzonetta* du *Concerto pour violon* de Tchaïkovski. Aucun de nous trois n'a pleuré. Nous avons attendu en silence que les dernières notes se soient

perdues dans l'air, j'ai descendu les quelques marches, mon frère m'a remis l'urne et je l'ai posée à la place réservée à mon père. De retour à la surface, j'ai remercié parents et ami et nous nous sommes dirigés vers la sortie, au milieu des tombes, sous la dure lumière du soleil. Nous avons quitté la ville des morts et nous sommes de nouveau mêlés aux vivants.

Ville de Mexico, janvier-décembre 2015

1.

C'est avec la Beauté qu'elle demeure, la Beauté promise à la mort / Et la joie dont la main est toujours à ses lèvres / En un geste d'adieu ; voisine aussi du douloureux Plaisir, / Qui se change en poison le temps que la bouche en abeille l'aspire : / Oui, dans le temple même de la Jouissance, / La Mélancolie voilée a son autel souverain, / Visible à nul pourtant sinon celui dont la langue énergique / Sait faire contre son fin palais exploser le raisin de la joie. / Son âme goûtera la tristesse de son pouvoir, / Et sera suspendue parmi ses trophées de nuages.

John Keats, « Ode sur la mélancolie » (1819), in *Seul dans la splendeur*, trad. Robert Davreu, Éditions Points, Paris, 2009.

2.

Trad. Jules Barthélemy-Saint-Hilaire, Hachette, Paris, 1891.

3.

Face aux ténèbres, trad. Maurice Rambaud, Gallimard, coll. « Du monde entier », Paris, 1990.